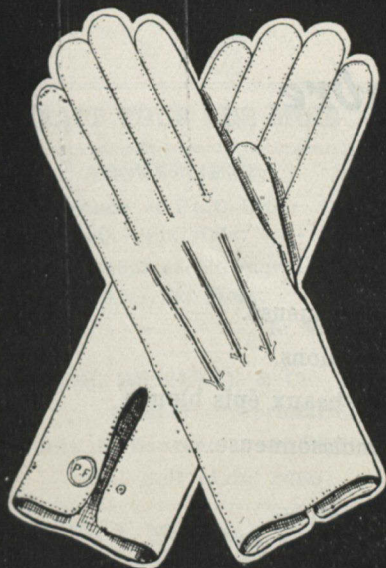


PAGES  
MANQUANTES



# GANTS PERRIN



FIL . SOIE . CHEVREAU  
GLACÉ OU SUÈDE

QUALITÉ ET COUPE GARANTIES

EN VENTE  
PARTOUT

## The Canadian Advertising Ltd.

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.



Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

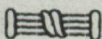
Références: La Banque Nationale, Montréal.

Avant de placer vos ordres d'annonces,  
écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

ROYAL TRUST BUILDING, 107, rue St-Jacques, MONTREAL, Canada



# Septembre



L'atmosphère dort, claire et lumineuse.  
Un soleil ardent rougit les houblons.  
Aux champs, des monceaux de beaux épis blonds  
Tombent sous l'effort de la moissonneuse.

Sonore et moqueur l'écho des vallons  
Répète à plaisir la voix ricaneuse  
Du glaneur qui cherche avec sa glaneuse,  
Pour s'en revenir des sentiers plus longs.

Tout à coup éclate un bruit dont la chute  
Retentit au loin, et que répercute  
Du ravin profond le vaste entonnoir.

Quelle est la raison de ce tintamarre? . . .  
C'est quelque chasseur qui, de mare en mare,  
Poursuit la bécasse ou le renard noir!

LOUIS FRECHETTE.



# La Revue Populaire

## PARAIT TOUS LES MOIS

### ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

Par Poste - - - - - le No 15 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Tél. Bell Main 2680

Vol. 3, No 9, Montréal, Sept. 1910

La "Revue Populaire" en  
plein progrès.

## QUELQUES PREUVES

A U nombre des promesses faites par nous dans le premier numéro de la "Revue Populaire" se détachait, bien en relief, celle de répondre à l'encouragement reçu par des améliorations et des agrandissements.

Le public a été souvent témoin d'améliorations sensibles, soit dans les illustrations comme nombre et qualité augmentés, soit dans la matière à lire rendue progressivement plus variée et plus actuelle, soit dans les romans complets dont l'ensemble annuel forme comme la collection idéale puisqu'il s'y trouve des types de tous les genres, soit enfin dans des choses d'ordre purement matériel; par exemple l'amélioration du caractère, le dernier, ni trop gros ni trop gras, semblant répondre à tous les goûts.

Donc, depuis bientôt trois ans que la

"Revue Populaire" existe, la promesse d'amélioration constante a été tenue.

Restait la promesse d'agrandissement.

## CENT SEIZE PAGES

Eh bien, cette autre promesse voit son tour venu d'entrer dans le domaine des réalités.

A partir du prochain numéro—celui d'octobre—la "Revue Populaire" sera publiée à cent seize pages. Mais le prix en restera le même tant pour l'acheteur au numéro que pour l'abonné.

Voilà certes une augmentation notable.

Ces seize pages additionnelles nous permettront de publier plus d'articles d'actualité, plus de gravures et d'allonger, à l'occasion, nos romans complets.

## LE CANADORAMA

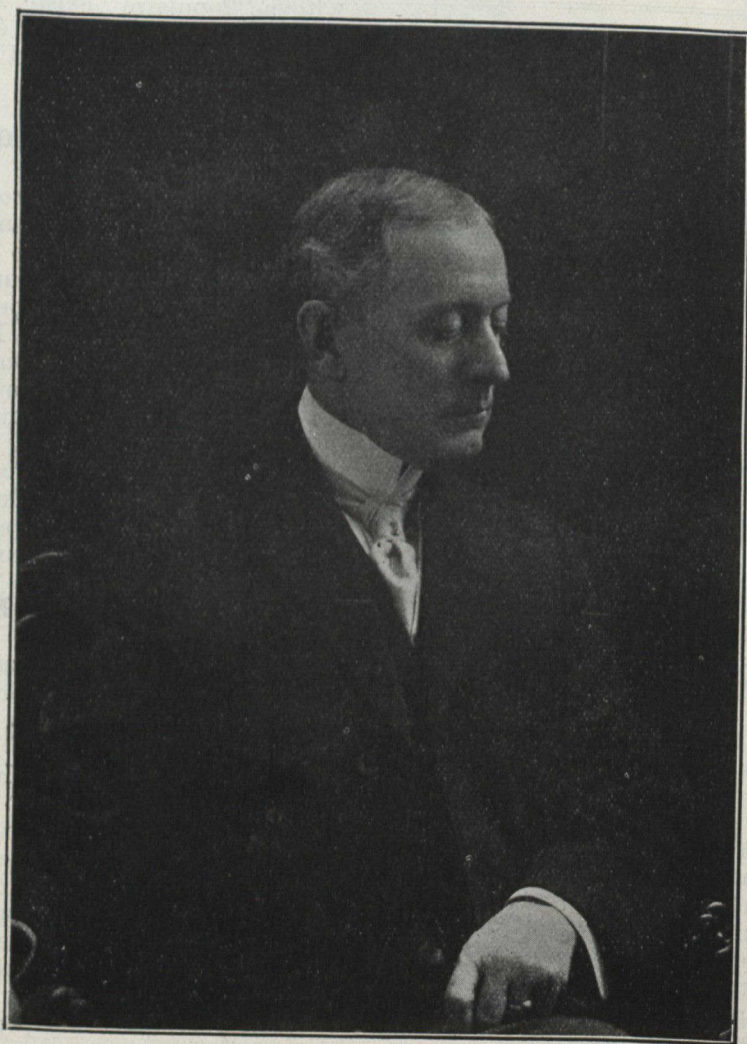
Au cours de notre première année, nous avons publié une série de douze portraits de femmes, dus au pinceau des plus illustres maîtres.

Puis est venu le "Tour du Monde par l'Image".

Dans le prochain numéro, nous inaugurerons, sous la rubrique "Le Canadorama", une série de douze pages (une par mois) où se trouveront deux vues inédites de quelque site ou scène de notre pays. Ces vues ont été prises par les représentants de la plus grande maison photo-panoramique du monde, et c'est avec elle que nous avons traité pour le droit de reproduction.

Il y a d'autres améliorations en projet ou déjà parfaitement décidées, mais je crois que nous en faisons suffisamment connaître aujourd'hui pour prouver que nous avons tenu notre double promesse du début.

D'Argenson.



L'HONORABLE M. ARAM-J. POTHIER

# L'honorable M. Aram J. Pothier

(Pour la **Revue Populaire**)

Par **F.-L. Désaulniers**

**V**OILA un Canadien qui fait grand honneur à sa race, aux Etats-Unis. Parti d'Yamachiche, en 1870, à peine âgé de seize ans, n'ayant, pour toute fortune, qu'une intelligence remarquable jointe à un amour constant du travail, il n'en a pas moins tour à tour gravi les degrés de l'échelle sociale et, aujourd'hui, en sa qualité de gouverneur du vieil Etat du Rhode Island, il attire l'attention publique, dans sa patrie d'adoption. Il occupe le premier rang, non seulement parmi les siens, mais aussi parmi les Américains, ce qui n'est pas dire peu. Dans la province de Québec, le gouverneur Pothier est plutôt connu comme orateur distingué. Ses compatriotes notent toujours, avec orgueil, les succès constants qu'il remporte là-bas, surtout depuis quelques années. Mais, on ignore généralement, ici, qu'il est, avant tout, un homme de commerce, très versé dans le mouvement industriel et que par son initiative personnelle, la ville de Woonsocket a vu le capital étranger se chiffrant par trois millions de piastres, aider, alimenter et même faire prospérer ses florissantes industries.

S'il était permis de faire un rapprochement entre sir Wilfrid Laurier et l'honorable M. Aram J. Pothier, il serait absolument conforme à la vérité de dire que ce dernier, par ses connaissances étendues, son honnêteté proverbiale, sa vie irréprochable, sous tous les rapports, sa parole entraînant, domine autant ses concitoyens aux Etats-Unis que le premier, au Canada.

Si, du domaine public nous passons

à la vie privée, un des plus beaux titres de gloire que laissera après lui le gouverneur Pothier, ce sera d'avoir gardé un attachement inaltérable à ses proches. Comme il a toujours aimé son père! Et, aujourd'hui encore, sa bonne mère, octogénaire, est l'objet de ses plus délicates attentions. Quant à sa religion, catholique sincère, il n'a jamais rougi de la pratiquer toujours, sans aucune bigoterie. Depuis quarante ans, il n'a pas une seule fois manqué la messe, le dimanche. Combien de Canadiens peuvent en dire autant? Un exemple illustrera cette affirmation. L'an dernier, lors du choix de la convention républicaine qui le désigna une deuxième fois au poste de gouverneur du Rhode-Island, au moment précis où lui fut annoncée la nouvelle de son choix, il se rendit au lieu de la réunion des délégués et, parmi eux, apercevant Monseigneur l'évêque Harkin, de Providence, il alla, genou en terre, lui demander sa bénédiction et baiser respectueusement l'anneau épiscopal. Et, dire que tous ces délégués étaient, par une proportion de quatre à un, des protestants! Cet acte solennel lui mérita les applaudissements chaleureux non seulement de ses corréligionnaires, mais encore ceux des protestants.

Citons ce détail de M. le Dr Louis Auger, de Worcester, qui en fut l'un des témoins oculaires. Un délégué protestant alla même jusqu'à agiter son chapeau, en ajoutant: Le gouverneur Pothier n'a pas honte de sa croyance, il est bien l'honnête citoyen que nous estimons tous, nous, les républicains!

Le gouverneur Pothier, malgré ses multiples occupations, en dépit d'une session de son Etat qui s'ouvrira le 15 août prochain, à Providence, malgré la grande convention qui sera tenue dans la même ville, les 31 août, 1, 2 et 3 septembre prochains, convention à laquelle prendront part, entr'autres personnages éminents, le président Taft, le gouverneur Draper, du Massachusetts, et le gouverneur Pothier lui-même, tout cela n'empêchera pas notre compa-

triotte de venir à Montréal, le 11 septembre prochain. Ce jour-là, en effet, l'honorable M. Pothier, avec ses six colonels, son état-major officiel, figurera dans les rangs de la procession, au Congrès Eucharistique. Ce sera la première fois, dans nos annales religieuses que le gouverneur d'un état américain, figurera officiellement dans une démonstration du culte catholique, en Canada.



# Le Canot d'Ecorce



Par E.-Z. Massicotte

Glisse mon canot, glisse,  
Sur le fleuve d'azur!

Louis FRECHETTE.

Canot d'écorce qui vole, qui vole,  
Canot d'écorce qui va voler.

(Ancienne chanson)

AVEC la raquette, la crosse et le toboggan le canot d'écorce forme le quatuor d'appareils à la fois utiles ou sportifs, que nous a légués l'ingéniosité des Indigènes, et ce merveilleux engin de navigation fut, pendant la période où il n'y avait que les "chemins qui marchent", le seul moyen de se voiturer dans la contrée continentale fièrement nommée la Nouvelle-France.

A ce titre, le canot d'écorce mérite bien une monographie et si vous le voulez, je vais faire l'inventaire de ce que nos principaux historiens ou auteurs ont dit de cette embarcation fameuse.

A tout seigneur, tout honneur, je commence donc par Samuel de Champlain, le fondateur de Québec.

Je cueille ma citation dans le récit de son voyage de 1603. Etant à Tadoussac le 28 mai, Champlain raconte que des Sauvages s'en vont camper au port de Tadoussac sur l'ordre de leur "grand Sagamo".

"Tout aussitôt un chacun d'eux defit sa cabane en moins d'un rien et le

dit grand capitaine, le premier, commença à prendre son canot et le porter à la mer, où il embarqua sa femme et ses enfants et quantité de fourrures, et se mirent ainsi près de deux cents canots, qui vont étrangement; car encore que notre chaloupe fut bien armée, si allaient-ils plus vite que nous. Il n'y a que deux personnes qui travaillent à la nage, l'homme et la femme. Leurs canots ont quelques huit ou neuf pas de long, et large comme d'un pas ou pas et demi par le milieu, et vont toujours en amoindrissant par les deux bouts. Ils sont fort sujets à tourner si on ne les sait bien gouverner, car ils sont faits d'écorce d'arbres appelée "bouille" (bouleau), renforcés par le dedans de petits cercles de bois bien et proprement faits, et sont si légers qu'un homme en porte un aisément, et chaque canot peut porter la pesanteur d'une pipe. Quand ils veulent traverser la terre, pour aller à quelque rivière où ils ont affaire, ils les portent avec eux."

C'est là, une des premières descriptions du canot, elle nous en donne une idée un peu vague, aussi vais-je recourir à un auteur plus prolix, à ce Lahontan si dénigré, si décrié, et qui, néanmoins, est inestimable dans la description de ce qu'il a vraiment vu.

Lahontan a consacré toute une lettre au canot d'écorce et il me semble que



vous me saurez gré de vous la reproduire presque en son entier. Cette lettre est la sixième de son ouvrage, elle est datée de Montréal et porte le quantième du 20 juin 1684, soit quatre-vingt-un ans après l'écrit de Champlain.

« Je comptais de partir aujourd'hui; mais la quantité de grands canots qu'on devait amener ici ne s'y trouvant pas encore, le voyage est retardé de deux jours. Vous profiterez de mon loisir pour connaître ces fragiles voitures; je vous dirai en peu de mots ce que c'est, et cela ne vous sera pas inutile pour bien entendre la navigation et les courses de ce pays-ci. Je viens de voir plus de cent canots, grands et petits; mais comme on ne peut se servir que des premiers pour les expéditions militaires, ou pour les grands voyages, je ne vous parlerai que de ceux-là. Leur grandeur est pourtant différente, c'est-à-dire de dix jusqu'à vingt-huit pieds de longueur. Les plus petits ne contiennent que deux personnes. Ils seraient admirables pour le passage du Styx; je crois qu'ils porteraient un assez bon fret d'âmes et d'ombres; mais pour porter des corps vivants? Ce sont de vraies chaises de poste pour l'autre monde. On y est assis sur les talons; pour peu de mouvement que l'on se donne ou que l'on penche plus d'un côté que de l'autre, ils renversent. Les plus grands peuvent contenir aisément quatorze hommes; mais pour l'ordinaire, quand on veut s'en servir pour transporter des vivres ou des marchandises, trois hommes suffisent pour les gouverner. Avec ce petit nombre de canoteurs on peut transporter jusqu'à vingt quintaux.

« Les grands canots faits d'écorce de bouleau sont sûrs et ne tournent jamais; on lève ordinairement cette écorce en hiver avec de l'eau chaude. Une seule écorce suffit quelquefois pour tout un grand canot, tant les arbres de cette espèce sont gros en ce pays-ci; mais quand il faut plusieurs écorces, on en met une pour faire le

fond, et les sauvages y en cousent deux autres avec des racines pour faire les bords, et cela si artistement, qu'on jugerait que le canot est tout d'une pièce. Ils sont garnis ou de clisses et de varangues d'un bois de cèdre presque aussi léger que le liège. Les clisses ont l'épaisseur d'un écu; l'écorce, celle de deux, et les varangues celle de trois. Outre cela, il règne à droite et à gauche, d'un bout d'un canot à l'autre, deux maîtres ou précintes, dans lesquels sont enchassées les pointes des varangues et où les huit barres qui lient et traversent le canot sont attachées. Ces bâtiments ont dix pouces de profondeur, c'est-à-dire des bords jusqu'au plat des varangues; ils ont vingt-huit pieds de longueur et quatre et demi de largeur vers la barre du milieu. S'ils sont commodes par leur grande légèreté et par le peu d'eau qu'ils tirent, il faut avouer, qu'ils sont en récompense bien incommodes, par leur fragilité; car pour peu qu'ils touchent ou chargent sur les cailloux ou sur le sable, l'écorce s'entr'ouvre, et l'eau entrant par les crevasses gâte les vivres, les marchandises et toute la cargaison, chaque jour il y a quelque nouvelle crevasse ou quelque couture à gommer. Toutes les nuits on est obligé de décharger cette voiture à flot et de la porter à terre, où on l'attache à des piquets de peur que le vent ne l'emporte; car elle pèse si peu que deux hommes la porte à leur aise sur l'épaule, chacun par un bout. Cette seule légèreté me fait juger qu'il n'y a point de meilleure voiture au monde pour naviguer dans les rivières du Canada qui sont remplies de cascades, de cataracte et de courants. Car à la rencontre de tous ces fâcheux endroits on est obligé ou de transporter les canots par terre, ou de les tirer sur l'eau le long du rivage, pourvu, que le fleuve ne soit pas trop rapide, ni la rive trop escarpée. Ces canots ne valent rien du tout pour la navigation des lacs, où les vagues les engloutiraient, si l'on ne gagnait terre dès que le vent s'élève. Ce-

### Le canot d'Ecorce

pendant, on fait des traversées de quatre ou cinq lieues d'une île à l'autre; mais c'est toujours en calme et à force de bras, car outre qu'on pourrait être facilement submergé, on risquerait de perdre les vivres. Ajoutez à cela que les pelleteries seraient perdues pour peu qu'elles fussent mouillées, ce qui serait la plus grosse perte dans le trafic. Il est vrai que ces canots portent de petites voiles, mais il faut un temps à souhait pour s'en servir. Si le vent est

d'attendre le calme. Voici la manoeuvre de cette navigation. Les canoteurs agissent successivement à genoux, debout et assis. Ils sont à genoux lorsqu'ils descendent les petites cataractes ou les cascades des rivières. Ils sont debout lorsqu'ils piquent de fond avec des perches pour refouler les courants et les rapides, et ils sont assis dans les eaux dormantes. Leurs rames sont d'étrange, et tournées de la manière que je vais vous les représenter. La pelle de



### Deux vieux compagnons

un peu fort, quoiqu'en poupe, il est impossible d'en profiter sans s'exposer à faire naufrage. Il n'y a que les vents modérés qui soient propres pour ces sortes de voitures. Si l'on veut aller au Sud, il faut avoir un des huit rumbes de vents qui sont entre le Nord-Ouest et le Nord-Est, pour mettre la voile, et pour peu que les autres vents soufflent (à moins qu'ils ne viennent de la terre qu'on côtoie), on est obligé de gagner le rivage au plus vite, de débarquer précipitamment le canot et

la rame a vingt pouces de longueur, six de large et quatre lignes d'épaisseur. Le manche, qui est gros comme un oeuf de pigeon, a trois pieds de longueur ou environ. Ils se servent de perches ou lattes de pin pour refouler les courants les plus rapides, et c'est ce qu'on appelle piquer le fond. Ces bâtiments n'ont ni poupe, ni proue, ils sont également taillés en pointe devant et derrière; ils n'ont ni quilles, ni clous, ni tollets. Ils ne durent que cinq ou six ans. Celui qui les gouverne ra-

me comme les autres, sans interruption. Ils coûtent ordinairement quatre-vingts écus. Celui dans lequel je m'embarque en a pourtant coûté quatre-vingt-dix. Mais il est de franc bouleau, et l'un des plus spacieux canots que l'on puisse voir. C'est au moins un bord de vice-amiral."

Passons maintenant aux Mémoires que Franquet a écrit sur le Canada en 1752. Ce méticuleux voyageur va nous apprendre où l'on construisait les meilleurs canots et l'usage qu'on en faisait à son époque :

"C'est en cette ville (Trois-Rivières), où l'on fabrique le mieux les canots d'écorce; j'ai été en voir un au chantier. On y en travaillait un de huit places; il était de 33 pieds de longueur, cinq de largeur, deux et demie de hauteur, et du prix de 300 livres. A mesure qu'ils sont faits on les envoie à Montréal; ils sont destinés pour les voyages des pays d'en haut, tant à porter les troupes que les vivres et les marchandises; l'ouvrier qui les fait ne veut pas dire son secret, c'est-à-dire la façon dont il s'y prend pour déterminer la courbure des deux extrémités.

Il y en a bien un autre qui s'en mêle, mais il ne réussit pas si bien. Le premier en fait une si grande quantité qu'il touché du roi tous les ans, plus de 6000 livres; ils sont totalement construits d'écorce de bouleau avec des varangues arrondies que l'on employe au lieu de courbes; elles sont de bois de cèdre ou de sapin, de deux lignes d'épaisseur ou plus, et de trois pouces de largeur, et les coutures, recouvertes de gommés de sapin, sont impénétrables à l'eau, mais il faut aussi éviter les roches."

\* \* \*

Voguer en canot d'écorce, quel rêve! C'est la légèreté, la vitesse, la grâce dans la navigation; c'est la poésie du voiturage par eau.

Enfant naturel du pays, il cadre admirablement avec le paysage et celui dont l'âme est ouverte aux impressions de beauté ne saurait rester indifférent, par exemple, à un tableau où se voit une forêt, bordant une rivière sur laquelle flotte, en l'effleurant à peine, un canot d'écorce.

C'est une vision charmante que la mémoire dépose délicatement dans le coin des souvenirs de choix.

Aussi, les peintres, les sculpteurs et les poètes qui ont traité les sujets du terroir avec goût, ont-ils tous un ou plusieurs sujets dans lequel figure le canot, l'admirable canot d'écorce.

Aujourd'hui, que le progrès nous a dotés d'embarcations bien supérieures en utilité et moins fragiles, le canot d'écorce disparaît; ce n'est plus, pour ainsi dire, qu'une antiquité, qu'un objet de curiosité, néanmoins son aspect original lui garde des fervents et l'histoire le sauve de l'oubli.

En effet, celui qui aime à se remémorer le passé, pourrait-il ignorer qu'après avoir contribué à assurer l'existence des tribus primitives, le canot d'écorce rendit les plus grands services à la civilisation, au commerce et à l'industrie. C'est en canot d'écorce que nos découvreurs s'avançaient hardiment vers les terres vierges; c'est en canot d'écorce que le pieux missionnaire allait porter la connaissance de l'évangile, aux peuplades les plus éloignées, adonnées aux pratiques d'un paganisme élémentaire; c'est en canot d'écorce que les traiteurs allaient dans l'ouest chercher les fourrures qui constituèrent d'abord la base du commerce canadien; c'est en canot d'écorce que les vigoureux bucherons portaient déboiser les innombrables forêts de l'ouest et du nord.

Et pour ce dernier usage, le canot resta en faveur jusqu'à il y a peu d'années. Il y a tout au plus quarante ans qu'un écrivain signant J. R., a publié la relation d'un voyage officiel dans la Vallée de la Mantawa fait en canot d'écorce, monté par des bucherons.

## Le canot d'Ecorce

Laissons-lui la parole :

“ — Combien sommes-nous dans le canot ? demande quelqu'un.

“ Pigeon nous compte ; quatre bourgeois et huit engagés : cela fait douze. Oui, lecteur, douze hommes dans un frêle canot d'écorce, sans parler de la charge qui pèse bien de quinze à dix-

un navire avait au front un triple airain, Horace ! qu'eût pensé votre grande âme de nous voir dans notre mince écorce glisser sur la Mantawa comme une flèche rapide ?

“ Mais, j'y songe, Horace était un Romain de la décadence, un esclave affranchi, un flatteur éhonté, un crétin



Missionnaire revenant des “pays d'en haut.”

huit cent livres. (1)

“ O vous, qui, dans un langage unique, disiez jadis que le premier humain qui osa tenter l'onde perfide sur

(1) Certains “rabaska” contenaient jusqu'à 28 hommes avec bagages, fourrures et provisions. Note du journal de M. T. Verchères de Boucherville.

pour tout dire. Il eût pali de frayeur : qu'attendre autre chose d'un classique payen ?

“ Si jamais j'écris un traité touchant l'art d'aller en Canot d'Ecorce, je m'emprunterai sans scrupule cette digression pour en faire mon Avant-propos. Ce passage respire un parfum d'antiquité que j'essaie en vain de re-

trouver dans les leçons que me donne en ce moment Pigeon sur la façon de me tenir et de me déranger dans un rabaska.

“Premièrement, dit-il, il ne faut plus bouger une fois qu'on est en place; secondement, se tenir assis carrément et solidement, afin que si, par hasard, on ait à remuer tête ou bras le tronc reste immobile; troisièmement, avertir ses compagnons quand on veut changer de position; quatrièmement, ne jamais prendre les bords du canot pour point d'appui, soit pour embarquer, soit pour débarquer, soit pour aucun mouvement; cinquièmement...”

“Mais je m'arrête; car ou le lecteur connaît ce que je lui dis, ou il n'en sait rien. Dans le premier cas, je m'expose inutilement à sa critique; dans le second, je dois en toute conscience l'avertir qu'il se donne bien garde de se risquer avec ces seules notions dans le moindre canot d'écorce; autrement, je ne réponds de rien.

“La chose est plus difficile qu'elle en a l'air, et la meilleure théorie ne vaut certainement pas une heure de pratique...”

Laissons le même auteur nous décrire un “portage”.

“Le devant-de-canot, (c'est ainsi qu'on nomme celui qui se tient à l'avant de l'embarcation) (1) saute le premier à terre en s'aidant de son aviron, puis un autre, puis un troisième jusqu'à ce qu'il ne restât plus que Pigeon. Alors commença le déchargement des effets sous la direction de ce dernier. Quand le rabaska fut complètement vide, les hommes le tirèrent doucement à terre et le renversèrent sur le côté en attendant d'être portagé.

“Malgré l'appel de mes compagnons qui avaient pris les devants, je restai pour voir comment les hommes allaient s'y prendre pour faire le portage de tant de paquets “en pièces”, comme ils

disent. Ce ne fut pas long. Les porteurs étendirent leur “bricole” à terre en la doublant (une bricole est une lanière étroite de cuir, longue de huit à dix pieds et un peu élargie vers le milieu); puis ils firent un paquet de soixante à quatre-vingt livres pesant qu'ils se jetèrent sur le dos, ils assujettirent sur leur front la partie large de la bricole, et les voilâ partis à la file les uns des autres. Honteux de voir ces hommes courbés sous leur paquet, je résolus de leur aider de mon mieux et à l'exemple de mes compagnons je me chargeai d'un drapeau.

“Ceux qui ont voyagé dans la forêt vierge savent que si l'on est étonné des fardeaux énormes transportés par les hommes des bois, en revanche un rien fatigue le voyageur novice qui n'a jamais foulé que le trottoir uni des grandes villes. Donc, je fis preuve de courage en m'emparant d'un drapeau tricolore et en protégeant notre arrière-garde de ses plis glorieux.

“Les sentiers de portage sont loin d'être larges; tout au plus quelques branches cassées, un arbuste tordu, certaines traces à peine visibles les découvrent au chasseur. D'ordinaire, cependant, aucun obstacle sérieux, renversis ou marais, ne s'y rencontre; mais on se tromperait si l'on allait en conclure qu'ils sont faciles au pied inexpérimenté.”

En lisant ce qui précède il n'y a aucun doute que le mot “rabaska” appliqué au canot d'écorce, a dû vous frapper et vous vous êtes peut-être demandé ce que signifiait ce vocable sonore et d'allure indienne?

Plusieurs auteurs se sont occupés de cette appellation bizarre. Mais l'explication la plus plausible me semble être celle donnée par l'auteur de la “Vallée de la Mantawa”, et la voici: “Rabaska”, me disait un jour un saint missionnaire du Nord-Ouest, signifie dans les pays de “là-haut” l'acte le plus extraordinaire de vigueur qu'un homme peut faire. Le mot est une corruption d'Athabaska, rivière sur la-

(1) M. Thomas Verchères de Boucherville, dans son journal, dit aussi qu'on l'appelait “guide”.

## Le canot d'Écorce

quelle se trouva pendant longtemps le dernier poste de la Cie de la Baie d'Hudson. Ce n'était pas tous les engagés qui pouvaient se rendre jusque-là ni tous les canots, et ceux qui en revenaient portaient le plumet. Aussi, le mot est-il devenu synonyme de supériorité incontestable, dans la langue des métis.—Faire quelque chose "en rabaska", c'est tout dire, et un canot, pour s'appeler "rabaska", requiert certaines proportions de force et de solidité qui le rendent capable du plus long comme du plus laborieux voyage."

\* \* \*

J'ai eu deux fois le plaisir de voyager en canot d'écorce.

La première m'a procuré ce que les Anglais nomment "la peur de sa vie".

Attaquée par une bourrasque, notre embarcation menaçait maintes fois d'être engloutie. Le lac où nous étions, dans un subit accès de colère, accumulait ses vagues sur notre canot qui voltigeait sur la surface houleuse, comme un véritable copeau. A toute minute, celui qui gouvernait me clamait

d'une voix brève que j'ai encore dans l'oreille: "lâche les bords! baisse-toi! maintiens l'équilibre!"

J'obéissais à la lettre, me semblait-il, pourtant. J'étais à genoux, bien au centre et je me faisais petit, si petit même, que je devais être à peine perceptible.

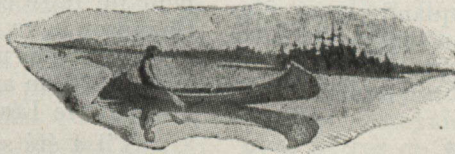
Enfin, nous entrâmes au port, et la promenade en canot ne me souriait plus. Pourtant, je me laissai tenter de nouveau. Cette fois, ce fut dans un tout mignon canot, un vrai jouet ne portant que deux personnes. Mais comme nous étions sur la rivière Batiscan, et que l'onde était bien calme, je goûtai fort cette voiture.

C'était plaisir de sentir glisser, couler plutôt sur l'eau, la frêle embarcation...

Joli canot d'écorce, tu es délaissé de plus en plus. Le canot de Peterborough, en bois vernissé et plus solide, la chaloupe à moteur, très stable et plus rapide, t'ont remplacé partout.

Il te reste le charme des belles choses démodées, ainsi que la gloire d'avoir été mêlé aux époques les plus sombres, comme les plus héroïques, de notre histoire.

Et c'est déjà beaucoup.



# LA RAFLE DU COCHON

Par Mistigris

**H**E! Bonjour, M'sieu Mistigris...  
Comment que ça se comporte?

—Tiens, tiens! Liboire... Très bien, je vous remercie, et vous-même? et tous les gens du Rang du Bord de l'Eau, la petite Zoé Sansoucy en particulier?

—Suparbes, tout le monde, suparbes. Toujours dans les écritures par-dessus la tête à ce que je vois! Ça pas l'air forçant, mais ça doit fatiguer le génie.

—Etes-vous venu faire des emplettes en ville?

—Un peu pour ça, j'ai le corps plein de commissions pour tout le canton, sans compter une pochette de respects pour vous et votre dame.

—Merci bien.

—Mais je suis venu surtout pour vendre la moquié du cochon à Lésime Gauquier dont il y en a un beau soque pour vous. Le v'là, faut pas que je l'oublille.

—Fallait pas vous en priver...

—Hé! sainte Bénite! nos saloirs sont pleins rasibus. Vous allez en jouir, car c'est du lard dépareillé. Vous avez p't'être remarqué quand vous êtes venu, le p'tit cochon jaune et noir avec pas de queue dans la soue de José Maillot près de la clôture?

—Ma foi, je...

—Eh ben, c'est lui.

—Alors, ce n'est pas le cochon à Lésime?

—Hé! oui, par rapport qu'on l'a râflé ces jours-cite pour venir en aide au bonhomme Maillot qui était trop pauvre pour le nourrir, vous savez. C'était

mieux que de le laisser mourir de sa belle mort. Et pis, ce qu'on s'est amusé!

—Bien du monde?

—Oui, surtout des criatures. Jusqu'à Tanisse qui était resté pour ça, ce qui fait qu'on a faite les choses comme aux Etats, selon les règlements et les principes. Faudra que vous veniez à une râfle, une bonne fois, c'est pas battu. Mais faudra pas r'tarder trop, car le curé a les ouïes fines et il n'est pas sans savoir qu'il y a de la boisson et pas mal de commerce des fois. Voyez-vous, pour env'limer les tireux, ils ont droit pour 10 cents à un coup de dé et à un coup de quéque chose. Ça met de l'ennimation par les deux bouts, ce système-là, et vers sus le matin, des fois, on peut dire toujours, c'est un peu roffe, mon père...

—Et c'est Lésime qui a gagné?

—Oui, le crapaud. Et il était si tellement plein, qu'il voulait emmener le cochon dans ses bras pas plus tard que tout de suite. A fallu presque que sa femme en larmes se mette à genoux pour lui faire comprendre le bon sens. Quand on a vu que ça tirait encore, on y a donné une ponce qui a tourné ses idées d'un autre bord.

—Pauvre Lésime!

—S'il a été surpris une fois à frette quand il a vu un cochon de plus chez eux!

—Il y a un Bon Dieu pour les ivrognes.

—Pas pour tous, pas pour tous, M. Mistigris, sans faire d'illusions à per-

### La râfle du cochon

sonne. Mais pour revenir à l'affaire, Lésime a ben vu que le cochon était presque pomonique de faim. Il s'est mis à l'engraisser selon les beaux-arts, comme dit le notaire. Si ben que ces jours-cite, il était beau et rond, que tout le monde le reconnaissait pus. Alors Lésime a dit: "Ce cochon, c'est à tout le Rang pour ben dire. Eh ben, j'vas faire boucherie pour toute la gang, et je fournirai toute, en partant

riage avec la petite Sansoucy?

—Ça barlande toujours. Quand c'est pas ci, c'est ça. A la voir des fois, on croirait qu'elle a hâte, puis, tout d'un coup, on dirait qu'elle est empâillée. Pourtant, je pousse les affaires. Je vas vous dire, à vous tout seul, je pense pas que ça dépasse l'automne. Tenez-vous le corps raide pour venir.

—Avec plaisir.

—Toujours que Lésime a fait bou-



On a faite les choses comme aux Etats, selon les règlements et les principes.

du couteau en descendant jusqu'au père Laframboise avec son violon." J'ai pas besoin de vous dire de ce qu'y avait dans le milieu du programme.

—Non, je vous connais.

—On n'est pas pire que les autres; c'est vrai qu'on n'est pas meilleurs. Et pis, pour ben dire, c'est tout ce qu'on allait avoir d'amusements. Pour ce qui est de ça, un temps slaque en démon!

—Mais, Liboire, je pensais toujours que vous auriez des noces... Votre ma-

cherie. C'est Boisvert qui a donné le coup de couteau. Il est adrette comme un étalien, le mordi! Pas une goutte de sang de perdue! Pendant que les femmes nettoyaient les tripes et que nous autres on réduisait la boisson, la femme à Tanisse a rafflé la blague et vous êtes pas capable de deviner qui c'est qui l'a gagnée?

—???

—Suzanne Latrémouille, la bec-fine. Elle est venue rouge comme une toma-



te d'exhibition. Elle tenait ça dans les deux mains oemme si ça avait été son âme. Ça beau avoir été modiste en ville, c'est pas encore fûtée d'excès. On était en air de rire; fallait qu'a rise comme les autres. Toujours est-il qu'on y a ôté l'affaire des mains par piqué, pis que la femme à Tanisse a dit qu'elle l'emporterait en Amérique pour la montrer comme un simple des cochons de par chez eux.

—Ce n'est pas une vilaine idée.

—Elle est fine comme une mouche ; si elle était pas si maniereuse et si infectée.

—Avez-vous dansé?

—Toute la sainte journée. On mangeait une lichette par-ci par-là, pour se garder en appétit pour le soir, pis

on prenait un pétard et pis envoye! au son du violon. Au snack, cré chien! on était tant de monde qu'on a gardé le boudin pour le dessert. On n'a eu chacun qu'une bull's eye. C'est vrai que la moitié du pore y a passé d'une manière ou d'une autre. Y en a qui sont safres sans imites. Des déviandés qui sont, sous votre respecte, comme des défoncés. On dirait que ça jamais rien vu. Mais Lésime a été guême, sa femme itou. Une tourquière attendait pas l'autre. Hourra done! On défardochait ça sur un temps!

Mais, pardonnez! Je vous raconterai le reste une autre fois. V'là la brunante qui timbe et les chemins ont le grain gros. Des compliments à Mame Mistigris. A la revoyure!



Roman complet :

# Le Treizième

Par Jeanne France

—Que voulez-vous, Babeth?

—Madame, il y a là une dame....

—Ah! c'est trop fort!... Ne vous ai-je pas dit, il y a un quart d'heure à peine, que je voulais travailler, et que je n'étais pour aucune de mes connaissances!... Vous l'ai-je dit?... Aucune....

—Madame, c'est que ce n'est pas une de vos connaissances....

—Raison de plus... une étrangère, une nouvelle venue!... Voilà bien de vos coups, Babeth; dites que vous ne saviez pas que j'étais sortie.

—Madame, c'est que...

—Babeth, vous feriez perdre patience à un saint. Vous causerez après; dépêchez-vous d'aller congédier cette dame qui doit s'impatienter.

—Mais Madame elle a dit d'un air décidé: "J'attendrai que Mme Guyamit soit rentrée." Que vouliez-vous que je fisse? Et puis elle m'a juré qu'elle était une des bonnes amies de Madame, et qu'elle ne l'avait pas vue depuis des années. Je vous demande un peu. Madame, ce que je pouvais faire? continua la vieille servante d'un air de désespoir comique.

La maîtresse du logis abandonna avec un soupir de regret sa grande corbeille de linge à raccommoder et se dirigea vers la porte:

—Elle est au salon, cette dame?

Babeth fit un signe affirmatif.

— Elle ne vous a pas dit son nom?

— Non pas, mais elle m'a donné sa carte; seulement ça ne m'a servi à rien, puisque je ne sais pas lire.

— Et vous ne pouviez pas commencer par me donner cette carte?... Voyons: Mme veuve de Serville! Ah!

Et sans prendre souci d'un embonpoint qui tout autant que ses 60 ans bien sonnés, lui interdisait tout exercice un peu précipité, elle courut, plutôt qu'elle ne marcha, jusqu'au salon où l'attendait sa visiteuse.

— Ma chère Anna, quelle bonne surprise!

— Ma chère Gilberte que je suis contente de vous revoir!

Après maintes embrassades, les deux femmes s'assirent côte-à-côte sur un petit canapé en reps grenat, fort simple, comme tout le reste de l'ameublement, du reste. Vues ainsi, l'une à côté de l'autre, elles formaient un contraste frappant.

Mme Guyamit, petite grosse, simplement vêtue d'une robe de laine noire toute unie, coiffée d'un bonnet en dentelle noire, garni de rubans violets, sous lequel apparaissaient des bandeaux de cheveux bien blancs et bien lisses, avec une bonne figure souriante et fraîche, qu'égayaient deux yeux bleus très vifs encore, était l'antithèse grande et sèche Anna de Serville vêtue de la grande et sèche Anna de Servil-

le vêtue à la dernière mode, coiffée en jeune femme, parfumée, teinte toute en artifices enfin

Et certes, sans que la nouvelle venue s'en doutât, la comparaison n'était pas à son avantage.

Après un premier échange de compliments et de banalités, la visiteuse s'informa du fils de Mme Guyamit, et celle-ci, après avoir dit en quelques mots que son fils se portait bien et était toujours un excellent sujet, un travailleur acharné et le meilleur des fils, s'empressa de demander des nouvelles de la nièce de son amie.

— Pauvre Sidonie! fit Mme de Serville en portant à ses yeux parfaitement secs son mouchoir richement brodé. Pauvre créature destinée au deuil et au malheur! Vous l'avez connue, Gilberte, il doit vous souvenir encore combien elle était charmante et spirituelle? Et quel coeur, ma chère amie! que de tendresse, que de dévouement dans le coeur de cette femme d'élite! Hélas! c'est toujours sur ces êtres comblés de tous les dons de l'esprit et du coeur que le malheur semble s'acharner... Pauvre enfant?

— Que lui est-il donc arrivé? demanda Madame Guyamit.

— Quoi, vous ne savez pas?... Au fait, il me semble me rappeler qu'une cause quelconque nous a empêchés de vous instruire... C'est cela, j'y suis... vous veniez de quitter Paris, et nous ignorions votre nouvelle résidence. Vous jugez bien, qu'autrement, nous vous eussions demandé de prendre part à notre douleur comme de vrais de dévouées amies qu vous êtes... de vieux amis....

Mme Guyamit aurait pu répondre qu'on avait passé de longues années sans se préoccuper de ses amis si vrais, si dévoués, mais la digne femme n'avait pas de rancune, et puis il lui tardait de connaître le malheur que déplorait si longuement son amie. Elle eut un sourire de sympathie, auquel succéda un regard franchement interrogateur.

— Sidonie est veuve... prononça la tante d'un air lugubre.

— Sidonie est veuve? répéta Mme Guyamit d'un accent qui n'exprimait peut-être pas une douleur assez profonde. Elle est veuve!... M. de Rochebert est mort!... Est-ce bien possible, mon Dieu!... Et comment?...

— Mais vous ne me disiez pas que Gilbert est marié? interrompit brusquement Mme de Serville dont les yeux, depuis quelques minutes, ne quittaient pas le jardinet sur lequel ouvraient les fenêtres du salon.

— Qui vous a conté cette belle folie? fit la mère en souriant. Gilbert marié! Ah! il n'y songe guère, malheureusement... Vainement je le tourmente, et j'ai grand peur de ne jamais voir mes petits-enfants.

— Il me semble qu'il n'a pas toujours été aussi ennemi du mariage? insinua doucereusement la tante de Sidonie, en regardant bien en face son amie.

— C'est vrai... il fut un temps, soupira Madame Guyamit, en regardant elle aussi fixement son interlocutrice.

Puis, toutes deux détournèrent les yeux à la fois, et les reportèrent sur le jardin; elles s'étaient comprises.

— Je vous demande pardon de ma question indiscrette, fit Mme de Serville après un silence; mais en voyant votre fils se promener d'un air sentimental avec cette jeune femme inconnue, j'ai supposé, j'ai cru...

— C'est sa pupille, Marie Brayer, la fille de ce riche propriétaire dont je vous ai parlé autrefois, un cousin de mon père au quatrième ou cinquième degré. Ne vous souvenez-vous pas?... il fit un mariage d'inclination, qui avait excité votre fureur... Néanmoins, en dépit de vos fâcheux pronostics, ce mariage eût été très heureux, si la pauvre jeune femme ne fût morte à 29 ans; son mari mourut de chagrin peu d'années après, et comme Gilbert était le seul qui se fût intéressé à la pauvre petite orpheline le conseil de famille le nomma tuteur, bien qu'il eût à peine 25 ans; il y a six ans de cela, et ni lui

ni moi n'avons regretté un instant que cette enfant nous ait été donnée.

— Ce n'est plus une enfant, remarqua Mme de Serville.

— Je commence à m'en apercevoir, car il faut la conduire dans le monde, ee qui agace Gilbert et ne me plaît guère. Aussi suis-je ravie que l'hiver ait disparu avec ses interminables fêtes, et serai-je enchantée, malgré mon sincère attachement pour cette pauvre Marie, quand elle se mariera.

— On vous l'a demandée, déjà?

— Bien entendu, elle est millionnaire; tous les jours, c'est une nouvelle demande, et ces demandes réitérées impatientent mon fils, qui est forcé de répondre courtoisement, lui qui n'est content que lorsque sa plume trace des x. Du reste, la petite personne est fort difficile et a déjà refusé nettement les plus brillants partis... Mais laissons cela et parlons de vous, ma très chère, ou plutôt de cette pauvre Sidonie. Par quel coup du sort ce pauvre M. de Rochebert?...

Mme de Serville entama un long récit; son amie l'écouta avec la plus religieuse attention bien qu'en réalité il lui importât médiocrement de savoir les causes exactes du trépas de ce vieux et laid viveur, que Sidonie avait épousé parce qu'il était riche et noble. Il était mort, c'était là le fait essentiel; tout le reste importait peu.

Quand le récit fut terminé, il fallut s'attendrir sur le malheur de la jeune veuve; puis les questions qui lui brûlaient les lèvres apparurent discrètement.

— Que va devenir cette pauvre jeune femme?... Elle ne peut pas vivre seule, à son âge?... Va-t-elle retourner en Auvergne dans sa famille?...

— C'était en effet son intention... vous connaissez le site? un vieux château perdu dans la montagne, un paysage de rochers... pour voisins des paysans... Elle y serait morte de consommation. Je l'ai autorisée à y passer six mois, pas davantage; au bout de ce temps de réclusion, elle viendra me re-

joindre à Dijon, chez mon beau-frère, le vieux général de Serville, et, le temps et nos amis aidant, j'espère que nous la consolons.

— Espérons-le, fit Mme Guyamit d'un ton pénétré. A son âge, la douleur n'est pas éternelle; elle en viendra, je le souhaite vivement, à oublier, à songer à une autre... union... peut-être..

— Détrompez-vous, reprit la visiteuse avec une gravité qui impressionna son interlocutrice. Oh! Détrompez-vous, Gilberte; ma nièce n'est pas celles qui oublient, qui chassent les tendresses du temps passé pour faire place à des tendresses nouvelles... Non, Sidonie ne se remariera jamais, à moins...

Mme Guyamit n'osa pas formuler une interrogation mais on voyait qu'elle attendait haletante d'impatience. Alors, Madame de Serville dit d'un ton bas, mystérieux :

— A moins qu'elle ne retrouve, tout au fond de son cœur, quelques uns de ces doux souvenirs, de ces chastes et vagues regrets, qu'y enferment parfois les jeunes filles, quand la raison, d'accord avec leur famille, les pousse dans une voie toute autre que le sentier fleuri qu'elles avaient rêvé... Si ma pauvre Sidonie retrouve son trésor intact, et l'heureux mortel à qui elle destine tant biens est libre, encore, ce monde comptera deux heureux de plus, sinon, elle restera veuve, l'infortunée...

— Mais chassez-moi donc ma très chère, chassez-moi, continua Mme de Serville en se levant brusquement. Je vous ai dérangée dans vos utiles travaux, et je devrais déjà avoir fait vingt visites; au revoir, à bientôt: oh! nous nous reverrons souvent, soyez-en certaine. Si vous saviez comme vous m'avez manqué!

Madame Guyamit répondit comme il convenait à ces effusions aimables, et à bien d'autres qu'il est superflu de noter; puis, la visiteuse partie, elle rentra dans son modeste salon avec la démarche lente et hautaine d'un triomphateur, et regardant ses simples meubles, qui lui paraissaient dorés et su-

perbes tant étaient brillantes les perspectives qui miroitaient à ses yeux.

— Le repos, la sécurité, la richesse, enfin! murmura-t-elle.

Regardant ensuite du côté de son fils, qui continuait à se promener dans les étroites allées du jardinet avec sa pupille.

— Et pour lui le bonheur!... Pauvre Gilbert, il a souffert six ans sans se plaindre... mais la compensation est proche et il oubliera sa souffrance. Mon Dieu, continua-t-elle en pliant les genoux, et en joignant les mains avec exaltation, mon Dieu, je vous remercie.

## II

Sans ce douter que sa mère entrevoyait pour lui le bonheur, et déjà offrait à Dieu ses ferventes actions de grâces, Gilbert continuait sa lente promenade, tout occupé, en apparence du moins, à convaincre son indocile pupille.

Gilbert Guyamit, ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussées, brillant élève de l'École Polytechnique, dont il était sorti avec le numéro 13 était un homme de 31 ans à peine, aux traits réguliers, aux allures calmes, à l'aspect froid et sérieux; grand et mince, il ne tenait de sa mère que ses yeux bleus, dont le regard était parfois d'une douceur extrême: ses cheveux presque ras, laissaient à découvert un front superbe, l'un de ces fronts où rayonne l'intelligence; un collier de barbe un peu fauve entourait une bouche qui devait être fort gracieuse quand elle daignait sourire, malheureusement, l'air de tristesse répandu sur toute la physionomie de Gilbert faisait douter de la fréquence de ces sourires: en cet instant, notamment, il était loin de penser à sourire, et son regard sombre, ses sourcils presque rejoints, ses mains qui s'ouvraient et se fermaient nerveusement, témoignaient d'une façon irrécusable de

son mécontentement intérieur.

Appuyée sur son bras, levant sur lui ses beaux yeux bruns très limpides et très doux, sa pupille paraissait prendre fort peu de souci de ce mécontentement dont elle était la cause, et se permettait même parfois un petit rire irrévérencieux qui eût exaspéré un homme moins patient que Gilbert. Elle était charmante ainsi avec sa mine de révoltée, la gentille Marie; pas jolie mais séduisante, fort bien prise dans sa petite taille, avec ses cheveux châtain abondants et fins, retombant en boucles sur un cou élégant et d'une blancheur de neige, elle devait plaire, certes, sans le secours de sa brillante dot; un petit air réfléchi, qu'elle prenait parfois, et qui lui seyait fort bien, faisait un piquant contraste avec ses tentatives de révolte, et montrait, que bien qu'elle eût quitté le couvent depuis six mois à peine, Marie, comme l'avait de suite remarqué Mme de Serville, n'était n'était plus une enfant.

Après un assez long silence, le tuteur essaya encore de convaincre sa pupille; très calme, il reprit un à un tous les arguments précédemment énoncés.

— Je ne vous demande pas de vous décider sur-le-champ, Marie; je ne plaide pas plus la cause du vicomte que celle de vos autres prétendants; je voudrais seulement, qu'au lieu de répondre systématiquement non à toutes les propositions que je vous transmets, vous prissiez la peine d'examiner, de peser le pour et le contre, de vous interroger sérieusement vous-même... Vous traitez ces choses graves avec une déplorable légèreté, ma pauvre enfant.

— Mon cher tuteur, répondit elle sérieusement, ce serait, si j'acceptais à la légère l'un des honorables prétendants dont vous vous êtes fait l'avocat dévoué, que je pourrais être taxée de légèreté; mais puisque je les repousse tous, sans exception aucune, conservant intacte ma chère liberté, en quoi suis je imprudente, je vous le demande?

— Cette décision doit être prise un jour ou l'autre, Marie, et comme à mon

avis les hommes dignes de ma chère petite pupille sont rares. Je voudrais...

— Mais à quoi pensez-vous, fit-il en s'interrompant brusquement, vous ne m'écoutez certainement pas ?

— Pardon, mon tuteur, dit-elle en riant, c'est qu'il m'a pris fantaisie de faire le compte de mes futurs... passés, et que je m'embrouille dans mes comptes. M. de S..., les deux officiers, M. B..., le Vicomte...

— Ne vous fatiguez pas à les cataloguer, reprit Gilbert avec son calme imperturbable, je les ai classés et comptés ; le Vicomte fait le douzième.

— Vous en êtes sûr?... Alors ma décision est prise, j'attendrai le numéro 13, qui sera certainement le bon. Vous savez que je ne suis pas superstitieuse, et qu'au rebours de tout le monde, je vénère le nombre 13. Attendons-le cher tuteur, cet aimable treizième, continuait-elle câlinement. Dites, vous ne me parlerez plus de rien jusque-là, n'est-ce pas ?

Elle avait l'air en ce moment fort sérieuse, la riieuse Marie ; que se passait-il donc dans cette jeune tête ?

— Vous vous moqueriez de moi si je disais oui, petite folle, fit M. Guyamit en essayant de sourire. Croyez que je regrette vraiment de vous importuner ainsi, mais je crois, en le faisant, accomplir un devoir, et avec un devoir, vous le savez, il ne faut jamais transiger. Sur douze prétendants, huit ont reçu purement et simplement un non formel, ne leur laissant aucun espoir...

— Dieu soit loué!... exclama Marie en simulant un gros soupir de soulagement :

— Quant aux quatre autres, poursuivait sans l'écouter Gilbert, ils méritent un examen approfondi'...

— Savez-vous, mon tuteur, fit encore l'incorrigible interruptrice, que la proportion est superbe?... Un tiers mérite!... Que disiez-vous donc, tout à l'heure, que les hommes dignes de votre idéale et parfaite pupille sont rares ?

— Voulez-vous me permettre d'achever ? reprit Gilbert en souriant malgré

lui ; rassurez-vous, je tâcherai d'être bref. J'exige, vous entendez. Marie j'exige que vous pensiez aux person-nages en question, que vous causiez d'eux avec sa mère, qui sans les connaître tous, a suffisamment entendu parler d'eux tous pour vous guider ; vous connaissez la rectitude de son jugement et sa maternelle affection pour vous?... Je vous demande enfin, si vous rencontrez ces messieurs dans le monde, de vous efforcer de vaincre cette étrange sauvagerie que je remarque en vous depuis quelque temps ; il faut accepter les invitations qu'ils vous adresseront, ne pas laisser tomber la causerie ; enfin,...

— O mon tuteur, gémit-elle d'un air désespéré, vous m'aviez si bien promis que vous tâcheriez d'être bref !

— Quelques mots encore et j'ai fini, méchante enfant. Mais je dois et je veux vous dire, qu'à mon avis M. B... le riche propriétaire de vignobles est celui qui offre le plus de garantie de bonheur. Le notaire est plus riche que lui, c'est vrai et voit tous les jours sa fortune s'accroître. Certaines femmes sont séduites par le prestige de l'uniforme, la perspective d'un brillant avenir... celles-là n'hésiteraient pas à choisir le capitaine D... D'autres femmes sont attirées par un noble nom, par un titre, et sans réflexions elles accepteraient le Vicomte. A vous de savoir, chère petite Marie, quelles sont vos aspirations et vos désirs... Dans un mois, vous me direz cela.

Elle eut un sourire dont il ne put deviner la signification, puis reprenant son air de révoltée :

— Vous avez terminé?...

— Je l'espère pour vous.

— Eh bien, je vous prévien[s] que pour vous obéir je parlerai de ces messieurs à votre mère, que je danserai et causerai avec eux tant qu'ils voudront, mais que dans un mois, je viendrai vous répondre non, non, et non. Un bon non pour chacun, et dix par dessus le marché, si un seul suffit ne pas.

— Vous êtes la maîtresse, Marie, et

je ne vous ai demandé que de réfléchir. Pourtant, retenez bien ceci : Vous me diriez oui, que je ne transmettrais pas ce oui à l'heureux élu ; je le prévien-drais seulement que je lui ouvre ma maison, afin que vous puissiez le con-naître, et qu'il ait la possibilité de ga-gner votre affection. Vous avez bien compris, n'est-ce pas ?... Alors, restons en là, et courez bien vite rejoindre ma mère, qui m'a l'air de vous attendre avec impatience, là-bas, dans le salon : sans doute, quelque communication im-portante pour le bal de demain...

— Vous ne rentrez pas, mon tuteur ? Le soleil s'est caché, et l'air est assez froid ; vous pourriez vous enrhumé.

— Merci de votre sollicitude, chère enfant... Je vous suis à l'instant. Le temps de vérifier si la fissure du mur s'est accentuée ; ces nouvelles construc-tions sont vraiment bâties trop légè-rement.

Marie courut vers la maison tout en chantant, pendant que Gilbert se diri-geait vers le mur du fond du jardin, passablement lézardé, en effet. Il resta plusieurs minutes sombre et pensif de-vant ce mur, qu'il ne voyait certaine-ment pas, et on eût pu l'entendre mur-murer un mot qui n'avait guère de rapport avec cet insignifiant dégât : "Le devoir !"

### III

Madame Guyamit était toujours fort affectueuse à l'égard de Marie qui, très aimante et privée de famille, ai-mait la vieille dame comme elle eût ai-mé sa mère. Cependant, elle l'accueil-lit, à sa rentrée du jardin, avec une ef-fusion si attendrie, si émue, que la jeu-ne fille, un peu inquiète, regarda avec surprise la digne femme ; lui voyant les yeux humides, elle crut pressentir quel-que malheur, et ne put s'empêcher de l'interroger.

— J'ai pleuré de joie, ma chère peti-te, répondit Madame Guamit, je suis

bien heureuse... J'ai un bel espoir pour Gilbert... Un peu plus tard, je vous conterai tout cela, afin que vous vous réjouissiez avec nous. Où donc est mon fils ? Il n'est pas sorti, je l'espè-re ?

— Non, il est inquiet de son mur, et en toise les lézardes : il va rentrer.

— Pauvre Gilbert ! fit la mère d'un accent pénétré. Comme je voudrais le voir redevenir joyeux ; vous ne l'avez pas connu, Marie, au bon temps de sa gaité ? Il était déjà triste et rêveur quand vous êtes devenue sa pupille ; si vous saviez comme il faisait bon, aupa-ravant, en sa société ! quel entrain,, quelle superbe insouciance !

— Mais j'ai touj urs trouvé qu'il fai-sait très bon en sa société, moi, fit la jeune fille étonnée. A part mes premiè-res vacances, où il ne s'est pas occupé de moi du tout, et pendant lesquelles je l'ai déclaré bien froid et même un peu sévère, il m'a toujours paru d'un caractè-re enjoué ; il plaisantait et s'amusaît avec moi comme un écolier. Rappelez-vous donc.

— C'est vrai, j'ai constaté que votre présence lui a fait grand bien, ma mi-gnonne ; d'abord, il vous aime beau-coup, et puis il était forcé de refouler sa tristesse pour ne pas attrister votre radieuse jeunesse. C'était un devoir sa-cré, cela .

— Un devoir, répéta pensivement Marie, qui se souvenait d'avoir enten-du prononcer ce mot par Gilbert.

— Un devoir qui est devenu une joie, soyez-en convaincue, ma chérie ; je ne l'ai jamais vu si heureux que depuis votre retour définitif ; malheureusement cela n'a pas duré ; je crois qu'il détes-te le monde, et que nos fréquentes sor-ties loin de l'égayer le poussent à la tristesse. Mais bah, tout cela va chan-ger.

Comme elle disait ces mots Gilbert entra, et feignant la gaité, demanda vivement :

— Qu'est-ce qui va changer, ma mère ?

Avant de répondre, la mère envelop-

pa son fils d'un regard plein d'amour : elle l'aimait tant, son Gilbert, il était si beau, si bon ! le meilleur des fils, comme elle l'avait dit à son amie !... Quel bonheur de le voir heureux, enfin !

— J'ai reçu une visite cette après-midi, dit-elle d'un air détaché. Une fort noble visiteuse...

— Vraiment, interrompit Gilbert avec indifférence. Je croyais que vous aviez condamné votre porte ?

— Babeth a fait entrer, et elle a eu raison ; son instinct l'a fort bien servie. J'aurais beaucoup regretté de manquer cette visite... Une amie perdue de vue depuis si longtemps, et qui me rappelle tant de souvenirs !...

— Vous la nommez ?... demanda tranquillement le jeune homme, tout en suivant attentivement de l'oeil les progrès de la fleur que Marie brodait sur son canvas.

— Devine.

— O ma bonne mère, faites-moi grâce : vous savez bien que je suis inepte quand il s'agit de deviner une énigme.

— Je vais t'aider ; Nous ne l'avons pas revue depuis près de sept ans... c'est une de mes amies d'enfance... elle est veuve et n'a pas d'enfants... elle a une nièce... Y es-tu ?

— Pas le moins du monde... Marie, je ne me connais pas en tapisseries, mais je ne crois pas qu'on ait jamais mis du gros vert dans le coeur d'une rose.

— C'est un scarabée, dit la jeune fille en souriant.

— Tu ne t'occupes que de l'ouvrage de Marie, fit la vieille dame un peu impatientée, et tu ne m'écoutes pas. Comment ne divines-tu pas que j'ai reçu Anna de Selville ?

— Pardonnez-moi, chère ; j'étais pourtant très attentif, mais ma pensée était si loin de cette vénérable poupée. Se teint-elle toujours ?

— Gilbert, tu n'es pas charitable... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Anna m'a appris une nouvelle...

— Vraiment... Que vous a-t-elle conté ?...

— Elle m'a parlé de Sidonie.

Le jeune homme rougit légèrement ; Marie qui l'observait s'en aperçut.

— Tu ne me demandes pas de quoi il s'agit ?

— Je vois, maman, que vous brûlez d'envie de me le dire.

— Eh bien, Sidonie est...

Impassible, Gilbert attendait.

— Sidonie est veuve, acheva la mère, en dévorant son fils du regard.

— Veuve ! fit-il avec beaucoup de calme, Ah ! tant mieux pour la pauvre femme... Un tel mari !... C'est triste à dire, mais on ne peut que la féliciter.

Mme Guyamit jeta un coup-d'oeil du côté de la jeune fille, et parut embarrassée. Marie comprit soudain qu'elle empêchait quelque confidence, et se levant :

— Décidément, mon tuteur a raison, je ne fais rien de bon ; c'est le bal de demain qui me trotte dans la tête, je crois ; je vais voir si on m'a apporté ma guirlande de fleurs.

Elle partit en chantonnant, mais cessa de chanter au bout du corridor, et monta silencieusement l'escalier.

La vieille Babeth le montait devant elle, en portant dans ses bras un immense carton.

— Voilà vos belles affaires qui arrivent, Mademoiselle Marie, dit-elle à la jeune fille, je vais mettre ça dans votre cabinet de toilette, n'est-ce pas ?

— Oui, s'il vous plaît, Babeth. Mais pourquoi n'est-ce pas Eulalie qui monte ce carton ? Vous avez bien assez à faire votre cuisine, vous Eulalie, a du temps de reste, puisqu'elle n'a que moi à servir.

Heureuse de pouvoir maugréer contre la femme de chambre de Mademoiselle, qui était son ennemie intime, la vieille femme n'eut garde de perdre une si belle occasion ; une fois dans la chambre de la jeune fille ce fut bien pis, et, tout en rangeant et époussetant, Babeth répétait qu'Eulalie était une paresseuse, une bavarde indigne des bon-tés de sa maîtresse, etc.

Voyant que Marie ne l'écoutait guère, la brave femme, qui, en dépit de



toutes ses qualités, avait un penchant pour la causerie, entama un autre sujet :

— Vous n'avez pas vu la belle dame que j'ai fait entrer cette après midi, Mlle Marie? Hein, si elle était bien mise, et comme elle sentait bon?...

— Je ne l'ai pas vue, fit Marie, et je ne la connais pas, même de nom.

— Oui, continua la vieille en réfléchissant, tout ça c'était avant votre arrivée; les cartes étaient déjà brouillées quand notre gentille Mlle Marie est venue. Aussi, vous ne devez pas connaître non plus la jolie Mlle Sidonie?

— Non; qui est-ce?

— La future de votre tuteur, parbleu, et il voulait l'épouser, et il en était fou. J'ai bien cru qu'il mourrait de chagrin, le pauvre garçon.... Ah! la coquine!

— Pourquoi donc ne l'a-t-il pas épousée! demanda vivement Marie, se sentant soudain très intéressée et oubliant qu'elle s'informait de choses qui ne la concernaient point, et qu'elle s'en informait auprès d'une servante.

— Parce qu'elle en a épousé un autre donc. Voyez-vous notre Monsieur est un bien joli jeune homme, et puis il a une belle place, et puis il est bon comme du bon pain, quoi. Alors cette demoiselle Sidonie, qui est l'ainée d'une nombreuse famille, des gens de la haute, mais pas riches du tout, s'était dit: Bon, voilà mon affaire; il faut que je sois la femme de Gilbert. Alors, elle a fait sa gentille, on se voyait souvent, vu qu'elle était presque toujours chez sa tante, Mme de Serville, aux environs de Melun. Et puis, on s'était déjà connu étant tout enfants; si bien que ce malheureux garçon fut ensorcelé en un rien de temps. Cela n'allait pas trop à Madame, qui disait qu'un jeune homme n'ayant pas grande fortune doit épouser une femme qui en ait, Mais bast, autant en emporte le vent. Bref, tout était convenu quand voilà la belle demoiselle qui est demandée en mariage par un vieux bonhomme, laid comme les sept péchés, mais noble et puis millionnaire; elle part sous prétexte qu'un de ses petits frères était malade, et des

larmes en partant, et des embrassades!... Puis, un mois après, on apprend qu'elle était mariée. Pauvre M. Gilbert! il n'a jamais ri de bon coeur depuis....

— C'est donc pour cela que sa mère me disait qu'autrefois il était si gai? fit pensivement Marie. Comme il a du être ennuyé d'avoir chez lui une petite fille tapageuse, chantant et riant toujours!

— Faites excuse, Mademoiselle c'est lui qui a voulu être votre tuteur, afin qu'il y eût un peu de gaieté chez lui, rapport à sa mère qu'il aime tant le digne jeune homme. Et puis comme il lui disait: Je ne me marierai jamais.... il vous faut donc une autre enfant à aimer, et vous finirez par croire plus tard que les enfants de Marie sont vos petits-enfants.

— Moi non plus je ne veux pas me marier, murmura la jeune fille.

— Oh! pour ça... fit la vieille en riant...

— Et puis, pourquoi M. Guyamit ne se marierait-il pas, maintenant? reprit la jeune fille comme se parlant à elle-même.

— Pour cela non, trancha Babeth d'un air convaincu. Il ne pourra jamais oublier cette sans-cœur et aimer une autre femme; il y a des caractères comme cela... Ah! si elle devenait veuve!

— Elle est veuve, prononça lentement Marie en regardant la vieille servante. C'est sa tante qui l'a dit.

— Oh! alors, nous allons être de noce, exclama Babeth. Je me disais bien aussi, en voyant la tante se remonter... Seigneur Jésus, quel bonheur!... Voilà M. Gilbert consolé, car bien sûr il va la demander, et elle l'acceptera.... et c'est qu'elle est riche maintenant!...

L'arrivée de la femme de chambre interrompit l'entretien; elle s'excusa de sa longue absence, en racontant que la chaussure de Mademoiselle n'étant pas arrivée chez le marchand, elle était allée voir à la gare. Ne trouvant rien à la gare, elle avait conseillé au marchand d'envoyer une dépêche et elle l'avait portée elle-même; ce serait trop

dommage, vraiment, si Mademoiselle était forcée de prendre de vulgaires souliers de satin blanc, au lieu de la ravissante chaussure....

— Si ma chaussure me manque, je n'irai pas au bal, voilà tout, fit la jeune fille sans même songer à remercier Eulalie de son zèle; aussi celle-ci se retira-t-elle fort mécontente.

— Babeth, reprit Marie, quel était le nom de famille de cette Madame..... Sidonie?

— Attendez donc: Sidonie de.... de... Lacan, Lacan....

— De Lachame, peut-être?

— Oui, c'est bien ce nom-là.

— Je l'ai connue au couvent, dit Marie; elle avait sept ou huit ans de plus que moi, mais je l'avais remarquée, elle était si jolie... je la vois encore.

— Eh bien ce sera... une camarade de pension, quasi une parente, quoi. Il fera joliment bon chez nous dans quelque temps d'ici, la pauvre madame va en rajeunir; elle qui vingt fois, a voulu marier son fils, et jamais moyen.

Elle eût bavardé longtemps encore, si la voix de Madame Guyamit ne se fût pas fait entendre au bas de l'escalier; elle appelait Marie.

Babeth, fit vivement celle-ci, descends et tu diras que je m'apprête pour aller à l'église Saint Pierre; il y a bénédiction ce soir; Envoie-moi Eulalie pour m'accompagner.

Quand la jeune fille vint se mettre à table pour le repas du soir, Gilbert remarqua qu'elle était toute pâle.

— Je crains que mademoiselle n'ait pris froid remarqua Emalie qui servait le potage, Il faisait très froid, ce soir, et j'ai vu mademoiselle grelotter pendant tout le Salut.

— Quelle imprudence, aussi, chère enfant, de sortir si tard, par le temps qu'il fait. Vous me recommandez la la prudence, quand vous feriez mieux de vous la recommander à vous même.

— Ce n'est rien, tuteur, balbutia la jeune fille, j'ai déjà très chaud; le potage va me remettre....

En effet, le rose apparut à ses joues, mais son entraînement habituel lui faisait défaut.

— Décidément, Marie, vous n'êtes pas bien, fit Mme Guyamit à la fin du repas; Gilbert se met en frais pour vous faire rire, et vous ne lui répondez même pas.

— Mon tuteur est bien bon de se mettre en frais de gaieté pour moi, répondit Marie avec un accent légèrement amer, et je lui en sais beaucoup de gré.... Mais si vous saviez, maman comme je suis contrariée.

— Qu'y a-t-il? firent à la fois la mère et le fils, un peu inquiets.

Très rouge, la jeune fille leur raconta ses inquiétudes au sujet de son élégante chaussure en retard.

— Ah! si ce n'est que cela! dit Mme Guyamit en souriant. Je ne vous savais pas si coquette, ma pauvre enfant.

Gilbert ne dit rien, mais son regard étonné semblait répéter aussi à Marie qu'il ne l'eût jamais crue si frivole.

Prétextant son léger refroidissement, la jeune fille se coucha de bonne heure et se leva fort tard; deux fois, Mme Guyamit se glissa dans sa chambre, le lendemain matin, et la jugeant endormie se retira sans mot dire; à la troisième tentative, elle la trouva en grand conciliabule avec sa femme de chambre, qui venait de lui annoncer, d'un air consterné que les souliers n'étaient pas arrivés.

Marie affirma à la bonne dame qu'elle allait très bien, seulement, elle la supplia de la dispenser d'aller au bal; très surprise, Mme Guyamit dit qu'elle en référerait à son fils.

Cette grave question fut agitée au déjeuner, et la jeune fille répétant avec obstination qu'elle ne pouvait pas mettre sa toilette sans la chaussure assortie, le tuteur allait céder, lorsque Eulalie entra triomphante, apportant l'envoi du grand chaussurier parisien.

Au lieu d'avoir l'air satisfait, Marie regarda à peine les deux petits chefs d'oeuvre, ordonna à la femme de chambre de les porter dans son cabinet de

toilette, la suivit ensuite pour les essayer, puis rentrant avec une mine boudeuse, déclara que ses souliers la blessaient et que, toute réflexion faite, elle aimait mieux ne pas aller au bal.

Le caprice était manifeste et Mme Guyamit crut devoir gronder la petite capricieuse: Après avoir tant désiré se rendre à ce bal, l'un des plus beaux qui seraient donnés cet hiver, refuser d'y assister au dernier moment, et cela sans motif... que penseraient d'eux ceux qui les avaient invités? Quelle excuse leur donner?... Tout est prêt; on avait commandé le coiffeur et la voiture; les toilettes....

Et la bonne dame soupirait en songeant à une superbe robe de velours noir, qui lui avait coûté fort cher et que la couturière venait d'apporter; ne pas mettre cette coûteuse robe serait vraiment chose déplorable; à quoi pensait cette petite folle? ...

— Je ne suis pas bien, déclara Marie, je crois vraiment qu'Eulalie a raison et que j'ai pris un peu froid. Maman, je vous en prie....

— Vous me disiez ce matin que vous n'éprouviez aucun malaise, Marie, et vous avez une mine superbe... Je ne puis démêler ce qui se passe en vous... Voyons, est-ce un pur caprice d'enfant gâtée, ou bien avez-vous honte d'aimer le bal et voulez vous paraître une victime qu'on traîne de force à la danse? Vous préviens que les deux choses sont également ridicules... C'est fini n'est-ce pas, et il est entendu que nous irons? soyez tranquille, les danseurs vont affluer autour de vous, ma mignonne; vous serez charmante avec votre tunique de gaze vert pâle... Hé, hé, mettez vous sous les armes... le beau Vicomte sera là et n'aura d'yeux que pour vous, je gage.

Un geste de répulsion de colère fut l'unique réponse qu'obtint Mme Guyamit; elle allait se fâcher; un regard de son fils la retint.

Gilbert observait sa pupille depuis le début de l'entretien et il ne croyait pas à un simple caprice; elle avait l'air très décidé, quoique agitée et nerveuse; il

devait y avoir un motif sérieux à cet inexplicable entêtement.

— Si vous le voulez bien, ma mère, dit-il au bout de quelques instants, nous laisserons à Marie toute son après-midi pour réfléchir. Elle se fera coiffer, elle laissera sa femme de chambre préparer sa toilette, nous dînerons à six heures comme il était convenu et en sortant de table, elle nous dira son dernier mot. Vous êtes libres d'aller chez Mme de... ou de demeurer, Marie, n'est il pas vrai, sa mère?

— Merci, mon cher tuteur, fit la jeune fille dont les yeux se mouillèrent. Merci, vous êtes bon.

Et elle se sauva chez elle.

— Il y a quelque chose dans cette petite tête, remarqua Mme Guyamit.

— Je le crains, dit le jeune homme d'un air pensif.

En tout cas, ce n'était pas un caprice qui s'était logé dans le cerveau de Marie, car elle persista dans sa détermination, et admirablement coiffée, sa fraîche toilette étalée sur ses meubles, Gilbert et sa mère la suppliant de ne pas renoncer à un si grand plaisir, elle tint bon, s'entêta, se révolta presque, jurant qu'elle n'avait nullement le coeur à la danse.

Elle disait cela d'un air si triste, que son tuteur eût cédé, lors même qu'il n'aurait pas promis de la laisser libre: on resta donc et l'on s'installa comme à l'ordinaire dans le cabinet de Gilbert. Mme Guyamit se mit à son tricot, Marie s'occupa de sa rose et de son scarabée qu'elle ne tarda pas à délaissier pour se plonger dans une profonde rêverie; l'ingénieur prit des cartes, des plans et voulut entreprendre quelques sérieuses études.

Vain essai... lui aussi rêvait: une question de sa mère vint l'arracher à son rêve; pour mieux faire comprendre sa réponse, il posa une carte sous les yeux de la questionneuse; Marie voulut voir et comprendre aussi... les questions succédèrent aux questions, et les cartes aux cartes; les explications étaient bien un peu scientifiques, mais la jeune fille ne semblait pas trouver ces

choses trop arides ; elle interrogeait encore, lorsque minuit sonna : Mme Guyamit dormait sur son fauteuil.

Marie n'osa pas dire à son tuteur que cette simple soirée de famille avait eu pour elle cent fois plus de charmes que le bal n'aurait pu lui en offrir.

C'était bien vrai pourtant.

#### IV

Le vieux général de Serville, frère aîné du défunt mari de Mme Anna de Serville, habitait à Dijon un vieil hôtel de grand style, situé dans la rue Dassano, tout proche de la place Saint-Jean. C'est là que les deux veuves, la tante et la nièce, s'installèrent dans les premiers jours de printemps, moins d'un mois après la première visite reçue par Guyamit. Le vieux célibataire fut ravi de recevoir dans son tranquille logis deux femmes aussi charmantes, et il n'y eut sorte de prévenances qu'il ne fit à sa chère nièce comme il appelait Sidonie, bien qu'elle ne fut nullement sa nièce ; tout au plus aurait-on pu découvrir une lointaine parenté entre le général et M. de Rochebert.

Le surlendemain de l'arrivée de la belle Sidonie, Mme Guyamit alla voir son amie : sa dignité lui permettait ce demi-empressement à se retrouver avec la jeune veuve, car elle lui apportait divers renseignements, sollicités par sa tante à son intention ; le sixième mois de deuil touchait à sa fin et il était indispensable de sortir un peu de tous ces crêpes lugubres ; forte de ce prétexte, mais secrètement émue à la pensée de revoir cette femme qui avait troublé la vie de son fils, la bonne dame s'arrêta un instant avant de soulever le lourd marteau sculpté représentant une figure grimaçante. Involontairement, elle compara alors le majestueux hôtel avec la petite maison du boulevard Thiers où elle demeurait ; nul n'est parfait, et cette créature dévouée, bonne, charitable, excellente, avait un

défaut ; elle enviait la richesse, le luxe grandiose... Hâtons-nous d'ajouter qu'elle l'enviait surtout pour son fils.

Pendant qu'elle pénètre dans l'hôtel de Serville, et qu'elle écoute d'un air de sympathie des doléances que Sidonie croit devoir lui débiter, tout en essayant de beaux yeux que les larmes n'ont jamais rougis retournons à la petite maison que l'ambitieuse mère dédaigne, et où il serait si facile pourtant d'enfermer le vrai bonheur.

Gilbert, fort inquiet de sa pupille, qu'il trouve changée, triste, presque silencieuse, tournant à une dévotion exagérée, veut profiter de l'absence de sa mère pour essayer de la confesser. C'est son droit, et c'est son devoir ; s'il ne réussit pas, il priera sa mère d'essayer à mon tour, mais il espère arriver à son but à force de paternelle tendresse ; cette enfant a du cœur, elle sentira qu'elle est sincèrement aimée et qu'on ne veut lui arracher son secret que pour pouvoir réaliser ses chastes rêves.

Car elle a un secret, la douce et innocente Marie un homme moins observateur que M. Guyamit l'eût deviné comme lui ; et il faut lui arracher ce secret, car il la fait bien souffrir.

Justement, le tuteur lui a donné un mois de réflexion et ce mois expire demain : si elle choisit parmi ses prétendants, il n'y a plus de mystère... si elle les refuse tous il doit l'interroger.

La jeune fille reprit son air moqueur des bons jours pour répondre à la solennelle question de Gilbert, que tous ces messieurs lui déplaisant également, elle pouvait répondre à tous par un refus bien net, et qu'elle était extrêmement obligée à son tuteur, pour l'avoir interrogée vingt-quatre heures plus tôt. Désormais, elle allait être en repos.

— Etait-ce donc cette décision à prendre qui vous rendait si songeuse depuis un mois, ma chère Marie ? demanda le jeune homme avec un accent très doux, presque féminin. Connaissant votre aversion pour le mensonge, je serai plus tranquille si vous pouvez m'affirmer que je ne m'abuse pas.

— Vous étiez donc tourmenté à mon sujet? demanda la jeune fille d'un air surpris et charmé.

— Beaucoup... j'ai passé bien des nuits sans sommeil à songer à vous, me demandant en vain quelle cause peut vous assombrir ainsi, vous à qui la vie semble sourire.

— O mon cher tuteur! exclama Marie, très émue en saisissant sa main: puis, la lâchant aussitôt d'un air embarrassé:

— Vous êtes trop bon vraiment, de vous préoccuper ainsi d'une pauvre petite telle que moi.

— Je remplace votre père, chère enfant, et j'espère bien avoir hérité de sa paternelle sollicitude... Mais assez sur ce sujet, l'entretien dévie, et je vous ferai observer que vous n'avez pas répondu à ma question; La main sur la conscience, dites-moi si vous avez été triste et rêveuse uniquement parce que je vous avais imposé de réfléchir...

— Non, fit vivement la pauvre petite qui devint pourpre. Non, ceci m'était égal.

— A la bonne heure, dit Gilbert avec satisfaction, je retrouve ma loyale Marie... Et maintenant...

Il s'arrêta hésitant; de pourpre elle était devenue blême.

— Laissez-moi vous répéter encore, reprit-il au bout d'un instant, que j'ai remplacé votre père, que comme un père je cherche votre bonheur, et qu'il faut me parler avec autant de confiance que vous lui parleriez, à lui... Marie, ma chère petite enfant, pourquoi êtes-vous triste?

Elle baissa la tête et ne répondit pas.

— Vous ennuyez-vous auprès de nous, trouvez-vous notre vie trop simple ou trop monotone. Elle n'est guère en rapport, j'en conviens, avec la fortune et la position que vous aurez un jour. Malheureusement, ma fortune et ma position à moi ne me permettent pas un grand train de maison; je ne puis avoir qu'un logement modeste, une seule domestique, et il me serait impossible de recevoir; je vous ai laissé vous créer un peu de luxe, vous avez une

chambre élégante, une femme à votre service; quand il vous plaît de sortir en voiture, vous pouvez en louer une... Tout cela ne vous suffit peut-être pas? dites-le moi, alors nous essaierons d'obvier.

La jeune fille fit un faible geste de dénégation. M. Guyamit n'en continua pas moins:

— J'ai fait ce que j'ai pu pour vous procurer quelques plaisirs mondains; j'ai triplé votre budget de toilette, bien que cela dérangeât fort mes calculs, car je suis obligé en ce moment-ci d'employer une grande partie de vos revenus à des opérations que je vous expliquerai à votre majorité, si d'ici là je ne les explique à votre mari en lui rendant mes comptes. Vous avez donc paru assez souvent dans le monde et vous y avez même éclipsé bien d'autres jeunes filles; mais aujourd'hui le monde ne paraît plus vous plaire; depuis le grand bal de Mme de... vous avez tout refusé, sous prétexte de carême, sauf quelques petites soirées intimes; j'en conclus que ce n'est pas la privation des distractions mondaines qui a provoqué votre ennui. Est-ce que je me trompe?...

— Non, mon tuteur, vous avez raison.

— Peut-être avais-je raison tout-à-l'heure aussi... En ce cas, si notre vie est trop simple pour vous, ou bien si vous souhaitez quelques distractions autres que celles du monde, il y a remède à votre mal; voulez-vous voyager?... on m'a parlé d'entreprendre des travaux fort intéressants à Nice... c'est l'affaire de quelques mois... nous partirions ensemble... Quand vous seriez lasse de Nice, ma mère vous conduirait en Italie ou dans le Tyrol; vous pourriez revenir par la Suisse, et j'irais vous y rejoindre, si je parvenais à obtenir un mois de congé.

— Vous séparer de votre mère! balbutia Marie.

— Pour vous, nous ferions sans regret ce sacrifice, chère enfant. Aimez-vous mieux aller passer l'été au château de votre cousine, Mme Ribourg? vous savez qu'elle est immensément ri-

che, qu'elle reçoit beaucoup beaucoup, qu'elle a une fille de votre âge et deux fils un peu plus âgés, que l'on dit très estimables et fort distingués. Là vous jouirez de la grande vie, de l'existence large et facile, et peut-être... peut-être l'heureux numéro 13 est-il là... Al-lons, dites-moi, laquelle de mes propositions acceptez-vous?

— Aucune, cria la pauvre fille en sanglotant, aucune. Ah! comme vous me jugez mal, moi qui suis si heureuse avec vous, moi qui vous aime tant... tous les deux.

— Marie, calmez-vous, fit Gilbert désolé. Je vous juge pas, je ne vous accuse point de ne pas nous aimer... je cherche ce que vous désirez, ce que vous souhaitez... Si vous vouliez me montrer une affectueuse confiance, je ne chercherais pas à tâtons au risque de vous blesser. Pauvre mignonne, comme vous avez le coeur gros; voulez-vous que je vous laisse une minute, je reviendrai ensuite?... Oui, c'est cela. Vous viendrez me retrouver quand vous serez assez remise pour continuer l'entretien.

Dix minutes après, Marie frappait à la porte de son tuteur; il ne l'entendit pas et elle dut frapper plus fort; il vint lui ouvrir et l'accueillit avec un sourire qui s'efforçait vainement d'être enjoué; de son côté, la jeune fille voulut s'excuser gaiement de sa sottise susceptible, mais la voix lui manqua. Gilbert la fit asseoir en face de lui, en plein jour et lui prenant la main, lui demanda doucement;

— Marie, est-ce que vous souffrez? physiquement, j'entends.

— Non, mon tuteur, ma santé est parfaite.

— Alors, je dois en revenir à ma question, bien indiscreète, peut-être... Puisque vous ne tenez ni au monde, ni au luxe, ni aux voyages, puisque vous refusez tous les partis qui se sont offerts à vous par mon intermédiaire, puisque je suis à bout d'expédients, et que cependant je ne veux pas vous voir malheureuse, Marie, il faut me dire pourquoi vous êtes triste.

— Je ne suis pas triste.

— La cause de votre tristesse est donc bien grave, ma pauvre enfant, pour que vous osiez la nier?

— Par grâce, mon tuteur, ne m'interrogez pas.

— Vous m'épouvantez... Marie, je veux savoir...

— Vous voulez?... fit-elle d'un air de défi en se redressant.

— Non, je n'exige pas, je ne veux pas... je supplie... Marie, ma chère enfant....

— Je ne désire qu'une chose, une seule... Vous ne pouvez pas me la refuser....

— Dites, alors... dites vite.

— Dites, alors... dites vite.

— Aller passer quelques mois à mon cher couvent de Bénie-Croix... ce temps de retraite me sera salutaire.

— Ma mère avait donc raison, lorsque voyant vos austérités de Carême, vos longues séances à l'église, elle m'affirmait qu'une vocation religieuse se développait en vous?

— Et quand cela serait?...

— Dans ce cas, je vous dirais qu'on n'a pas de vocation religieuse à 18 ans, si tant est qu'une réelle vocation religieuse existe, et qu'il est de votre devoir, vous entendez, Marie, de votre devoir, de chercher la vérité sans vous imaginer follement l'avoir atteinte, parce que votre petite tête exaltée a fait des rêves fantastiques. Il faut voir le monde, le connaître et être capable de le juger, avant de prendre une décision pareille. Attendez... Est-il admissible qu'une enfant de 18 ans sache ce qu'elle veut et ce qu'elle voudra?...

— Oh! oui, interrompit-elle, oui, elle peut le savoir.

Il y avait tant d'énergie dans son accent, une telle flamme brillait dans ses yeux, que Gilbert sentit s'améantir tous ses doutes; sa mère se trompait... c'est lui qui avait raison... Marie, cette jeune fille si pure, si candide, si ignorante, aimait follement un homme dont elle n'osait pas prononcer le nom.

— Marie, fit-il brusquement, ce n'est pas au cloître que vous pensez...

—Qu'importe ce que je pense si c'est au couvent que je trouve un port et s'il me plaît de me diriger vers ce port.

—Il m'importe, à moi, qui ai accepté les responsabilités d'un père et qui ai charge d'âme, riposta-t-il brusquement. Vous voudriez, sans vocation, sans attrait?....

— Je ne vous demande plus rien, reprit-il après un long silence; seulement, je vous en conjure, parlez à ma mère. Elle est bonne, elle est indulgente, elle vous aime comme sa fille, elle saura comprendre vos terreurs et vos scrupules.

— Je verrai, murmura-t-elle, je réfléchirai. Puis-je me retirer, mon tuteur?

— Un mot encore... Vous êtes bien jeune, Marie, vous êtes à l'âge où l'on pousse tout sentiment à l'extrême et où l'on pare facilement un inconnu des vertus et des dons que soi-même l'on possède; ne commettez pas cette erreur, ma naïve Marie, ne donnez pas votre cœur si noble, si bon, si aimant...

Elle se leva vivement, et le toisant d'un air ironique:

— Ah! mon tuteur, grâce de votre morale, je vous en supplie, et faites-moi l'honneur de n'avoir aucun souci à mon égard... J'ai le cœur trop haut placé pour aimer un indigne....

Elle n'eût pas plutôt parlé qu'elle se mordit les lèvres; très pâle, Gilbert la regardait d'un air navré.

— Je l'avais deviné, fit-il à voix basse, vous aimez... Pauvre enfant!....

— Ah! ne me plaignez pas, riposta-t-elle avec une joie étrange; je ne veux pas qu'on me plaigne, je suis heureuse, je remercie Dieu.

— Votre bonheur a l'air bien triste, Marie, remarqua Gilbert doucement.

— Ne soyez pas fâché contre moi, dit elle suppliante. Je vous affirme que si vous ne m'en voulez pas, je ne changerais mon sort pour aucun autre.

— Je ne vous en veux pas, pauvre enfant; je n'ai de reproche à faire qu'à moi-même, et à ma mère, peut-être. Nous n'avons pas assez veillé sur vous.

nous ne vous avons pas assez prémunie contre les dangers...

Mais pourquoi cette tristesse, cette désespérance que vous ne pouvez me cacher? exclama-t-il en s'interrompant brusquement. Quel que soit celui que vous avez daigné choisir, vous êtes à son niveau, fût-il prince.... votre fortune, d'ailleurs... Disposez de moi ma chère pupille, mon enfant aimée; je suis prêt à agir.... J'irai, je verrai, je ferai ce que vous voudrez... Parlez, et nulle démarche ne me coûtera si elle assure votre bonheur. Acceptez-vous?

— Non, murmura-t-elle bien bas.

— Vous aimez mieux parler à ma mère?... Je le comprends... elle est femme, elle vous représente votre mère... Je vous réponds de son concours comme du mien propre. Promettez-moi que vous lui direz tout.

— Non, dit-elle encore.

— Non? ai-je compris? Mais celui que vous aimez est donc bien indigne de vous?

— Il est le plus digne, il est le meilleur de tous, prononça-t-elle d'un ton solennel, l'oeil brillant, un indicible orgueil rayonnant sur son visage. Il est bon, il est noble de cœur, il honorerait celle qu'il nommera sa femme...

— Mais alors?

— Je vous en prie, je suis à bout de forces ne m'interrogez plus, laissez-moi... plus tard....

— Marie, mon insistance est un devoir, et je ne faillirai pas à ce devoir quoi qu'il m'en coûte, Tenez, voilà ma mère qui rentre, allons la trouver; je la mets au courant, et puis je vous laisse ensemble... venez.

— Non, non, fit-elle avec terreur, pas à elle... à vous... à vous si bon toujours.. Vous m'excuserez, vous, mon ami, mon père....

Elle lui prit la main; très troublé, se reprochant d'avoir si longtemps tourmenté cette enfant, il voulut dégager sa main, et peut-être partir avant l'aveu; mais elle le tenait fermement et il dut rester et entendre.

— Je vous aurais tout dit fit elle d'une voix basse et haletante, oui, le

jour où j'aurais été majeure je vous aurais avoué la vérité... mais... mais... mon beau rêve a fui... Oh! ne me regardez pas avec cet air sévère. vous me faites peur, acheva-t-elle, les larmes aux yeux.

— Dites, Marie, mon enfant aimée, murmura-t-il d'un accent très doux, tout en essayant de détruire la contraction qui changeait l'expression de son visage, dites, un père est indulgent... Parlez sans crainte.

Elle était debout; il vit qu'elle tremblait de tous ses membres, et la força doucement de s'asseoir, en passant son bras autour de sa taille et en l'attirant vers un siège; puis il resta debout devant elle, penché vers elle, lui abandonnant sa main.

— Il n'est plus libre, balbutia-t-elle. Gilbert crut avoir mal compris.

— Vous dites?... il n'est plus libre? Marie fit un signe affirmatif.

— Il est marié?...

— Non... fiancé...

— Oh! le traître! cria le jeune homme indigné.

— Taisez-vous, ne l'accusez point, fit elle avec un accent impossible à rendre de mélancolie et de tendresse, il ne savait pas....

— Vous le défendez, lorsqu'il n'a pas su comprendre quel trésor le ciel lui destinait?...

— Babeth, fit dans l'escalier la voix de Mme Guyamit, si mon fils est là, prie le de monter.

Marie profita de l'arrivée de Babeth pour s'esquiver; comme elle allait lentement, toute chancelante, prise d'une sorte de vertige, la vieille la rejoignit dans le couloir et la suivit dans sa chambre tout en grommelant.

— Que dites-vous là, Babeth? demanda machinalement la jeune fille, tout en se demandant comment elle pourrait congédier l'importune.

— Je dis... je dis... moi je ne dis rien, Mademoiselle... faites excuse, c'est une vieille habitude que j'ai de causer pour moi toute seule... Je me racontais simplement qu'il fait gai ici comme au fond d'un cercueil: Madame

est toute affairée, toute préoccupé, Monsieur ne dit plus rien et a la figure à l'envers, et Mademoiselle, qui ne chante plus. On était si heureux, toujours, au temps des vacances, et depuis que vous êtes là pour de bon, Mlle Marie. Vrai, j'en étais toute rajeunie et Madame de même; sans compter M. Gilbert, qui n'était presque plus triste. Et puis, au moment où l'on devrait être heureux tout à fait....

Voyant que Marie ne lui répondait pas, la vieille eut le tact de disparaître. Alors la pauvre petite s'enferma... et pleura.

Pendant ce temps, Gilbert était monté chez sa mère.

— Quelle mine as-tu? fit Mme Guyamit un peu inquiète, tu as pâle et tu as l'air tout bouleversé. Je parie que tu t'es tourmenté en mon absence. M. l'impassible... Tu ne veux pas en voir l'air, mais tu sens profondément... Rassure toi, je t'apporte mille souvenirs aimables, on nous attend tous trois, demain au soir; nous serons seuls... Sidonie est adorable dans son grand deuil.

— Pardon si je vous interroms, ma mère, mais j'ai hâte de vous dire qu'il serait urgent, je crois, de donner suite à nos projets de voyage, Marie est nerveuse, ennuyée; quelques mois dans de nouveaux pays lui seront peut être salutaires; il faut essayer.

Vous pourriez avoir raison, reprit-il; il se peut qu'elle songe au couvent... à moins que....

— A moins que? répéta la mère intriguée.

— A moins qu'elle n'ait fait un choix et que, pour une raison quelconque, elle ne veuille pas nous révéler son secret.... Dans les deux cas, le voyage aura une heureuse influence. Si vous m'approuvez je prendrai le train de minuit. Je me rendrai à Paris pour solliciter les travaux de Nice ou un congé, et je serai de retour après-demain matin; nous agirons ensuite d'après le résultat de mes démarches.

— Partir cette nuit, lorsque tu es invité pour demain au soir chez Mme



de Serville?... Tu n'y penses pas?

— Qu'importe? l'essentiel d'abord.

— Et tu voudrais t'éloigner au moment où Sidonie arrive, au moment?... Tu perds la tête, Gilbert.

Le jeune homme eut un geste d'insouciance si expressif, que sa mère n'insista plus. On vint, du reste, lui dire qu'un de ses camarades le demandait et il se hâta de descendre, après avoir recommandé à sa mère de tâcher de faire causer Marie.

— Que signifie une telle insouciance? se demandait la pauvre femme stupéfaite. Voudrait-il faire payer à Sidonie les chagrins qu'elle lui a causés et faire souffrir à son tour?... Non, il a l'âme trop noble pour rechercher les mesquines vengeance... Mais alors?... Je ne comprends plus.

.... J'y suis, fit elle joyeusement au bout de quelques minutes de réflexion. Elle est riche et Gilbert est fier. Vingt fois ie l'ai entendu accabler de son mépris les coureurs de dot. Les choses n'iront pas toutes seules, comme je l'avais cru tout d'abord.... mais elle est si séduisante, qu'elle saura vaincre ses scrupules: l'essentiel est qu'il ne parte pas le jour de la première entrevue. Voyons un peu cette petite folle de Marie.

Marie supplia Mme Guyamit de détourner l'idée d'un voyage de la tête de son fils, elle ne souhaitait qu'un seul voyage, celui qui la conduirait à Bénie-Croix; mais, pour celui là, on avait le temps rien ne pressait; elle voulait rester bien tranquille, sans entendre parler de mariage et de prétendants; à cette condition elle serait très sage et même gâtée; elle avait tracassé son tuteur, qui avait bien d'autres soucis en tête qu'une petite fille de son importance; elle en était fâchée, elle ne le ferait plus, jamais, jamais.

Elle fut si gentille, si câline, si enfant, dans ses demandes et ses explications que Mme Guyamit, se croyant revenue au temps heureux où son fils n'était qu'un Baby jouant à ses pieds, laissa la jeune fille se coucher à demi sur un coussin posé sur le parquet et appuyer

sa tête sur ses genoux.

Gilbert les surprit dans cette position, causant tout doucement du temps jadis: Marie de ses parents morts, la vieille dame de l'enfance de son cher fils. Elles ignoraient qu'il fût tard et que le diner fut servi.

Un peu confuse, Marie s'enfuit pour réparer le désordre de sa toilette; quand elle revint, elle se pendit au cou de Mme Guyamit et lui dit en l'embrassant:

— Le jour où je vous le demanderai, vous me conduirez à Bénie-Croix, n'est-ce pas, maman?

— Oui, enfant gâtée; mais laissez-moi et descendons bien vite. Oui, nous irons, je vous le promets.

— Et moi, je vous promets de ne plus être une vilaine boudeuse; dites-le à mon tuteur. O chère maman, que je vous aime!

Gilbert fut très étonné de voir sa pupille, non pas gaie, mais souriante, aimable, toute disposée à causer. Un peu de réflexion lui fit comprendre qu'à dix-huit ans l'espoir est prompt à remplacer la peine et que, d'ailleurs, les demi confidences qu'elle lui avait faites, sa longue causerie avec Mme Guyamit l'avaient soulagée. Il remit de nouvelles questions à plus tard, ne pensa plus à ses projets de voyage et recouvra, lui aussi, une certaine gaieté.

Cet état de choses dura environ trois mois.

## V

— Ou je me trompe fort ou ça va y être, grommela un beau matin Babeth, en venant dans la chambre de Marie pour suppléer aux négligences de plus en plus capitales de la paresseuse Eulalie.

— Qu'est-ce qui va y être Babeth! demanda la jeune fille à demi éveillée et souriant encore à un beau rêve qui avait réjoui sa nuit.

Puis sans attendre la réponse:

— Babeth, croyez vous aux songes?

— Je ne sais pas, je n'en fais jamais, je ne puis pas savoir. Mais notre défunt Monsieur disait toujours à son fils : "Gilbert tout songe est mensonge."

— Ah fit la pauvrete avec tristesse.

— Vous me disiez donc : Qu'est-ce qui va v'être? chère demoiselle, reprit la vieille, très pressée de raconter à quelqu'un ses observations. Et moi je vous répons : C'est la noce, grâce à Dieu.

— De quelle noce parlez-vous?

— Et de laquelle pourrais-je parler avec tant de contentement, Seigneur, si ce n'est de la vôtre ou de celle de M. Gilbert! Or, comme ce n'est pas encore la vôtre....

— Oh! non, fit la jeune fille d'un ton bref.

— Il ne faudrait pas trop attendre, savez-vous, Mademoiselle Marie, parce que je ne suis plus jeune et que je ne serai peut-être plus là pour admirer ce jour là. Vous serez si gentille que je ne m'en consolerais pas....

En attendant, poursuivit-elle, nous aurons la noce de ce pauvre M. Gilbert; c'est trop juste, il a bien eu assez de tourments et de chagrin....

— C'est décidé! demanda brièvement Marie.

— On ne me l'a pas dit, mais je m'en doute. Vous ne savez peut-être pas que Monsieur est allé hier au soir chez le général, sous couleur d'aller voir son chef?

— Vraiment?

— C'est comme je vous le dis; j'ai entendu qu'il le disait à Madame et Madame avait l'air si content! Et puis, quand il est rentré il chantait une petite chanson toute gaie, et il y si longtemps que je ne l'ai entendu chanter. Ce matin, il va et vient dans le parterre, avec une mine toute réjouie; à part moi, je crois qu'ils sont fiancés, et pour de bon, cette fois.

— Babeth, vous perdez votre temps, ma fille, fit Mme Guyamit qui entrait; il faut faire le salon, j'attends des visites cette après-midi.

La vieille envoya à Marie un signe d'intelligence, qui voulait dire; "Hein,

j'ai deviné juste?" et se dépêcha d'aller se mettre à l'ouvrage.

— Maman, fit doucement la jeune fille, quand partons-nous pour Bénie-Croix?

— Plus tard mignonne.... Quelle idée vous prend?

— Vous m'avez promis, insista-t-elle avec reproche.

— Nous verrons, j'en parlerai à Gilbert.

Marie n'insista plus et, quand elle fut prête, se rendit au jardin; son tuteur l'y attendait.

— Est-ce sérieux, Marie? lui demanda-t-il sans réambule.

— Oui, oh! oui, très sérieux.

— Vous voulez retourner au Canada?

— Oui.

— Et vous y resterez longtemps?... Toujours, peut-être?

— Rien au monde ne peut briser votre résolution?

— Rien, tout est fini.

— Quelle enfant vous faites; désespérer de l'avenir quand on a 18 ans! fit Gilbert très agité. Sans doute, vous refusez toujours de me dire votre secret?

— Plus que jamais.

— Serait-il marié?

— Cela ne peut tarder.

Il y eut un moment de silence.

— Marie, je vous en conjure, soyez confiante... Vous êtes une enfant, vous ne pouvez savoir... Marie, je veux votre bonheur, je donnerais le mien pour l'obtenir, je suis prêt à tout pour vous voir heureuse. Parlez, dites moi la vérité, je suis certain que vous pouvez espérer encore.

— Espérer quoi?... Etre épousée par pitié?... Vous n'y songez pas, mon tuteur... Et j'ai la certitude que si le mariage se rompait, il n'en garderait pas moins toute sa tendresse à sa fiancée; cela, je le sais, j'en suis certaine, j'en ai eu des preuves indiscutables... Je n'aurais donc, pour moi, si je parlais et si vous.... agissiez, que la compassion du mépris, peut-être. Ah! je suis trop fière pour m'abaisser jusque-là,

et je ne vous dirai rien, car je ne veux pas que vous fassiez rien.

La résolution et l'orgueil brillaient dans ses yeux; Gilbert comprit que l'enfant était une femme vaillante et ne céderait pas.

— Tout est donc fini, dit-il d'un air accablé. Depuis quelque temps, j'espérais, je vous l'avoue; vous étiez plus gaie, votre physionomie ne portait plus aucune empreinte de tristesse; je voulais croire que oublieriez...

— C'est impossible; mais malgré moi j'espérais encore, moi aussi; j'ai reconnu ma folie.

— En tout cas, fit avec fermeté M. Guyamit; je ne puis admettre que vous vous enfermiez au couvent, sans chercher à réagir, à lutter contre un sentiment sans satisfaction possible. C'est lâche de se cloîtrer dans un couvent où, si l'exaltation religieuse ne vous envahit pas, on meurt dans le désespoir; il faut demeurer sur la brèche, lutter, souffrir et espérer l'oubli.

— Je ne veux pas oublier murmura la jeune fille.

— Et moi je veux que vous oubliiez et je vous y aiderai en vous éloignant de celui qui a troublé votre repos... Nous partirons pour l'Italie.

— Vous, vous partirez!

— Oui, j'obtiendrai un congé je trouverai des motifs valables... nous partirons tous et, distraite par des choses nouvelles et splendides...

— Je ne veux pas fit Marie avec force, je résisterai.

— Pourquoi?... Que signifie?...

— C'est en Italie que vont tous les nouveaux mariés, sanglota la pauvre petite, je ne veux pas les rencontrer.

Et elle s'enfuit en pleurant à faire pitié.

Très sombre, Gilbert alla trouver sa mère et lui confia ce qu'il savait des étrangetés de Marie; le découragement l'envahissait; que faire, que tenter pour guérir cette enfant qui ne voulait pas être guérie?

— Nous verrons, nous aviserons, fit distraitemment la bonne dame, très affairée. Seulement, je t'en prie, quitte

ce visage lugubre; tu sais qu'Anna et Mme de Rochebert, commencent aujourd'hui leurs visites; selon toute probabilité, elles débiteront par nous et il faut que tu sois aimable. Certes, Sidonie te fait assez d'avances...

Le jeune homme se détourna pour dérober à sa mère l'étrange sourire qu'il n'avait pu réprimer.

— Peut-être ne serai-je pas là quand ces dames viendront: mes travaux....

— Ah! pour une fois, tu peux bien négliger tes travaux... et tes scrupules aussi, acheva-t-elle en souriant.

De plus en plus sombre, Gilbert s'enferma dans son cabinet et se mit à réfléchir; que signifiait la conduite de Marie, pourquoi tant de mystère et tant de confiance? Quel était donc cet inconnu qui troublait ainsi la vie de la pauvre innocente?... Il eût donné dix ans de sa vie pour le connaître et avoir le droit de lui reprocher... Lui reprocher quoi, s'il ne savait rien, si jamais un mot, un regard de Marie ne lui avaient rien révélé?... Mais c'était impossible... pour qu'il fût entre aussi profondément dans le cœur de cette enfant ignorante, il fallait qu'il l'eût entourée de soins, qu'il lui eût murmuré de douces paroles... Où... Quand?... Il ne venait chez lui que quelques respectables fonctionnaires, mariés et pères de famille...

Au bal?... mais il l'avait toujours vue également riieuse et gaie avec tous; très entourée, elle dansait rarement deux fois avec le même; il la surveillait, du reste, comme surveille un père. Et puis, pourquoi celui-là ne l'avait-il pas demandée? Qu'était-il donc, pour ne pas oser?...

Peut-être l'avait-elle connu dans leurs petites réunions du soir, où l'on jouait paisiblement le boston et le bésigue? Non; il passa tous les jeunes habitués en revue; ce ne pouvait être aucun d'eux.

Dédaigner Marie, si gracieuse, si charmante, si bonne, si riche!... Riche?... peut être...

— Quelque coureur de dot, qui aura trouvé une fortune plus solide, se disait.

il. Et c'est justement de celui-là qu'elle s'éprend. Et je ne peux rien, et je ne sais rien!... Ah! c'est à en devenir fou!

Mme Guyamit n'était guère en position de compatir aux ennuis de son fils, ce jour-là; elle attendait Sidonie et, pour elle, cette première visite était tout un événement. Elle n'avait pas osé questionner son fils sur ce qui s'était passé la veille au soir, car il n'aimait pas qu'on l'interrogeât, mais elle savait que Mme de Serville avait eu justement ce soir-là à expédier des invitations à une réunion de charité elle n'ignorait pas que le vieux général s'en dormait très régulièrement après son repas et il était clair que les deux anciens fiancés, abandonnés à eux-mêmes, avaient dû causer très intimement... Qui sait, peut-être la belle Sidonie allait elle confier son doux secret à la mère de Gilbert en lui disant les larmes aux yeux:

“Ma mère!”

Deux heures de l'après-midi sonnèrent; Marie s'installait dans un coin du salon, prête à disparaître pour ne pas troubler les confidences; Gilbert dans son cabinet, cherchait un prétexte pour disparaître aussi. Mme Guyamit allait et venait, l'air heureux, le cœur battant.

Deux heures et demie, trois heures, trois heures et demie. Ne seraient-elles pas sorties? en tout cas, leur première visite n'est pas pour le boulevard Thiers. Quatre heures... et Mme Guyamit qui est forcée de sortir, absolument forcée; c'est le jour de la femme d'un important fonctionnaire et, depuis trois semaines, elle remet cette visite. Elle sort à quatre heures passées, en recommandant à Marie de recevoir ces dames et, surtout, de les garder jusqu'à son retour.

L'indocile Marie, loin de demeurer au salon à attendre, monte dans sa chambre et se plonge dans ses pensées tristes: du reste, elle ne gagne rien à cette fuite, car un quart d'heure après, Eulalie introduit dans cette chambre Mme de Rochebert.

— On m'a dit que vous étiez chez vous, ma chère fit la belle Sidonie en entrant, et j'ai voulu vous surprendre dans votre jolie retraite, et vous avoir un peu toute à moi. C'est à peine si nous nous sommes vues depuis mon arrivée à Dijon; vous ne venez presque jamais, petite sauvage,

Sans répondre à cette phrase aimable, Marie demanda machinalement des nouvelles de Mme de Serville.

— Elle fait toute une tournée d'invitations; quand je dis invitations, j'exagère, comme bien vous pensez. Ma tante voudrait simplement organiser une petite excursion à Saint-Seine, à la source du fleuve; on dit le pays joli; on campera là-bas, le temps est magnifique. C'est moi qui me suis chargée de décider votre tuteur... Il est toujours dans ses chiffres, ce pauvre Gilbert?... Ne vous scandalisez pas de ce que je l'appelle par son nom, au moins?... C'est une vieille habitude qui date de notre enfance et dont je ne puis me défaire... Y a-t-il longtemps que vous n'avez eu des nouvelles du couvent... J'en ai fréquemment par ma soeur, qui n'étant pas mariée, et vivant dans la sollicitude n'a rien de mieux à faire qu'à correspondre. Elle n'annonce ce matin qu'Eugénie Servan (vous rappelez-vous Eugénie, cette grande blonde sentimentale?) va se faire religieuse.

—Vraiment? fit Marie, très intéressée.

— Cela vous paraît étrange, n'est-ce pas?... pour moi, je la plains de toute mon âme.

— Cela m'étonne un peu, étant donné son caractère, dit doucement Marie mais je ne la plains pas, au contraire. Elle est bien heureuse.

— Ah! bah!... Y penseriez-vous aussi?

Marie devint très rouge.

— Parlons d'Eugénie... voulez-vous?

— Pardon de mon indiscretion, ma mignonne... c'est si extraordinaire, savez-vous!... Eh bien donc, pour en revenir à Eugénie la pauvre fille entre au couvent par dépit... une déception

l'y jette. Elle s'est éprise d'un ami de son frère, elle l'a cru amoureux d'elle, et comme elle était beaucoup plus riche que lui, elle lui a bravement offert sa main... il ne l'aimait pas, il en aimait une autre, il a dû repousser la pauvre fille; sa fiancée a eu le mauvais goût de raconter l'histoire, et Eugénie, couverte de ridicule, le coeur brisé, s'ensevelit toute vivante, Avouez que tout cela est triste?

— Bien triste, en effet, répéta Marie.

— Cette pauvre Eugénie a toujours eu des idées impossibles et un caractère par trop décidé; est-ce qu'une femme, une jeune fille surtout devrait même concevoir la pensée de hardiesses pareilles?... Une femme qui a quelque pudeur doit mourir plutôt que de révéler les mystères de son coeur... Que dites-vous, mignonne?... je n'ai pas entendu... vous disiez quelque chose, je crois?

— Rien... je cherchais à me remémorer des vers que j'ai lus je ne sais dans quel auteur... Les voilà, je crois: "Une voix me criait: "Oh! silence! une [femme]", "Plutôt que d'exhaler les secrets de [son âme, "Doit mourir de douleur..."

— Fort jolis, et tout-à-fait en situation, prononça la belle Sidonie. Ces vers sont d'Elise Moreau, si je ne me trompe... Mais, ma petite Marie, je cause, nous causons, et ma mission n'est pas remplie, et j'ai vingt courses à faire: Voudriez-vous bien vous informer si votre tuteur est là?

Marie sonna; en attendant qu'une servante parût, elle regardait Sidonie, qui jouait négligemment avec les glands d'un coussin, et qui était plus jolie que jamais ce jour-là dans son deuil savamment adouci: "Est-elle heureuse d'être aussi belle!" pensait la pauvrette en étouffant un soupir.

## VI

— Oh! que non, Monsieur n'est pas

là, fit la vieille servante d'un air mystérieux; il y a beau temps qu'on est venu le chercher!... Un accident...

— Un accident! répéta Marie effrayée.

Mme de Rochebert regarda la jeune fille, devenue soudain très pâle, et s'adressant à Babeth, sans cesser d'observer Marie.

— Il est arrivé un accident à M. Guyamit, ma bonne?...

— Pas à lui, bien sûr, puisqu'on est venu le chercher, une fois l'accident arrivé... mais je n'en suis pas plus tranquille pour ça.

— Pourquoi donc? demanda Sidonie. Ah! vous craignez qu'il ne s'expose, peut-être?

— Justement; il est si vaillant, si courageux, et puis comptant sa vie pour rien, quoi. Je me rappelle, il y a deux ans, vous n'y étiez pas, Mlle Marie, vous étiez au couvent, il y eut un malheur pareil deux ouvriers qui s'étaient laissé prendre sous des éboulements... Eh bien, M. Gilbert a passé toute la nuit en cet endroit, il a aidé à sortir les blessés, et il lui est même tombé une pierre sur la tête; Madame s'est fait joliment de chagrin, quand il est rentré le matin, tout grelottant, le front en sang, ses habits et ses mains déchirés....

— Pourvu qu'il ne s'expose pas, cette fois-ci encore, fit la jeune femme en simulant l'inquiétude. Et qu'il ne lui arrive rien de plus grave!... Heureusement que Mme Guyamit n'est pas là... vous feriez bien de lui cacher la chose; n'est-ce pas, Marie! Il est vrai qu'il vaut toujours mieux être préparé à tout... Quel est votre avis, mignonne!... Marie, à quoi pensez-vous donc!

— Moi, balbutia la jeune fille, terrifiée par les funèbres prévisions de Sidonie, et beaucoup trop émue pour réfléchir qu'un malheur n'offrait guère de probabilités. Moi, je ne sais pas, je ne pense à rien.

— Il ne faut pas vous émouvoir ainsi sans sérieux motifs, ma chère petite, continua la perfide créature, Voilà que

vous êtes toute pâle, maintenant, Espérons qu'il n'arrivera rien à votre cher tuteur. L'accident n'est peut-être pas aussi grave que celui dont vous nous parliez tout à l'heure? demanda-t-elle à Babeth tout en se préparant à partir.

— Faites excuse, Madame, il est plus conséquent, au contraire. Le conducteur qui est venu prévenir Monsieur m'a dit qu'il y avait bien quatre ouvriers ensevelis et qu'on craignait que le reste des matériaux ne s'écroule sur les gens qui veulent sauver les autres. Aussi, je vous assure que j'ai la mort dans l'âme; et on l'attend dans son cabinet encore, un Monsieur à qui il avait dit de venir à cette heure-ci... Quel tourment, seigneur Dieu, quel tourment!

— En effet, il y a de quoi s'inquiéter prononça froidement Sidonie. Au revoir, ma bonne Marie, du courage... tâchez de ne rien dire à Mme Guyamit.. Je vais rentrer et prier mon oncle d'aller voir... il viendrait vous prévenir si... Allons, courage.

— Merci, dit faiblement la jeune fille qui s'était levée en même temps que la visiteuse et qui sentait ses jambes se dérober sous elle.

Sidonie eut un amer sourire et se dirigea vers la porte; Babeth était restée plantée au milieu de la chambre, Mme de Rochebert fit un léger détour pour ne pas la frôler : ce détour l'ayant conduite près de la fenêtre, elle y jeta machinalement un coup d'oeil. Soudain, elle s'arrêta, regarda encore, eut une seconde d'hésitation, puis poussa un cri.

— Une civière!... répondit la cruelle femme d'une voix entrecoupée, elle vient ici... Oh! c'est affreux! Gilbert! Gilbert! Mon Dieu, ayez pitié de sa mère!

Babeth ne songea pas à vérifier le fait et s'élança dans l'escalier en criant et se lamentant.

— Sainte Vierge Marie!... Mon pauvre petit Gilbert!... l'enfant que j'ai élevé!... Est-il mort, mon Seigneur?

Marie voulait suivre la vieille... peut-être n'osa-t-elle point, peut-être ses forces la trahirent-elles? Après quel-

ques pas, elle tomba à genoux balbutiant des mots sans suite et sanglotant si fort qu'on eût dit que sa poitrine allait se briser.

Et, chose étrange, au milieu de cet atroce désespoir surnageait un regret presque puéril, et sans en avoir conscience, elle énonçait distinctement ce regret:

— Gilbert!... toutes l'appellent Gilbert... moi seule... il mourra sans que je l'aie appelé Gilbert.

— Marie, fit soudainement Sidonie en la relevant de force et l'asseyant sur un fauteuil, Marie, vous aimez Gilbert?

— Oh! cria la pauvre enfant en cachant sa tête dans ses mains. Mon Dieu! mon Dieu!

— Vous aimez Gilbert. Marie et vous l'aimez assez pour ne pas craindre de lui offrir votre main et votre fortune... mais retenez bien ceci: Il m'a aimée follement éperdûment, à en mourir, et je n'ai qu'un mot à dire pour qu'il tombe à mes pieds, car il m'aime encore, je le sais, je l'ai vu... Et comme je l'aime, moi, que je l'ai toujours aimé, que son souvenir a troublé toute ma vie, je le veux et je l'aurai. Or, si au mépris de votre pudeur de jeune fille, vous vouliez vous placer entre lui et moi, je lui dirais mon amour, je lui dirais que vous étiez prévenue et que vous connaissez cet amour, et aussitôt il me nommerait sa femme et vous mépriseraient.. Comprenez-vous?

— Oui, râla presque la malheureuse, oui, je comprends... je le savais.. jamais...

A la porte, Sidonie se heurta avec Babeth, qui remontait essoufflée.

— S'il y a du bon sens de faire des épouvantes pareilles aux gens, exclama la vieille, riant et pleurant à la fois. Une autre fois, il faudra mettre vos lunettes, Mme Sidonie, Bon Dieu de Bon Dieu, dans quel état vous m'avez mise!... Et tout ça, pour la vieille mère Morand, la concierge de la maison voisine, qui est toute cousue de rhumatismes et qu'on porte à l'hôpital. Vrai, ce ne sont pas des erreurs à faire. Ne pleurez donc pas comme cela, Mlle Ma-

rie, mon b'ou... puisque je vous dis que Gilbert n'a rien de rien... et tenez, l'entendez-vous?... le voilà qui rentre... Mais il a tort de tant courir, son visiteur est parti... Ha! ha! ha! Mme Sidonie qui prend la vieille figure ratatinée de la mère Morand pour le joli minois de notre Gilbert! Ha! ha! ha!

— Si Monsieur est seul, voulez vous le prier de me recevoir? dit brusquement Sidonie, en interrompant les éclats de rire un peu nerveux de la vieille servante.

Elles descendirent ensemble, pendant que Marie, brisée, anéantie, stupide, regardait fixement devant elle et croyait voir, au milieu des éblouissements douloureux qui se succédaient sans relâche, le nom qu'elle n'aurait jamais le droit de prononcer rayonner en lettres de feu.

M. Guyamit parut fort étonné lorsqu'on introduisit Sidonie dans son cabinet; sans prendre garde à son étonnement, elle s'excuse de son importunité, annonce que le général l'avait chargée d'une mission raconta en badinant les terreurs de Marie et de Babeth causées par une sottise erreur de sa part, et finalement demanda au jeune ingénieur s'il serait des leurs pour l'excursion à St-Seine.

Il refusa froidement, elle insista avec grâce et enjouement. De plus en plus glacial, il affirma que faire partie des invités du général lui était matériellement impossible.

— Je veux savoir pourquoi? quand mon oncle le désire... et quand je vous en prie... acheva-t-elle coquettement, en fixant sur lui les yeux noirs du en fixant sur lui les plus beaux yeux noirs du monde.

— Vous avez donc oublié, Madame, prononça-t-elle très fermement, ce que j'ai eu l'honneur de vous dire hier au soir?... Vous aviez daigné, avec une sollicitude qui m'a vivement touché, penser à mon avenir, m'indiquer diverses combinaisons qui pourraient le rendre brillant, me souhaiter une femme riche, jeune belle, pouvant par ses rela-

tions et ses alliances me faire avancer dans les honneurs...

— Et vous m'avez répondu, interrompit la jeune femme, que le but unique de votre vie était désormais de remplir tous vos devoirs envers votre pupille et que le reste n'était plus que chose secondaire. C'est superbe, mais c'est idiot, pardonnez-moi le mot.

— Ce n'est ni superbe, ni idiot, Madame, permettez-moi de vous le dire, c'est tout simplement le devoir paternel, tel que le comprennent et le pratiquent presque tous les pères. Vous m'objecterez que je suis bien jeune pour ce rôle de père?... c'est justement à cause de ma jeunesse que je dois être plus attentif et plus dévoué qu'un homme rendu sûr de lui par l'expérience... Du reste, je ne suis pas aussi jeune que mon âge j'ai des cheveux blancs, j'ai souffert et la souffrance vieillit et mûrit, vous le savez.

... Mais je ne sais vraiment pas pourquoi je vous dis tout cela. Madame reprit-il vivement, Excusez-moi, je me suis laissé entraîner. Done, pour en revenir au sujet qui nous occupe je vous dirai que si je ne suis pas parti le jour de l'excursion de St-Seine, je serai au moins à la veille du départ; la santé de ma pupille me préoccupe sérieusement; elle est nerveuse, un peu trop exaltée en fait de choses religieuses: les voyages la distrairont, la calmeront, j'aurai un long congé...

— Et puis, peut-être en voyageant rencontrera-t-elle l'idéal que rêvent toutes les jeunes filles et que la bonne ville de Dijon n'a pas su lui offrir? insinua Sidonie avec un mauvais sourire.

— J'espère, répondit Gilbert avec beaucoup de calme. Découvrir, non un idéal, car l'idéal n'existe plus, même dans la tête des fillettes, je crois, mais un honnête homme qui saura l'apprécier comme elle le mérite est désormais mon plus grand souci. Après...

— Après vous serez seul et triste, fit la jeune femme avec abandon; votre carrière sera peut être brisée, com-

promise à coup sûr. Que vous restera-t-il ?...

— La satisfaction d'avoir accompli ma tâche... et d'être un vénérable grand-père, acheva-t-il en riant. Oh! ma résolution est bien ancrée dans ma tête et dans mon coeur et nul raisonnement ne prévendra contre elle!

— Même si l'on vous disait que votre pupille peut disparaître dans un temps très prochain, emportant avec elle toutes les joies que vous placez imprudemment en elle.

— Que voulez-vous dire?

Elle le regarda bien en face, comme là-haut elle avait regardé la pauvre Marie.

— Vous n'avez donc jamais senti que Marie est destinée à mourir de la maladie qui a emporté sa mère?

— Quelle maladie?... J'ignore....

— Mme Brayer est morte poitrinaire.

— Vous en êtes sûre?

— L'un des docteurs qui l'ont soignée à ses derniers moments me l'affirmé et m'a dit, en outre, que Marie avait en naissant le germe fatal et qu'elle ne vivrait pas au delà de vingt ans.

— Vous voyez, fit Gilbert dont la voix tremblait un peu, combien j'avais raison de vouloir partir pour le Midi? Voulez-vous avoir l'obligeance de me donner le nom et l'adresse du docteur dont vous venez de me parler?

— Le docteur Clayère, de Beaume.

— Clayère?... N'est-il pas mort?

La jeune femme rougit légèrement.

— C'est possible je n'en sais rien.

— En tout cas, il me sera facile.... j'ai des amis à Beaume... Merci une fois encore Madame, pour votre extrême sollicitude à l'égard des miens et à mon égard.

Elle se leva; il se leva aussi et se trouva en pleine lumière: il était livide.

— Vous voulez que je vous dise adieu? fit-elle, à la fois furieuse et triomphante.

— Oui, répondit-il, adieu.

— Voulez-vous prêter au Général une carte des environs de Dijon?... il n'a rien de détaillé.

Gilbert se mit à chercher la carte

qu'elle désirait; ses mains bouleversaient tous les plans et cartes qu'elles rencontraient, il respirait péniblement, un pli profond se dessinait sur son front, Impassible, Sidonie le considérait.

— Je connais à présent leur secret à tous deux, pensait-elle, et je n'aurais qu'un mot à dire pour cimenter leur bonheur: mais ce mot, je ne le dirai pas. Insensés, qui n'ont pas su découvrir la vérité!... Il n'ont même pas osé espérer, je crois.... Ah! je suis abandonnée, mais ils seront malheureux et je serai vengée... Elle n'osera jamais parler; j'y ai mis bon ordre. Lui se taira aussi... elle est trop riche.

—Voici la carte, Madame, dit Gilbert.

Merci et adieu: elle lui tendit la main, qu'il toucha à peine et lâcha aussitôt. C'est bien adieu?

— Adieu, Madame, je vous souhaite mille prospérités.

Sur le seuil, elle s'arrêta.

— Rien ne peut vous fléchir? murmura-t-elle avec une grâce irrésistible. Rien? Rien au monde?

Il s'inclina sans répondre; au même instants, Babeth parut précédant un visiteur, un petit homme d'une soixantaine d'années, aux longs cheveux blancs, à l'oeil intelligent.

— Monsieur, c'est Monsieur le docteur Evrard de Beaume.

Mme de Rochebert hâta le pas et se jeta dans sa voiture, en proie à une véritable rage: elle pressentait que la Providence allait détruire l'oeuvre mauvaïse qu'elle venait d'édifier.

M. Guyamit ne perdit que peu de minutes à exprimer à son vieil ami sa joie de le revoir et le regret d'avoir manqué au rendez-vous donné pour quatres heures. Sans paroles oiseuses, sans explications, il se hâta de lui demander si le docteur Clayère vivait encore.

— Il est enterré depuis trois mois c'était un savant doublé d'un honnête homme et....

— Pardon de vous interrompre, cher docteur, et permettez-moi de vous de-



mander si vous le connaissiez beaucoup?

— J'avais l'honneur d'être son ami.

— Ne vous aurait-il jamais entretenu de l'une de ses malades, morte il y a 14 ou 15 ans? Madame Brayer, la mère de ma jeune pupille.

— Dites que nous nous sommes entretenus de Mme Brayer pendant deux semaines, chaque jour et plusieurs fois par jour.

L'auriez vous donc soignée aussi?

— C'est à dire que c'est Clayère qui l'a soignée aussi, vu que j'étais le médecin habituel de la famille Brayer et que je demandai le concours de Clayère,

— Ah! Alors, vous pouvez me dire de quoi est morte Mme Brayer?... Pas de faux-fuyants, n'est-ce pas, mon cher docteur?... En conscience la vérité.

— Mais, mon cher ami, il n'y a besoin ni de conscience, ni de rien d'analogue en ce cas. La maladie de Mme Brayer n'est pas un mystère; tout Beaune vous dira comme moi qu'elle est morte d'un fluxion de poitrine.

— Rendue mortelle sans doute par quelque affection grave?... les poumons étaient attaqués depuis un certain temps?

— Pas le moins du monde... A qui diable en avez-vous avec vos suppositions? Mme Brayer possédait une santé superbe et ne s'enrhumait jamais; c'est même cette solidité de la poitrine qui l'a perdue; elle se croyait invulnérable et négligeait toute précaution. Une belle nuit, elle est sortie toute en sueur d'une salle de bal, sans rien mettre sur ses épaules; le froid d'un corridor l'a saisie, quinze jours après elle était morte.

— Et vous n'avez jamais entendu dire à M. Clayère que Marie Brayer eût en elle le germe d'une maladie de poitrine, qu'elle fût condamnée à mourir à l'âge de vingt ans?

— Marie Brayer? un germe de maladie de poitrine? L'enfant la plus rose et la mieux portante qu'on pût voir? D'abord, où l'aurait elle pris, ce ger-

me? Tous des gens à rendre des points à Mathusalem dans sa famille. Il a fallu une imprudence, le chagrin... Mais j'y songe: est-elle donc attaquée de la poitrine que vous m'interrogez ainsi?

— Dinez avec nous cher docteur, observez la, et dites-moi votre opinion. Vous l'ausculterez si vous avez le moindre doute.

Le docteur accepta, mais voulut aller faire une course pressée; dans l'interval, le jeune homme prévint sa mère, et pendant qu'elle allait s'entendre avec Babeth, il essaya de faire causer Marie, qui restait morne et affaissée dans un fauteuil.

— Soyez gaie, voyons, fit-il en souriant, et dites moi par quel bout nous allons commencer notre grand voyage: Florence, Venise, Rome, ou tout simplement Marseille et les îles d'Hyères?

— Je veux le commencer et le finir par Bénie-Croix, répondit la jeune fille d'un ton obstiné.

Il supplia, invoqua son autorité, annonça à la petite révoltée que jusqu'à vingt un ans elle devait obéir à son tuteur; puis, voyant qu'elle pleurait, lui tourna le dos et feignit de lire avec attention.

— Sidonie m'a menti... Pourquoi?... Est-ce simplement pour me tourmenter?... Aurait-elle deviné?...

Il songea longtemps.... Babeth entra, très affairée.

— Madame demande si le dîner est pour sept heures et demie, M. Gilbert. Bon, voilà cette pauvre mignone qui pleure encore; aussi, vous la grondez toujours maintenant.... Comme si elle n'avait pas assez pleuré cette après-midi, quand elle vous a cru mort!

— Elle m'a cru mort?... Que signifie?

— Tais-toi donc, Babeth, fit Marie d'un air de reproche.

— Eh bien quoi, riposta la vieille bavarde, il n'y a pas de mal, n'est-ce pas? C'était tout naturel. Seulement, je ne veux pas que vous pleuriez encore... vous vous rendrez malade, c'est sûr.

Personne au monde n'avait le pouvoir d'arrêter Babeth, quand elle avait résolu de parler; Marie renonçant à la lutte s'esquiva, et la vieille raconta son désespoir et celui de la jeune fille. Quand elle eût dit le dernier mot, elle se rappela que son plat sucré était sur le feu et se sauva très inquiète: Gilbert resta seul, dans les ténèbres, le cœur dilaté par une joie inconnue. S'il mourait, Marie le pleurerait....

## VII

Le diner fut triste, malgré les efforts de Madame Guyamit pour égayer son hôte: Gilbert n'était pas à la conversation. Marie mangeait à peine et répondait par monosyllabes; le docteur les observait tous les deux d'un air malin.

— Mon cher ami, dit-il à Gilbert quand ils furent seuls dans le fumoir, je me porte garant de la santé de Mlle Brayer. Je ne l'avais pas revue depuis l'âge de douze ans, puisque chaque fois que je suis venu vous voir, elle était absente, mais je vous certifie qu'en dépit des apparences, elle a toujours sa robuste santé d'enfant. Je l'ausculterais si vous voulez, mais dès à présent je vous répons qu'elle a tout ce qu'il faut pour mourir centenaire.

— En dépit des apparences veut dire: Elle a très mauvaise mine, observa Gilbert.

— Cela, c'est vrai... maintenant pourquoi a-t-elle mauvaise mine! ce n'est plus mon affaire.

— Vous l'avez deviné, néanmoins?

— Quelques conjectures discrètes tout au plus. Ce n'est pas, je suppose, la diminution de sa fortune qui la préoccupe?

— Elle l'ignore: du reste, je me défais autant que possible des vignes atteintes par le fléau, ou bien j'y fais semer du blé ou planter d'autres ceps; les économies que je réalise sur ses revenus, et que je place en rentes sur l'Etat combrent une partie du dommage. Elle sera encore suffisamment riche,

et son mari n'aura pas de reproche à me faire.

— Ah! nous y voilà... un mari!... Me croyez-vous pas, comme moi, que ce personnage chasserait les humeurs noires?

— S'il plaisait.... mais tous lui déplaisent.

— Ah!... ce n'est pas moi qui lui en trouverai un plaisant; malheureusement, je suis fort incompetent sur ce point, en ma qualité de vieux garçon. C'est égal, vous qui êtes un homme pratique, et par dessus le marché un homme charmant, je vous engage à ne pas chercher dans tout ceci midi à quatorze heures. Que diable, ouvrez les yeux: "Oculos habent et non videbunt."

Il fut impossible d'en obtenir davantage de l'oracle; il voulut retourner auprès de Mme Guyamit, lui conta cent choses aimables, réussit à faire sourire et causer Marie et se retira enfin d'assez bonne heure, car il repartait pour Beaune le lendemain à cinq heures du matin.

Après son départ, il y eut un long silence, très pénible pour tous; Marie le rompit en disant qu'elle allait faire un tour de jardin avant de monter dans sa chambre. Mme Guyamit dit alors très bas à son fils:

— J'ai rencontré Sidonie dans un magasin; elle sortait d'ici; elle m'a dit d'un ton glacial qu'elle partait, qu'elle achetait des malles pour son voyage. Gilbert, qu'y a-t-il en entre vous?...? Dis, répons-moi donc?... Gilbert!

Gilbert pensait qu'il eût bien désiré que sa mère parlât plus haut, pour que Marie put entendre: une émotion extraordinaire l'envahissait; les paroles énigmatiques du docteur devenaient compréhensibles; les réticences et les chagrins étranges de Marie avaient un motif qui faisait bondir le cœur de ce stoïque; quoi, pendant des jours et des jours, il avait héroïquement repoussé le bonheur, trouvant indigne de lui de le saisir, ainsi, comme un larron, et ce bonheur viendrait à lui?... Il avait peur de la désillusion, il se demandait s'il

n'était pas fou... Positivement, sa raison vacillait.

— Explique-moi tout, Gilbert, mon pauvre enfant; comme tu es pâle... tu souffres? Pardonne-moi de t'interroger, je suis si malheureuse pour toi.

— Je te dirai tout, ma bonne mère tout, mais plus tard, tout à l'heure... Attends un peu... je vais... je vais... je vais faire un tour de jardin.

Il courut au jardin; la nuit était belle et tiède; au ciel, les étoiles scintillaient. Gilbert se sentit rasséréiné, confiant, résolu; il lui semblait que le calme suave de la nature lui annonçait l'apaisement et la joie.

Marie rêvait, assise sur un banc, sous le bousquet de lilas; elle n'entendit pas venir Gilbert.

— Marie, fit celui-ci très doucement, ma chère petite Marie.

Elle tressaillit et se leva brusquement; il la pria de se rasseoir, lui prit la main et resta debout devant elle.

— Marie, continua-t-il, j'ai une nouvelle à vous annoncer.

Il sentit frémir la petite main qu'il retenait prisonnière et qui cherchait vainement à s'échapper.

— Je crois savoir, balbutia la jeune fille, et je suis si... si heureuse.

— Non, mon enfant chérie, vous ne savez pas; Madame de Rochebert vient d'annoncer à ma mère qu'elle part; elle fait ses préparatifs... La regretterez-vous?

— Non... Oui... Je ne sais... Pas beaucoup.

— Dites pas du tout, mignonne, si vous voulez être à l'unisson avec moi.

— Vous?... Vous ne la regrettez pas?

— Je ne puis pas... toute ma pensée, toute ma vie, toutes mes tendresses sont ailleurs... J'avais oublié, quand Mme de Rochebert est arrivée, qu'il eût existé une femme de ce nom... elle n'existait plus pour moi...

— Et... depuis qu'elle est là?

— Depuis qu'elle est là, je la déteste et je la méprise; elle vous a menti, à vous, comme elle m'a menti, à moi...

Elle voulait méchamment, tuer tous mes frères espoirs.

— Elle a menti?... vos espoirs?... Comme vous êtes ému!... Vous tremblez... O mon Dieu, mon Dieu, fit-elle, prête à s'évanouir, qu'allez-vous donc m'apprendre?

Il s'agenouilla devant elle, passa son bras, non autour de la taille de Marie, mais autour de son siège, et la main dans ses mains, sa bouche près de son oreille, lui dit ceci:

— Marie, laissez-moi vous narrer un conte et si vous le comprenez, dites-le moi, Ecoutez:

“ Il était une fois un papillon voyage, qui n'aimait que les fleurs superbes et altières; le lys orgueilleux, qui s'élève fièrement au milieu des autres fleurs plus humbles, était sa préférée.

“ Mais un jour, le lys déclara son humble ami chétif et pauvre; le papillon n'avait pas d'or sur ses ailes, hélas!

“ Alors, blessé au coeur, le papillon voulut mourir, et peut-être serait-il mort, en effet, s'il n'avait compris qu'un frêle bouton de rose, mignonne fleur à peine entr'ouverte, pourrait lui rendre un jour son paradis perdu.

“ Et son espoir se réalisa, et la rose devint une fleur odorante et superbe; malheureusement, les autres papillons l'admirèrent aussi et le lys jaloux voulut rappeler à lui son ancien esclave; l'infortuné papillon eût voulu les briser tous.”

Il se tut; tous deux frémissaient et entendaient battre leurs coeurs.

— Et... qu'advint-il, demanda tout bas Marie.

— Il advint que la rose dit au papillon: “Je n'aime que toi”, et que le papillon, éperdu d'amour et de reconnaissance, jura à la rose de l'aimer éternellement.

— O Gilbert, fit soudain Marie avec explosion, si ce n'est pas moi qui suis la rose, ce jeu est bien cruel.

— Mais vous êtes ma rose, ma fleur chérie, ma bien-aimée, mon amour, ma vie... Marie mon doux ange, cet inconnu que je haïssais tant et que je

brûlais de connaître, c'était?... Oh! dites le moi, car je ne puis y croire.

— Oui, dit-elle bien bas, c'était vous.

Très inquiète. à cause de la fraîcheur du soir. Mme Guyamit vint appeler les promeneurs. Marie entra la première, l'air malin, souriante, transfigurée.

— Ne grondez pas, maman, dit-elle en s'asseyant aux pieds de la bonne dame, il ne fait pas froid ce soir, pas du tout, le temps est délicieux. Et puis, si vous saviez... j'ai trouvé mon numéro 13 mon cher treizième...

— Que raconte-t-elle là? fit la mère ébahie.

— La vérité, maman; seulement, je ne vous dirai pas son nom: il faut que vous le deviniez... Oh! vous le devinez... c'est si facile... Un tout petit effort, ma... ma mère.

Mme Guyamit regarda son fils; il était radieux, la joie rayonnait en lui; il couvrait sa chère fiancée d'un regard tendre et protecteur à la fois... elle comprit.

— C'est Gilbert!...

Câlinement, Marie se blottit contre elle.

— Ma mère, me voulez-vous pour votre fille?

— Si je te veux, ma pauvre chérie! Ah! c'est de tout mon cœur que je te nomme ma fille! Que de fois j'ai rêvé de te garder toujours, d'être vraiment ta mère... Mais, mon pauvre Gilbert, que va-t-on dire?... Ta pupille!...

— Que celui qui se sentira plus fort que moi me jette la première pierre, répondit gaiement le jeune homme. Voilà près d'un an que je lutte, que j'offre des maris à ma pupille... elle

ne veut pas des prétendants que je lui offre et elle conspire avec mon pauvre cœur pour me vaincre.... dites, ma mère, que pouvais je?

— Tu n'avais qu'à céder, en effet, mais le monde!

— On lui dira que nous nous aimons, murmura Marie avec un tel accent de tendresse que Gilbert, fou de bonheur, la saisit dans ses bras et couvrit de baisers ses cheveux.

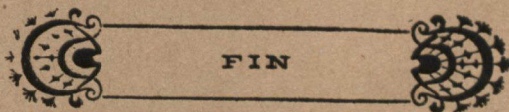
— Gilbert! Gilbert! répétait en se débattant faiblement l'enfant confuse et ravie, Gilbert!

Et libre enfin se penchant à l'oreille de sa mère qui, toute émue, remerciait Dieu:

— Si vous saviez comme je suis heureuse de prononcer son nom! lui dit elle bien bas.

Un mois après, ils étaient mariés et partaient pour la Suisse; Marie était fraîche comme une rose; quant à Gilbert, il prétendait qu'il n'avait que vingt ans.

La bonne vieille Babeth ne s'est jamais doutée du rôle qu'elle a joué en tout ceci: elle affirme volontiers qu'elle avait toujours prévu que Marie deviendrait Mme Gilbert et, comme elle en est convaincue, on ne lui enlève pas les douces illusions qu'elle conserve sur sa perspicacité. A présent, elle jure ses grands Dieux que Madame Sidonie de Rochebert accepte pour mari le vieux général de Serville: les demi-mots du valet de chambre du général lui ont révélé ce mystère, dit-elle. L'avenir nous dira si ce projet n'existe que dans la féconde imagination de Babeth.



PAS GALANT MAIS.



- Pourquoi, M. Paul, ne vous voit-on pas au village ?  
—Il y a trop de beau sexe au village. Quand je viens à la campagne, c'est pas pour m'embêter comme en ville.  
—Ce n'est pas galant ça . . .  
—Peut-être, mais c'est frais et reposant.



## Défaillance !

**A**LBERTINE Maret a quinze ans. C'est une petite personne assez satisfaite d'elle-même. D'ailleurs, gentille quoique un peu maigriote, son visage s'éclaire de beaux yeux noirs. Elle porte volontiers la tête en arrière et lorsqu'elle franchit le seuil de sa maison, elle pince les lèvres et évite de saluer la concierge, qui est vieille et contrefaite. Dans l'escalier, elle continue ses manières, ramenant ses jupes contre elle de peur de se salir au mur. Albertine n'aime pas cet escalier qu'il lui faut grimper deux ou trois fois par jour, jusqu'au cinquième étage. Albertine n'aime pas l'appartement qu'elle habite avec son père, sa mère, ses petits frères et ses petites sœurs. On y est vraiment à l'étroit. Et puis quel tapage ! Ces enfants sont insupportables avec leurs questions saugrenues et leurs jeux stupides. Le père et la mère, de plus, manquent de distinction : Mme Maret porte un éternel caraco rose et ses cheveux en bandeaux, tandis que "mademoiselle", par exemple, (mademoiselle, c'est la sous-maîtresse au cours) change quatre fois par semaine de corsage et se coiffe à la mode, en grosses torsades qui entourent une sorte de casque de crins lissés. Quant à M. Maret, Albertine ose à peine y penser : mal rasé, toujours en sueur, les mains sales, la première chose qu'il fait en entrant chez lui, c'est de retirer sa ves-

te pour laver la vaisselle. A-t-on idée d'un homme qui lave la vaisselle ? Et puis est-ce qu'on ne pourrait pas s'arranger de façon à faire ces besognes dégoûtantes pendant qu'elle n'est pas là ? Elle s'absente assez longtemps, Dieu merci !

Et à mesure qu'elle s'instruit, sa détresse augmente. C'est ce qui la navre le plus c'est que ni son père ni sa mère ne s'aperçoivent du chagrin qu'ils lui causent. Ils vivent près d'elle et font, vraiment, comme si elle n'existait pas. Son père part avant le jour, arrive le soir en coup de vent, parle fort, mange vite et, la nuit, ronfle à faire trembler le plancher. Quant à sa mère, impossible de la sortir du terre à terre quotidien : habiller les petits, ravauder les vêtements de la maisonnée et faire la cuisine ! Et quelle cuisine ! Toujours la même : des pommes de terre, des choux, des saucisses, le pot-au-feu le samedi !

Aujourd'hui, d'ailleurs, tout tourne contre elle. Une réponse à la sous-maîtresse lui a valu une verte réprimande devant toutes ses compagnes ; Alice Petit s'est moquée de son chapeau démodé ; il pleut et c'est demain dimanche, c'est-à-dire le jour où il faut vivre toute la journée au logis.

Aussi a-t-elle comme une hésitation à pousser la porte ; elle sent que, derrière, elle trouvera l'indifférence, le bruit et la mauvaise odeur. Elle se retourne vers les marches qu'elle vient

de gravir lentement. Ah! redescendre, s'en aller, se perdre dans la ville, ne plus jamais revenir, en finir avec cette vie de rustres...

Mais la porte s'ouvre, le père paraît.

—Ah! c'est Albertine! s'écrie l'homme. Tu n'es pas en avance, ce soir, aussi pour ta peine tu vas dégringoler jusque chez le boulanger, j'ai oublié la miche. Ça ne plaît pas à madame la princesse? Madame préférerait aller dîner au restaurant? Madame a ses sourcils en barre? Allons, papa Maret, dévoue-toi, il ne faut pas contrarier les dusèches...

Et, bon enfant, il s'apprête à regagner le pavé du faubourg et à faire lui-même sa course. Mais, brusquement, Albertine étend la main:

—Inutile, mon père; je descends.

Le père hausse les épaules et ferme bruyamment l'entrée:

—Quelle mijaurée! dit-il; on ne peut rien lui demander.

\* \* \*

Albertine, les yeux fixes, tourne le long de la rampe gluante; elle tourne, tourne; ce n'est pas cinq étages qu'elle descend, c'est dix, c'est vingt; cet escalier ne finira donc jamais! La boutade de son père a fait déborder le vase. Ses idées s'embrument, elle ne sent plus son corps. Sait-elle qu'elle est dans la rue? Elle passe devant le boulanger sans s'arrêter. La voici sur les quais. La pluie a cessé. Il bruine. Le trottoir est glissant. Les passants vont et viennent en tous sens, comme des ombres. En voici qui l'entourent, qui veulent l'empêcher de passer. Les mains en avant, elle court, le long du parapet... Ah! enfin des marches qui conduisent à la rivière, à la délivrance, au repos.

Marche à marche, elle avance. Oui, c'est l'escalier, le maudit escalier qu'elle descend pour la dernière fois. Encore un pas, encore un. Elle entre dans

l'eau. Elle est fraîche et elle brûle. Elle mord et elle caresse. Le courant la happe, la roule, l'emporte...

On croit que la mort délivre de la vie... Quelle funeste erreur! A peine Albertine a-t-elle quitté ce monde, comme l'on dit, qu'elle est, du même coup, transportée dans la pièce où ses parents l'attendent. Il y règne un silence inaccoutumé. La mère et le père se regardent. Les petits, impressionnés par le silence des parents, se sont tus. Ils se sont levés de table et les plus débrouillés essayent, dans un coin, de se déshabiller.

—Où est soesoeur? demanda Janot, le préféré d'Albertine. Pourquoi elle est pas là?

Albertine entend la question. Albertine entend le premier sanglot de sa mère.

—Voyons, dit le père tout bas, qu'est-ce que tu crois? C'est une gamine. Elle n'est pas partie comme cela...

—Qui sait? Qui sait? Elle est tellement nerveuse, tellement bizarre...

—Oui, mais c'est une brave fille, elle sait ce que nous avons fait pour elle...

—Le sait-elle? Elle a bien changé depuis quelques mois... Je vais te dire, je crois qu'elle a honte de nous...

—Tu crois? Ah!... Le fait est que ça n'est pas très riche, ici... Mais, moi, je suis fier d'elle. Je le disais encore au patron ce soir, à la paye. Il me demandait comment allait la petite famille. Je lui ai répondu: "Ça va, monsieur; notre Albertine grandit, elle devient savante. Je crois qu'elle ira loin", alors il m'a dit comme ça: "Vous me l'amènerez, un jour; je m'occuperai d'elle, père Maret. Tenez, en attendant, voilà un petit supplément pour la nichée." C'est à ce moment qu'il m'a donné les cent sous... Et puis, voilà qu'elle ne rentre pas... C'est pas possible... Il lui est arrivé quelque chose.

—Tu crois? Si tu allais au commissariat?

—C'est une idée... J'y vais... Mais on ne m'ôtera pas de la tête que tout

## Défaillance

ça c'est de ma faute. Je ne sais pas lui parler, à cette petite. Elle m'impose. Je voudrais, quelquefois, lui tourner un compliment et puis c'est le contraire qui sort. Ce soir, je l'ai choquée, ça, il y a pas de doute... Allons, je descends. Tout ça, c'est de ma faute, je suis un vieil imbécile...

Albertine entend toutes les paroles. Elle comprend enfin, elle voudrait tendre ses bras, pleurer, mais elle n'a plus de bras, elle n'a plus de larmes. Elle est là et elle souffre, simplement...

\* \* \*

Quelle nuit, chez les Maret! Les petits dorment, heureusement, mais le père et la mère sont là, en face l'un de l'autre, à se ronger. Le père a battu tout le quartier. Personne n'a vu Albertine. Au commissariat on ne sait rien...

—Quinze ans! Voyons, a dit le commissaire, on ne se tue pas à quinze ans!

Le père est rentré, vieilli, voûté; il se maudit, il s'enfonce les ongles dans les paumes. Ah! s'il pouvait se faire mal.

Au petit jour, c'est la mère qui a le courage de dire:

—Si tu allais à la Morgue?

—A la Morgue! Ah! non! pas ça! Mon Albertine à la Morgue!... Ma chérie, ma petite poupée!... Mais je n'ai pas eu le temps de l'aimer, moi... Dans cette chienne de vie, est-ce qu'on a le temps de s'occuper de ça?... On trime, on s'esquinte, on gagne de quoi faire manger les mioches; les jours fi-

lent, on a des cheveux blancs et puis tout à coup on se réveille. Votre enfant est peut-être à la Morgue!... A la Morgue!

\* \* \*

Vers les dix heures, les formalités accomplies, on peut ramener le petit corps. La civière monte l'étroit escalier. On entend des sanglots, des cris, des gémissements à fendre l'âme... Le petit lit est préparé, tout blanc. Des voisines ont déjà apporté des fleurs, les enfants ont été éloignés, les étrangers sont partis. Il n'y a plus que le père et la mère; ils pleurent, ils pleurent à ne savoir s'ils pourront s'arrêter jamais...

Et Albertine est là qui assiste à la scène. Ah! elle sait maintenant qu'elle était aimée; elle connaît le coeur de son pauvre père, si rude, si tendre... C'en est trop, c'en est trop, vraiment... Le martyre d'Albertine a assez duré... Au bord du précipice, elle reprend conscience. L'eau lui fait peur, la nuit lui fait horreur... Elle revient sur ses pas, fuyant son terrible cauchemar...

Elle entre comme une folle chez le boulanger... Le père est venu chercher la miche... Elle grimpe l'escalier quatre à quatre. La voilà sur le palier; comme son coeur saute. Elle pousse la porte et, tout en larmes, elle se jette dans les bras de son père, qui sanglote de confiance. Il a tout deviné, tout pardonné... Dieu qu'il est heureux le père Maret... et, dans un instant, quelle bonne pipe il va fumer!





## EDOUARD VII ET SES TAILLEURS

ON peut dire, écrit l'un d'eux, qu'il était l'homme le mieux habillé d'Europe, car on n'a jamais connu personne possédant un tel génie pour savoir ce qu'il fallait porter et comment le porter. En d'autres circonstances, et s'il eût été un simple mortel, le Roi eût pu se faire un nom et une fortune, rien qu'avec son goût impeccable et délicat.

Tandis que des gens passent une demi-heure à choisir un échantillon pour un pantalon, le roi en adoptait une douzaine en quelques minutes et chacun était un modèle en son genre. Lorsque je me rendais à Marlborough House, avec un choix d'étoffes, je puis dire qu'il ne me retenait jamais plus de dix minutes ou d'un quart d'heure, bien que, pendant ce court laps de temps, il m'eût commandé pour des centaines de dollars de vêtements. C'était vers onze heures du matin que j'étais reçu au palais, et le premier coup de l'heure avait à peine sonné que le roi entra dans le salon où j'étais. Après un aimable "Bonjour!" il se mettait à l'ouvrage. Sa ponctualité était quelque chose de surprenant: jamais une minute de retard. Une fois, cependant, il était onze heures deux minutes à ma montre quand le roi arriva: je m'aperçus, en sortant du palais, que c'était ma montre qui avançait. Je dois vous avouer qu'un jour c'est à moi qu'il arriva d'être en retard. J'avais été retenu dans la rue par un vieil ami que je n'avais pas vu depuis de longues années, et, en bavardant, je laissai passer l'heure. Je n'arrivai qu'à onze heures dix chez le roi. Vous pensez quel était mon trouble. Le roi était dans la pièce où il me recevait d'habitude et il m'attendait. A ma grande surprise, voici tout ce qu'il me dit: "Bonjour, M. X... Vous voyez, aujourd'hui, c'est moi qui vous

sai en rapportant à Sa Majesté la rencontre que j'avais faite d'un ami; alors il me posa toutes sortes de questions à son sujet.

De temps en temps, quand il examinait des échantillons, le roi me faisait l'honneur de me consulter: "Ceci fera très bien, n'est-ce pas, M. X...?" Ou bien: "La jolie étoffe, ne trouvez-vous, M. X...?" Et ce n'était pas par politesse que je me rangeais à son avis, car je n'eus pas mieux choisi que lui. Lorsqu'il était encore prince de Galles, il lui arrivait de venir à mes magasins accompagné d'un ou deux de ses fils. Jamais il n'influençait le choix que ceux-ci avaient à faire pour leur compte, mais le plus souvent les jeunes gens adoptaient des modèles d'étoffes que leur père avait portées déjà, ce en quoi ils étaient très avisés. En ces occasions, le prince s'entretenait longuement avec moi de la mode du jour, et la façon dont il discutait les mérites respectifs des cheviottes et des peignés, des croisés et des diagonales, ou appréciait une coupe nouvelle, me plongeait dans l'admiration.

Il va de soi que le roi payait un bon prix pour ses vêtements, non pas cependant les prix exagérés qu'on cite communément; il aimait au contraire à en avoir pour son argent. En réalité, vous paieriez le même prix que lui le genre de vêtements qu'il commandait. Par exemple, un pantalon lui revenait de \$10 à \$15, une redingote avec gilet, de \$40 à \$50, un habit de \$60 à \$80. Sa garde-robe était très bien fournie. Il portait rarement un pantalon plus de trois ou quatre fois; il lui en fallait donc une centaine par an. Par an aussi, il commandait douze habits noirs; les autres costumes en proportion. En sorte que sa toilette, de ce chef, et sans compter les uniformes, devait lui coûter environ \$5,000 par an.

IL Y A LES AUTRES



- Tes vacances sont finies, si je ne me trompe pas ?
- Oui, mes vraies vacances, mais pas les autres.
- Quelles autres ?
- Celles que je prends, à partir de demain, pour me reposer.

## Les Patins à Roulettes

**L**E mouvement, le besoin excessif de s'agiter, de s'exciter, de se déplacer de toutes les manières, est regardé, par les médecins, comme une manière de maladie spéciale, et voici que le docteur Bérillon donne place en sa "Revue de l'hypnotisme" à une "charge à fond de train" contre une mode qui devient une véritable fureur. C'est le patin.

Il paraît que le patin à roulettes et le patin sont à la longue fort dangereux pour le cerveau. La bicyclette, au dire du docteur Jennings, intoxique à sa façon le bicycliste, absolument comme la morphine s'empare despotiquement des morphinomanes. Le patinage sportif, le "skating" fait de même, s'il faut en croire MM. Beausillon et Lépinay, qui ont étudié de près l'automatisme psychologique dans le patinage.

Je dis patinage et je m'attarde là à de vieux mots français. On dit aujourd'hui (c'est le "modern style") le "rink". On dit "rinker", faire du "roller-skating", comme on dit "puzzle" et "puzzler" pour dire tout simplement—ainsi qu'autrefois—"jeu de patience" et "jouer au jeu de patience", car le "puzzle", ce triomphant et tyrannique stupéfiant, était inventé et pratiqué déjà du temps de nos grand-mères.

Le "rink" et le "roller-skating" ont donc, affirment ces docteurs, fait naître une sorte de maladie nouvelle, fort contagieuse présentement, la "skatingomanie".

On "rinke" énormément, on "rinke" partout, on apprend à "rinker" aujourd'hui comme on apprenait à valser jadis. Le valseur, cet être idéal, héros

de roman et poète en son genre, poète du muscle et du serrement de taille, est remplacé par le "rinkeur". Et ces diables de médecins pessimistes voient dans le "roller-skating", comme dans les "matches" d'autos, ces courses à la mort, un absolu symptôme de décadence. Eh quoi! "rinker", c'est s'abêtir? Oui. Un peu. Beaucoup. Passionnément. Ainsi le déclare la Science.

Il tourne comme un derviche, le "rinker", le fervent du patin à roulettes. Il tourne comme un tonton, et la volupté qu'il ressent à tourner, à rouler éperdument, le met, en l'engourdissant, dans une sorte d'état à demi-hypnotique. Béatitude du fakir, hébétude du fumeur d'opium.

Quand je bois du vin claret,  
Tout tourne, tourne au cabaret,

chantait le brave ivrogne gai du temps où l'alcool ne faisait pas les ivresses morbides.

Tout tourne aussi pour le "rinker" ou "rinkeur" dans le monde où l'on patine. Les murs et les visages, les voisins, les voisines, tous ces êtres emportés dans un tournoiement éperdu, lui semblent former une ronde fantastique, et, délicieusement, il s'abandonne à cet autre haschich du geste et du mouvement. Il s'enivre, il se grise, il s'hypnotise. Pense-t-il? Sans doute, encore. Mais il pense moins. Une volupté spéciale s'empare de lui. C'est la suspension de l'effort intellectuel, dit l'observateur médical, une façon d'état hypnoïde (je cite la sentence), et ces patineurs qui tournent pour tourner, jeunes hommes, jeunes filles, jeunes

femmes, sont tout bonnement des gens qui se grisent, comme au cabaret le bon pochard de la chanson.

Quand je vais sur mon patin  
Tout tourne, tourne, tourne...

Et c'est la mode! On n'y peut rien.

Les auteurs de cette curieuse étude sur l' "Automatisme psychologique dans le patinage sportif" auront beau faire, beau dire et beau écrire, des gens sont pris de la passion du "rink", secoués de cette autre sorte de "bougeotte",—de "bougeotte" sur place— et les "médecins Tant-Pis" ne seront jamais regardés (c'est ici le cas de le dire) que comme des "empêcheurs de "rinker" en "rond", des empêcheurs qui n'empêcheront rien. On a patiné, on patine, on patinera. Les "skatings" pullulent. Certains docteurs vous affirmeront, du reste, que le patinage est, loin d'être nuisible, un exercice musculaire parfait, un sport d'une utilité absolue.

—Gare aux patins! s'écrient les uns. Ce sont de purs instruments de vertige!

—Patinez! patinez! répondent les autres. Le patin donne des jarrets aux enfants, de l'aplomb et du courage!

Et, faisant une dépense nerveuse, parfois excessive, souriantes, éperdues,

les yeux dans le rêve, les "rinkeuses" tournent, tournent, tournent, et, encore une fois, continueront à tourner, malgré les médecins de malheur (et de sagesse), tant que la terre tournera!... Ce qui peut durer encore longtemps, puisque les comètes nous font crédit.

La "roller-skatingomanie", voilà un de ces "excitants modernes" que Balzac eût étudiés, comme il a, en un traité spécial, étudié le café et l'opium. Mais, au temps de Lucien de Rubempré et de la duchesse de Langeais, si le patinage existait, la "skatingomanie" et les "skatings" n'existaient pas.

J'ajoute que ce n'est pas une mode seulement, mais encore un besoin, un besoin nouveau, comme cet appétit de la vitesse qui nous fait déjà trouver insuffisante et médiocre la marche rapide des taxis, comme cette soif de départ, d'éloignement, d'évasion, qui pousse le citadin à désertir la ville dès que l'habitude—cette fausse nature—l'exige; si bien qu'au joli vers de M. Fernand Gregh dans la "Chaîne éternelle: Partir..." les "rinkeurs" et les "rinkeuses" pourraient substituer celui-ci, qui leur serait, à leur gré, une excuse ou une profession de foi:

**Turner!** Changer de place afin de changer d'âme!





# INTERIEUR D'ECOLE

Par Victor Hugo

**A** DE certaines heures, l'enfance étincelait dans le cloître. La récréation sonnait. Une porte tournait sur ses gonds. Les oiseaux disaient : Bon ! voilà les enfants !

Une irruption de jeunesse inondait ce jardin coupé d'une croix comme un linceul. Des visages radieux, des fronts blancs, des yeux ingénus pleins de gaie lumière, toutes sortes d'aurores, s'éparpillaient dans ces ténèbres. Après les psalmodies, les cloches, les sonneries, les glas, les offices, tout à coup éclatait ce bruit des petites filles, plus doux qu'un bruit d'abeilles. La ruche de la joie s'ouvrait, et chacune apportait son miel. On jouait, on s'appelait, on se groupait, on courait ; de jolies petites dents blanches jasaient dans des coins ; les voiles, de loin, surveillaient les rires, les ombres guettaient les rayons ; mais qu'importe ! on rayonnait et on riait. Ces quatre murs lugubres avaient leur minute d'éblouissement. Ils assistaient, vaguement blanchis du reflet de tant de joies, à ce doux tourbillonnement d'essaims. C'était comme une pluie de roses traversant ce deuil. Les jeunes filles folâtraient sous l'œil des religieuses, le regard de l'impeccabilité ne gêne pas l'innocence. Grâce à ces enfants, parmi tant d'heures austères, il y avait l'heure naïve. Les petites sautaient, les grandes dansaient. Dans ce cloître, le jeu était mêlé de ciel. Rien n'était ravissant et auguste comme toutes ces fraîches âmes épanouies ; Homère fût venu rire là avec Perrault, et il y avait, dans ce jardin

noir, de la jeunesse, de la santé, du bruit, des cris, de l'étourdissement, du plaisir, du bonheur, à dérider toutes les aïeules, celles de l'épopée comme celles du conte, celles du trône comme celles du chaume, depuis Hécube jusqu'à la Mère-Grand.

Le réfectoire, grande pièce oblongue et carrée qui ne recevait de jour que par un cloître à archivoltes de plain-pied avec le jardin, était obscur et humide, et, comme disent les enfants, — plein de bêtes. Tous les lieux circonvoisins y fournissaient leur contingent d'insectes. Chacun des quatre coins en avait reçu, dans le langage des pensionnaires un nom particulier et expressif. Il y avait le coin des Araignées, le coin des Chenilles, le coin des Cloportes et le coin des Cri-Cri. Le coin des Cri-Cri était voisin de la cuisine et fort estimé. On y avait moins froid qu'ailleurs. Du réfectoire, les noms avaient passé au pensionnat et servaient à y distinguer, comme l'ancien collège Mazarin, quatre nations. Toute élève était de l'une de ces quatre nations, selon le coin du réfectoire où elle s'asseyait aux heures des repas.

Un jour, M. l'archevêque, faisant la visite pastorale, vit entrer, dans la classe où il passait, une jolie petite fille toute vermeille avec d'admirables cheveux blonds ; il demande à une autre pensionnaire, charmante brune aux joues fraîches qui était près de lui :

— Qu'est-ce que c'est que celle-ci ?

— C'est une araignée, monseigneur.

— Bah ! et cette autre ?

- C'est un cri-cri.
- Et celle-là?
- C'est une chenille.
- En vérité! et vous-même?
- Je suis un cloporte, monseigneur.

Au-dessus de la porte du réfectoire était écrite, en grosses lettres noires, cette prière qu'on appelait la "Patenôte blanche," et qui avait pour vertu de mener les gens droit en paradis :

"Petite patenôte blanche, que Dieu fit, que Dieu dit, que Dieu mit en paradis. Au soir, m'allant coucher, je trouvis (sic) trois anges à mon lit couchés, un aux pieds, deux au chevet, la bonne Vierge Marie au milieu, qui me dit que je m'y couchis, que rien ne doutis. Le bon Dieu est mon père, la bonne Vierge est ma mère, les trois apôtres sont mes frères, les trois vierges sont mes soeurs. La chemise où Dieu fut né, mon corps en est enveloppé; la croix Sainte-Marguerite à ma poitrine est écrite; Mme la Vierge s'en va sur les champs, Dieu pleurant, rencontra M. saint Jean. M. saint Jean, d'où venez-vous? Je viens d'"Ave Salus". Vous n'avez pas vu le bon Dieu, si est? Il est dans l'arbre de la croix, les pieds pendants, les mains clouants, un petit chapeau d'épine blanche sur la tête. Qui la dira trois fois au soir, trois fois au matin, gagnera le paradis à la fin."

Un grand crucifix accroché au mur complétait la décoration de ce réfectoire, dont la porte unique s'ouvrait sur le jardin. Deux tables étroites, côtoyées chacune de deux bancs de bois, faisaient deux longues lignes parallèles d'un bout à l'autre du réfectoire. Les murs étaient blancs, les tables étaient noires; ces deux couleurs du deuil sont le seul rechange des couvents. Les repas étaient revêches et la nourriture des enfants eux-mêmes sévère. Un seul plat, viande et légumes mêlés, ou poisson salé: tel était le luxe. Ce bref ordinaire, réservé aux pensionnaires seules, était pourtant une exception. Les enfants mangeaient et se taisaient sous le guet de la mère semainière, qui, de temps à autre, si

une mouche s'avisait de voler ou de bourdonner contre la règle, ouvrait et fermait bruyamment un livre de bois. Ce silence était assaisonné de la vie des saints, lue à haute voix dans une petite chaire avec pupitre située au pied d'un crucifix. La lectrice était une grande élève, de semaine. Il y avait, de distance en distance, sur la table nue, des terrines vernies où les élèves lavaient elles-mêmes leur timbale et leur couvert, et quelquefois jetaient quelques morceaux de rebut, viande dure ou poisson gâté; ceci était puni. On appelait ces terrines "ronds d'eau". L'enfant qui rompait le silence faisait une "croix de langue". Où? A terre. Elle léchait le pavé. La poussière, cette fin de toutes les joies, était chargée de châtier ces pauvres petites feuilles de rose, coupables de gazouillement. Aucun bruit du dehors ne pénétrait dans le couvent. Cependant, il y eut une année où le son d'une flûte y parvint. Ce fut un événement, et les pensionnaires d'alors s'en souviennent encore. C'était une flûte dont quelqu'un jouait dans le voisinage. Cette flûte jouait toujours le même air, un air aujourd'hui bien lointain: "Ma Zétulbé, viens régner sur mon âme", et on l'entendait deux ou trois fois dans la journée. Les jeunes filles passaient des heures à écouter, les mères vocales étaient bouleversées, les cervelles travaillaient, les punitions pleuvaient.

Cela dura plusieurs mois. Les pensionnaires étaient toutes plus ou moins amoureuses du musicien inconnu. Chacune se rêvait Zétulbé. Le bruit de la flûte venait du côté de la rue Droit-Mur; elles auraient tout donné, tout compromis, tout tenté pour voir, ne fût-ce qu'une seconde, pour entrevoir, pour apercevoir le "jeune homme" qui jouait si délicieusement de cette flûte et qui, sans s'en douter, jouait, en même temps, de toutes ces âmes. Il y en eut qui s'échappèrent par une porte de service et qui montèrent au troisième sur la rue Droit-Mur, afin d'essayer de voir par les jours de souffrance. Im-

possible. Une alla jusqu'à passer son bras au-dessus de sa tête par la grille et agita son mouchoir blanc. Deux furent plus hardies encore. Elles trouvèrent moyen de grimper jusque sur un toit et s'y risquèrent et réussirent enfin à voir le "jeune homme". C'était un vieux gentilhomme émigré, aveugle et ruiné, qui jouait de la flûte dans son grenier pour se désennuyer.

## *L'Alphabet*

—A l'école, les attendait,  
Fier de sa reliure neuve  
Et tout grand ouvert,—l'Alphabet.

Et le livre sacré, le Livre,  
Avec tous ses feuillets chantants,  
Leur criait:—C'est moi qui délivre!...  
" Je brille sur la nuit des temps!

" Venez! je donne à qui sait lire  
" Des bonheurs qui sont infinis...  
" Les moindres accords de la Lyre  
" Sont plus doux que le chant des nids.

" Ces lettres que l'écolier nomme,  
" Par un mystère étrange et beau  
" Font à jamais vivre un grand homme  
" Sur la pierre de son tombeau.

" Je montre au peuple, dans un rêve,  
" Ce que les yeux ne sauraient voir;  
" L'âme qui rampait, je l'enlève  
" Sur l'aile d'aigle du devoir!

" Par moi, l'idée, éblouissante  
" Et prompte comme les éclairs,  
" Dispersée et partout présente,  
" Donne un seul coeur à l'univers.

" Pour moi l'âme individuelle  
" Vit dans tous et vivra toujours.  
" Et dans la pitié mutuelle  
" J'ai rassemblé tous les amours!"

JEAN AICARD.



## L'Eloge de Septembre

**V**OICI que s'achève le mois de septembre qui est, sinon le plus beau, du moins le plus doux de tous. Le paysage de juillet battait un peu trop neuf, dans son épaisseur fastueuse. Le soleil se déversait dans l'azur, le monde était surdoré, les jardins presque étouffants, les clairs de lune presque liquides. Septembre vient amortir et raffiner tout ce luxe et, comme ces vieux damas dont la richesse nous plaît mieux maintenant que le temps l'a un peu fatiguée, nous admirons plus volontiers, quand l'automne l'use déjà, toute la magnifique étoffe champêtre. Les ruisseaux, qu'une végétation recouvrait, apparaissent dans l'herbe plus rare et l'on croit voir à nu la trame d'argent des champs et des jardins. L'air est brisé, morcelé, léger; un petit vent subtil le bat par moments. Les forêts résistent encore à l'automne, et c'est à peine si un peu de rouille les tare; mais les arbres plus délicats des jardins, les marronniers, les tilleuls, sont déjà tout flambés, et, à travers leurs feuilles cassantes, leur ramure apparaît comme l'armature noire d'un feu d'artifice. Moins pesant, le paysage est spiritualisé par les odeurs. L'espace devient favorable au silence; le moindre cri s'y allonge avec une étrange minceur. Un brouillard sournois erre sur la campagne, assiège les métairies isolées et, même à midi, ne se retire qu'à peine et reste comme une fourrure sur l'horizon. Des pies rayent l'air de leur vol descendant. Des paysans font brûler dans les champs de gros tas de feuilles, de sorte qu'on voit de petites flammes déchiquetées qui dansent en plein air et

semblent jouer sans bruit, comme des nains taciturnes habillés de flanelle jaune et rouge.

Nul mois ne convient mieux au paysage français; celui-ci, en effet, n'a rien de saisissant; il ne s'imprime pas sur la mémoire des étrangers. C'est, pourtant, le paysage où La Fontaine a mis ses bêtes et Watteau ses amoureux. Il est discret et souverain; il n'existe que par son harmonie et par sa justesse. Il est beau parce qu'il a duré ainsi depuis très longtemps. Ces arbres connaissent ce château, qui est presque aussi ancien qu'eux, cette église qui l'est davantage. Il y a entre eux tous un rapport, un accord, une société. Rien n'est trop grand, tout est spacieux. On voit des vallons, de petits bois, une forêt massée au loin. Rien n'oublie, rien ne dérange les proportions de l'ensemble. Ces peupliers, en grandissant, semblent s'être arrêtés juste à la hauteur qu'il faut pour que ce buisson qui est à leur pied ne paraisse pas accablé. Le paysage serait peut-être un peu inerte, un peu languissant, mais une rivière l'éclaire et le traverse; elle est comme la soeur plus belle de toutes ces routes souples et diligentes qui s'en vont vers l'horizon. L'âme peut s'échapper sur son eau, ses flots peuvent charrier nos rêves. Des nuages, faits comme des perchons, s'en vont patiemment dans le ciel. On voit au loin un chasseur avec son fusil et le petit flocon de fumée au bout. Tel est le paysage français, solide sans dureté, doux sans mollesse, nuancé, voilé, si accueillant, si libéral, si humain, et plein de civilité, pour ainsi dire. On



y sent comme une sorte de sourire dilué.

\* \* \*

C'est dans un tel paysage, c'est pendant ce mois qu'il est doux de se promener avec quelques compagnons délicats et de mener un de ces beaux débats où la discussion n'empêche pas l'harmonie. Si je devais donner un nom au mois de septembre, je l'appellerais le mois des amis. C'est un mois d'inaction. En avril, en mai, il se fait un tel mouvement dans le monde, tout avance avec tant d'emportement, que, dans notre vie aussi nous attendons qu'il se produise quelque chose de nouveau; nous ne pouvons croire que, dans cette activité universelle, il n'y ait pas un petit événement spécial pour nous et du printemps aussi dans notre destin. Septembre est un mois de repos, de méditation, de vacuité. Ce n'est pas un de ces mois où nous peignons notre vie, c'est un mois où nous reculons un peu pour regarder le tableau, où nous le jugeons sans rien dire. Quand on erre dans ce paysage dégarni, où le brouillard multiplie ses vagues prestiges, les souvenirs deviennent presque des fantômes. Septembre est un mois à deux visages. L'un, doux et navré, sourit son adieu à l'été; l'autre, plus froid, regarde déjà l'hiver. L'hiver effraye toujours un peu notre coeur. Pendant la belle saison, même si nous étions solitaires, nous ne nous en sommes plus aperçus; l'été a trompé cette solitude, il a gentiment dupé notre besoin d'aimer. Il nous a fait toute une fausse et charmante société de fleurs, d'oiseaux et de plantes; il nous a entraînés, étourdis, doucement violentés. Même si nous n'avions pas de bonheur intime, le beau temps nous en a donné l'illusion. Nous avons vécu avec le soleil et avec la rose. Il faisait si clair à notre éveil, les chansons des oiseaux arrosaient l'air d'une telle joie sonore, tout était si vif, si hardi, si renouvelé,

que notre coeur, avant même qu'on le lui eût permis, dansait de plaisir en nous et nous entraînait à travers les jardins, comme les vendangeurs à travers les vignes. Mais, maintenant, tout se vide autour de nous. C'est alors qu'il nous faut retrouver nos amis. Ils ne sont pas suffisants, mais ils sont nécessaires. Ils sont indispensables et modestes. L'amitié, c'est le pain quotidien du coeur; elle nourrit l'âme, l'amitié le soutient. Un grand coeur est un temple dédié à l'amour, mais dont l'amitié fournit les colonnes; s'il nous manque l'être que nous voudrions adorer, le temple est vide; sans amis, il est écroulé. L'amitié est le seul sentiment auquel on puisse promettre l'avenir. L'amour l'offusque, le masque, le supprime; il dilate tellement le présent que rien d'autre n'existe plus. Mais, en regardant l'être qui est tout pour nous, nous n'osons pas penser aux années prochaines, car nous savons qu'il faut l'en exclure. Il est légitime, au contraire, il est raisonnable de placer les visages de nos amis dans ce grand vide de l'avenir, qui, ainsi, se trouve déjà un peu meublé et nous semble moins redoutable. Quoiqu'il arrive, nos amis seront les alliés loyaux de notre coeur. Divine amitié! La gloire de l'amour, c'est de réclamer tout le lyrisme, c'est d'épuiser tous les mots, c'est de rendre toutes les hyperboles petites; la fierté de l'amitié, c'est qu'on ne l'exprime qu'avec des termes réduits, qui sont toujours au-dessous des sentiments auxquels ils se rapportent. Il est doux de se promener avec ses amis, dans un paysage français, par un après-midi de septembre, tandis que le soleil décline et que des cors font au loin une fête déchirante pour la mort d'un cerf. Tout s'en va; les fleurs ne sont plus sans nombre; un petit vent ébranlé les roses et les abat brusquement; les corolles s'éteignent l'une après l'autre, comme les dernières bougies d'une fête qui meurt. Mais nous parlons avec nos sûrs compagnons, et peut-être de notre causerie, comme de

celles que La Rochefoucauld avait avec ses amis, il sortira une de ces belles maximes où tout se résume et qui sont comme les diamants abstraits de l'expérience. Nous ne parlons pas de nous. Une âme noble garde ses secrets; un sentiment est caché dès qu'il est profond, et les gens qui font des confidences ressemblent à ces tissus lâches qui ne peuvent rien retenir. Mais, si générale que la discussion paraisse, nous ne pouvons rien dire d'un peu sérieux, d'un peu sincère sans trahir notre coeur. Les trois quarts des gens, heureusement, ne connaissent pas l'art d'écouter; mais un observateur un peu aigu pourrait deviner beaucoup de nous à nos propos les plus théoriques. Nos amis, eux, devinent tout. Nous n'avons pas besoin de leur déballer notre coeur; même avec eux, cela ne se-

rait pas noble. Mais ils nous comprennent sans que nous ayons à surmonter cette pudeur de l'âme qui est bien plus sacrée que celle du corps. S'ils nous sentent quelque chagrin, ils le pensent sans avoir l'air de le toucher; ils disent, sans même sembler le soupçonner, ce qui est le plus propre à le guérir. S'ils nous devinent quelque joie, ils la partagent discrètement, sans nous en avoir demandé la cause ni la nature. Cette entente tacite est une des plus profondes douceurs de l'amitié. De quoi avons-nous parlé avec nos amis, tandis que le soir aveugle tâtonnait déjà sur le monde? De tel vieux livre, de tel poète, de tel pays, et pas d'autre chose. Et, pourtant, nous nous sommes livrés à eux sans nous avouer et nous leur avons dit nos secrets avec un regard.

## La lutte pour l'Existence

La loi, l'unique loi, farouche, inexorable.  
Qui régit tout progrès, c'est la loi du plus fort.  
L'être imparfait périt; marâtre impitoyable,  
La nature l'écrase et poursuit son effort.

Partout est engagé le combat redoutable;  
A l'heure harmonieuse où la terre s'endort,  
Il rend la nuit sinistre et l'ombre épouvantable,  
Tout brin d'herbe est un champ de carnage et de mort.

L'angoisse de la faim, qui toujours hurle et gronde,  
Est le ressort puissant jouant au coeur du monde,  
Et celui qui dévore est l'élite du destin.

L'esprit même naquit des brutales entrailles;  
Et la rivalité du repas incertain  
Fait surgir l'avenir en de sombres batailles.

Mme DANIEL LIESUEUR.



# LE CHOMAGE

## I

**L**E matin, quand les ouvriers arrivent à l'atelier, ils le trouvent froid, comme noir d'une tristesse de ruine. Au fond de la grande salle, la machine est muette, avec ses bras maigres, ses roues immobiles; et elle met là une mélancolie de plus, elle dont le souffle et le branle animent toute la maison, d'ordinaire, du battement d'un coeur de géant, rude à la besogne.

Le patron descend de son petit cabinet. Il dit d'un air triste aux ouvriers:

—Mes enfants, il n'y a pas de travail... aujourd'hui... Les commandes n'arrivent plus; de tous les côtés, je reçois des contre-ordres, je vais rester avec de la marchandise sur les bras. Ce mois sur lequel je comptais, ce mois de gros travail, les autres années, menace de ruiner les maisons les plus solides... Il faut tout suspendre.

Et comme il voit les ouvriers se regarder entre eux avec la peur du retour au logis, la peur de la faim du lendemain, il ajoute d'un ton plus bas:

—Je ne suis pas égoïste, non, je vous le jure... Ma situation est aussi terrible peut-être que la vôtre. En huit jours, j'ai perdu cinquante mille francs. J'arrête le travail aujourd'hui, pour ne pas creuser le gouffre davantage, et je n'ai pas le premier sou de mes échéances du 15... Vous voyez, je vous parle en ami, je ne vous cache rien. Demain, peut-être, les huissiers seront ici. Ce n'est pas notre faute, n'est-ce pas? Nous avons lutté jusqu'au bout. J'aurais voulu vous aider à pas-

ser ce mauvais moment; mais c'est fini, je suis à terre; je n'ai plus de pain à partager.

Alors, il leur tend la main. Les ouvriers la lui serrent silencieusement. Et, pendant quelques minutes, ils restent là, à regarder leurs outils inutilisés, les poings serrés. Les autres matins, dès le jour, les limes chantaient, les marteaux marquaient le rythme; et tout cela semble déjà dormir dans la poussière de la faillite. C'est vingt, c'est trente familles qui ne mangeront pas la semaine suivante. Quelques femmes qui travaillaient dans la fabrique ont des larmes au bord des yeux. Les hommes veulent paraître plus fermes. Ils font les braves, ils disent qu'on ne meurt pas de faim dans une ville.

Puis, quand le patron les quitte et qu'ils le voient s'en aller, voûté en huit jours, écrasé peut-être par un désastre plus grand encore qu'il ne l'avoue, ils se retirent un à un, étouffant dans la salle, la gorge serrée, le froid au coeur, comme s'ils sortaient de la chambre d'un mort. Le mort, c'est le travail, c'est la grande machine muette, dont le squelette est sinistre dans l'ombre.

## II

L'ouvrier est dehors, dans la rue, sur le pavé. Il a battu les trottoirs pendant huit jours sans pouvoir trouver du travail. Il est allé de porte en porte, offrant ses bras, offrant ses mains, s'offrant tout entier à n'importe quelle besogne, à la plus rebutante, à la

## Le Chomage

plus dure, à la plus mortelle. Toutes les portes se sont refermées.

Alors, l'ouvrier a offert de travailler à moitié prix. Les portes ne se sont pas rouvertes. Il travaillerait pour rien qu'on ne pourrait le garder. C'est le chômage, le terrible chômage qui sonne le glas des mansardes. La panique a arrêté toutes les industries, et l'argent, l'argent lâche, s'est caché.

Au bout de huit jours, c'est bien fini. L'ouvrier a fait une suprême tentative, et il revient lentement, les mains vides, éreinté de misère. La pluie tombe; ce soir-là, la ville est funèbre dans la boue. Il marche sous l'averse, sans la sentir, n'entendant que sa faim, s'arrêtant pour arriver moins vite. Il s'est penché sur un parapet de la Seine; les eaux grossies coulent avec un long bruit; des rejaillissements d'écume blanche se déchirent à une pile du pont. Il se penche davantage, la coulée colossale passe sous lui, en lui jetant un appel furieux. Puis, il se dit que ce serait lâche, et il s'en va.

La pluie a cessé. Le gaz flamboie aux vitrines des bijoutiers. S'il crevait une vitre, il prendrait d'une poignée du pain pour des années. Les cuisines des restaurants s'allument, et derrière les rideaux de mousseline blanche il aperçoit des gens qui mangent. Il hâte le pas, il remonte au faubourg, le long des rôtisseries, des charcuteries, des pâtisseries, de toute la ville gourmande qui s'étale aux heures de la faim.

Comme la femme et la petite fille pleuraient, le matin, il leur a promis du pain pour le soir. Il n'a pas osé venir leur dire qu'il avait menti, avant la nuit tombée. Tout en marchant, il se demande comment il entrera, ce qu'il racontera pour leur faire prendre patience. Ils ne peuvent pourtant pas rester plus longtemps sans manger. Lui, essaierait bien, mais la femme et la petite sont trop chétives.

Et, un instant, il a l'idée de mendier. Mais quand une dame ou un monsieur passent à côté de lui, et qu'il

songe à tendre la main, son bras se raidit, sa gorge se serre. Il reste planté sur le trottoir, tandis que les gens comme il faut se détournent, le croyant ivre, à voir son masque farouche d'affamé.

### III

La femme de l'ouvrier est descendue sur le seuil de la porte, laissant en haut la petite endormie. La femme est toute maigre, avec une robe d'indienne. Elle grelotte dans les souffles glacées de la rue.

Elle n'a plus rien au logis; elle a tout porté au Mont-de-Piété. Huit jours sans travail suffisent pour vider la maison. La veille, elle a vendu chez un fripier la dernière poignée de laine de son matelas; le matelas s'en est allé ainsi; maintenant, il ne reste plus que la toile. Elle l'a accrochée devant la fenêtre pour empêcher l'air d'y entrer, car la petite tousse beaucoup.

Sans le dire à son mari, elle a cherché de son côté. Mais le chômage a frappé plus rudement les femmes que les hommes. Sur son palier, il y a des malheureuses qu'elle entend sangloter pendant la nuit. Elle en a rencontré une tout debout au coin d'un trottoir; une autre est morte; une autre a disparu.

Elle, heureusement, a un bon homme, un mari qui ne boit pas. Ils seraient à l'aise, si des mortes-saisons ne les avaient dépouillés de tout. Elle a épuisé les crédits, elle doit au boulanger, à l'épicier, à la fruitière, et elle n'ose plus même passer devant les boutiques. L'après-midi, elle est allée chez sa soeur pour emprunter vingt sous; mais elle a trouvé, là aussi, une telle misère qu'elle s'est mise à pleurer, sans rien dire, et que toutes deux, sa soeur et elle, ont pleuré longtemps ensemble. Puis, en s'en allant, elle a promis d'apporter un morceau de pain, si son mari rentrait avec quelque chose.

Le mari ne rentre pas. La pluie tom-

be; elle se réfugie sous la porte; de grosses gouttes clapotent à ses pieds, une poussière d'eau pénètre sa mince robe. Par moments, l'impatience la prend, elle sort, malgré l'averse, elle n'aperçoit pas celui qu'elle attend, au loin, sur la chaussée, Et quand elle revient, elle est trempée; elle passe ses mains sur ses cheveux pour les essuyer; elle patiente encore, secouée par de courts frissons de fièvre.

Le va-et-vient des passants la coude. Elle se fait toute petite pour ne gêner personne. Des hommes la regardent en face; elle sent, par moments, des haleines chaudes qui lui effleurent le cou. Toute la ville suspecte, la rue avec sa boue, ses clartés crues, ses roulements de voitures, semble vouloir la prendre et la jeter au ruisseau. Elle a faim, elle est à tout le monde. En face, il y a un boulanger, et elle pense à la petite qui dort, en haut.

Puis, quand le mari se montre enfin, filant comme un misérable le long des maisons, elle se précipite, elle le regarde anxieusement.

—Eh bien? balbutie-t-elle.

Lui ne répond pas, baisse la tête. Alors, elle monte la première, pâle comme une morte.

#### IV

En haut, la petite ne dort pas. Elle s'est réveillée, elle songe, en face du bout de chandelle qui agonise sur un coin de la table. Et on ne sait quoi de monstrueux et de navrant passe sur la face de cette gamine de sept ans, aux traits flétris et sérieux de femme faite.

Elle est assis sur le bord du coffret qui lui sert de couche. Ses pieds nus pendent grelottants; ses mains de poupée malade ramènent contre sa poitrine les chiffons qui la couvrent. Elle sent là une brûlure, un feu qu'elle voudrait éteindre. Elle songe.

Elle n'a jamais eu de jouets. Elle ne peut aller à l'école, parce qu'elle n'a

pas de souliers. Plus petite, elle se rappelle que sa mère la menait au soleil. Mais cela est loin. Il a fallu déménager; et, depuis ce temps, il lui semble qu'un grand froid a soufflé dans la maison. Alors, elle n'a plus été contente; toujours elle a eu faim.

C'est une chose profonde dans laquelle elle descend, sans pouvoir la comprendre. Tout le monde a donc faim? Elle a pourtant tâché de s'habituer à cela, et elle n'a pas pu. Elle pense qu'elle est trop petite, qu'il faut être grande pour savoir. Sa mère sait, sans doute, cette chose qu'on cache aux enfants. Si elle osait, elle lui demanderait qui vous met ainsi au monde pour que vous ayez faim.

Puis, c'est si laid, chez eux! Elle regarde la fenêtre où bat la toile du matelas, les murs nus, les meubles écloppés, toute cette honte du grenier que le chômage salit de son désespoir. Dans son ignorance, elle croit avoir rêvé des chambres tièdes avec de beaux objets qui luisaient; elle ferme les yeux pour revoir cela; et, à travers ses paupières amincies, la lueur de la chandelle devient un grand resplendissement d'or dans lequel elle voudrait entrer. Mais le vent souffle, il vient un tel courant d'air par la fenêtre qu'elle est prise d'un accès de toux. Elle a des larmes plein les yeux.

Autrefois, elle avait peur, lorsqu'on la laissait toute seule; maintenant, elle ne sait plus, ça lui est égal. Comme on n'a pas mangé depuis la veille, elle pense que sa mère est descendue chercher du pain. Alors, cette idée l'amuse. Elle taillera son pain en tout petits morceaux; elle les prendra lentement, un à un. Elle jouera avec son pain.

La mère est rentrée, le père a fermé la porte. La petite leur regarde les mains à tous deux, très surprise. Et, comme ils ne disent rien, au bout d'un bon moment, elle répète sur un ton nonchalant:

—J'ai faim, j'ai faim.

Le père s'est pris la tête entre les poings, dans un coin d'ombre; il reste

### Le Chomage

là, écrasé, les épaules secouées par de rudes sanglots silencieux. La mère, étouffant ses larmes, est venue recoucher la petite. Elle la couvre avec toutes les hardes du logis, elle lui dit d'être sage, de dormir. Mais l'enfant, dont le froid fait claquer les dents, et

qui sent le feu de sa poitrine la brûler plus fort, devient très hardie. Elle se pend au cou de sa mère; puis, doucement :

—Dis, maman, demande-t-elle, pourquoi donc avons-nous faim?

## Les Bottines

Après que l'averse a lavé  
Le trottoir, pour que l'on s'y mire,  
Du soleil, dans le clair pavé  
Et sur les flaques d'eau, vient rire.

Oh! comme alors vont, frissonnants,  
Avec mille agaceries folles,  
Tous les petits pieds de vingt ans,  
Mignons, légers, prestes et drôles.

Le jupon demi-relevé,  
Sveltes, sortant des mousselines,  
Trotte-menu, sur le pavé,  
Voyez-les glisser, les bottines!

Elles craquent d'un air moqueur,  
Avec force gamineries.  
Et, pour faire voir leur rondeur,  
Que d'adroites coquetteries!

Regardez-les trotter, marcher,  
Gracieusement féminines;  
Et, sans avoir l'air d'y toucher,  
Comme elles se montrent félines!

Maroquins mats ou bien vernis,  
Elles ont dans leurs tailles fines,  
De petits tremblements exquis  
Et des avances si câlines!

Avec ces airs légers et fous  
De petites filles mutines,  
Elles sont, oh! méfiez-vous!  
Si provoquantes, les bottines!

# Mon Maître d'École

Par A. Mathivet

Chapeau bas, citoyens, c'est le maître d'école !  
L'admirable ouvrier qu'on paye d'une obole,  
Le modeste savant dont l'incessant labeur  
Prépare à la patrie un avenir meilleur ;  
L'homme qui, sans jamais se lasser ni maudire,  
Nous apprend à penser en nous montrant à lire ;  
Le dévouement obscur et qu'on n'applaudit pas ;  
C'est le maître d'école, admirez, chapeau bas !  
Quand je regarde, en moi, mes premières années,  
Jour après jour, sans bruit, comme des fleurs fanées  
Mais non pas sans parfum, s'effeuillent sous mes doigts  
J'abaisse les paupières et toutes je les vois :  
Les courts moments de joie et les chagrins d'une heure,  
Les instants où l'on rit et les jours où l'on pleure,  
Ma mémoire les compte, et mon âme, à son tour,  
Dans ce passé lointain revit avec amour.  
Je revois, entourés d'une même auréole,  
Le logis paternel et la maison d'école :  
Ici, c'était mon cœur, là, c'était ma raison  
Que formait, non sans peine, une sage leçon,  
Aussi dans le respect profond qui la pénètre,  
Mon âme unit toujours mon père et mon cher maître,  
L'allée où je passais le matin et le soir,  
La classe, le préau, les bancs, le tableau noir,  
Le pupitre du maître et les cartes en face,  
Celle de France... avec la Lorraine et l'Alsace !  
La cour, le jardinet, le grand arbre, mes jeux :  
Tout passe devant moi quand je ferme les yeux.  
Et mon maître d'école est là, debout ! Il cause.  
Il nous enseigne en tout et l'effet et la cause ;  
J'entends sa voix vibrante et, timide écolier,  
J'ai peur, comme jadis, et cache mon cahier,  
Où se trahit trop bien ma coupable paresse.  
Il parle des anciens, de Rome, de la Grèce,  
Et l'écho de sa voix vient redire à mon cœur  
Les viriles leçons de cet homme d'honneur.

Mais c'est quand il parlait de notre chère France  
Qu'il avait des accents d'une grande éloquence,  
Sans être un orateur; mais c'était sa fierté,  
Sa gloire, de nous faire aimer la liberté.  
Il avait de ces mots où l'âme vibre et crie,  
Et mettait dans nos coeurs l'amour de la Patrie!  
Homme de foi toujours, toujours homme de bien,  
Comme il était croyant il était citoyen.  
Quel labeur que le sien! Jamais de lassitude!  
Quand il quittait la chaire, il reprenait l'étude.  
Son rêve était d'instruire en distrayant l'esprit,  
Il voulait qu'aux leçons chaque élève comprit,  
Et voir les yeux venir au secours des oreilles,  
Bien souvent dans la nuit il prolongeait ses veilles!  
Ah! qui dira les liens qui l'unissaient à nous?  
Comme tous nous l'aimions! Comme il nous aimait tous!  
Quand nous disions adieu, pour toujours, à l'école,  
Il nous encourageait encor d'une parole,  
Et pour lui nous étions, ouvriers ou commis,  
Hier ses écoliers, aujourd'hui ses amis.  
Hélas! Il a manqué trop tôt à bien des âmes!  
Trop tôt la mort l'a pris. Combien nous le pleurâmes.  
Le coup inattendu qui le mit au tombeau,  
Pour frapper sûrement l'atteignit au cerveau;  
Il tomba foudroyé! Maintenant, quand je passe,  
Pensif, devant l'école, un souvenir me glace,  
Je détourne les yeux, mais j'entends une voix  
Qui rappelle à mon coeur les leçons d'autrefois.  
Mon cher instituteur revit dans son ouvrage:  
Son exemple me dit: Va, ne perds point courage,  
Dans la lutte où chacun doit faire son devoir,  
Les hommes ne sont rien, c'est le but qu'il faut voir!  
Ah! que n'écoutons-nous cette leçon dernière!  
Que n'abandonnons-nous une fangeuse ornière!  
Au moins sachons, quand meurt un soldat du progrès,  
Payer à sa mémoire un tribut de regrets!  
Sachons nous incliner quand il nous parle encore!  
Sachons pleurer ces morts dont le deuil nous honore!  
Disons, quand nous voyons passer sur le chemin  
Cet homme qui conduit nos enfants par la main,  
Humble savant qui joint l'exemple à la parole;  
Chapeau bas, citoyens, c'est le maître d'école!





## Le Talisman

—Vous parlez de chance, de hasard, de fatalité, dit Rude, et ces mots ne sont là que pour masquer votre ignorance. J'étais comme vous, jadis; un événement très simple a suffi pour me ramener à de plus judicieuses opinions.

“ Déjà, en soi, l'idée du hasard est une folie. Où donc le voyez-vous dans le monde physique? Est-ce que tout, au contraire, n'est pas déterminé, relié comme par des chaînes en fer, un phénomène faisant surgir mathématiquement son successeur?... Personne ne doute plus de cela aujourd'hui: mais dès qu'il s'agit de l'ordre mental ou moral, nous créons ces mots de chance et de hasard pour combler le vide laissé par notre paresse.

—C'est aller un peu loin, répondit Croce, car s'il est entendu que nous appelons hasard des relations au-dessus de notre intelligence, le désordre de ces relations existe au moins dans notre esprit et ne paraît autoriser l'emploi d'un terme qui exprime ce désordre.

—Je le nie, reprit Rude. Le hasard est une mauvaise excuse, voilà tout. S'il y en avait une parcelle en dehors de notre imagination. Tout le travail de notre intelligence, tout l'effort de notre industrie, toutes les agitations de notre politique ne sont que pour détruire de plus en plus cette idée véritablement diabolique qui a causé les plus affreux ravages dans des âmes d'élite. J'étais comme vous, vers 1880; j'y croyais, à la veine, à la chance, au hasard; car à vingt-cinq ans, l'homme a besoin de justifier ses échecs, d'excuser ses balourdises. Mon père m'avait légué très peu d'argent et une faible santé. Je regardais la vie avec terreur, la trouvant trop compliquée pour mes

forces, et j'attendais tout de la bonne fortune en mangeant, bribe par bribe, l'héritage paternel. Sombres jours où mes larmes coulaient dans la solitude, où pêle-mêle se levaient en moi le voeu d'une destinée brillante et le découragement de rien entreprendre pour la réaliser! Quel jeune homme n'a connu cela?

“ Je me faisais des théories qui trouvaient aussitôt leur application; mais les théories contraires l'eussent trouvée également bien. Une seule chose revenait, parmi mes spéculations fantaisistes et mes lamentations, comme un glas funèbre; ma caisse se vidait. Bientôt je ne vis de remède que dans le suicide. Hélas! il demande un certain courage, triste si l'on veut, mais indispensable; je ne le possédais pas. Il m'arrivait cependant de rôder sur le bord de la Seine, comme un homme qui veut s'habituer à une résolution, et c'est là que je rencontraï le docteur Aingre.

“ C'était un petit homme d'une vivacité singulière, avec des yeux noirs brillants dans un teint de pain d'épices: l'air classique du diable sortant de sa boîte. Il appartenait à la tribu, plus nombreuse qu'on ne croit, des collectionneurs d'âmes. Un nouveau personnage dans sa vie correspondait au bibelot précieux des amateurs. Dès qu'il m'eut aperçu, il s'intéressa à moi.

“ Un après-midi, j'étais penché plus fortement que d'habitude au-dessus du fleuve. Une main se posa sur mon épaule: c'était celle du docteur.

“ —Voilà trois semaines que je vous observe, dit-il. Je connais vos pensées les plus secrètes; on ne meurt pas à

votre âge sans avoir tenté la fortune. Suivez-moi, nous causerons.

“Je le suivis. Son appartement, dans une vieille maison de la rue de Condé, était immense, avec de vieux meubles s’harmonisant aux grandes croisées, des glaces coupées en deux, des tentures à flots de ruban. Nous traversâmes une enfilade de pièces dont le parquet luisait comme une eau tranquille, et nous arrivâmes enfin dans une bibliothèque admirable que cet homme ramassait sur les quais depuis quarante ans.

“Le docteur ôta son chapeau et s’installa dans un fauteuil, tandis que je m’effondrais dans un autre. Longtemps le silence régna. Je suppose que le vieillard comptait là-dessus pour voir l’ordre se rétablir parmi mes sentiments; il eut raison, car je tombai dans une rêverie qui me fit du bien. Les beaux livres renfermaient-ils le secret de la force et de la volonté? Je l’ignore; mais lorsque le soir tomba, qu’on alluma les lumières, l’impression de sécurité grandit encore. Elle fut complète quand le docteur fit apporter deux tasses de thé et quelques biscuits.

“—Mon ami, me dit-il, en voyant mon front se déridier, vous vous êtes sans doute aperçu que tout dans notre vie n’est qu’heur et malheur.

“—Oh oui! m’écriai-je ardemment, ravi de trouver chez cet homme grave une telle confirmation à mes secrètes paresse.

“Il continua en m’expliquant les travaux des Hindous, uniquement dirigés vers la découverte d’influences capables de vaincre le mauvais destin. Je ne pourrais plus vous répéter textuellement ses paroles; le sens était que certains objets peuvent garder un rayonnement favorable aux individus qui les possèdent.

“—Encore faut-il, m’assura le docteur, que ce soient des actes strictement honnêtes et loyaux. Je ne pourrais pas vous donner la raison de cette singularité, pas plus que du rayonnement dont je parle et dont la décou-

verte fut, j’en suis sûr, tout à fait empirique. Mais depuis trente ans qu’un de ces objets est en ma possession, il n’y a guère d’entreprise où je ne réussisse... Chaque fois que je m’en suis séparé, au contraire, j’ai éprouvé de sérieux déboires. Me voilà vieux; n’est-il pas préférable que je cède à un jeune homme comme vous, dont j’ai pénétré le désespoir, cet admirable talisman?

“Six mois auparavant, j’aurais crié à la folie; mais je vois depuis quelques jours avec la mort, dans ce singulier état où notre âme se désagrège, et perdant le sens de la réalité, se livre aux plus fantastiques mirages. J’écoutai donc le brave homme, j’acceptai de sa main un sachet bien scellé, avec défense absolue de l’ouvrir et injonction de le rendre à son propriétaire au bout d’un an. Après quoi, il me parla de ce qu’on pouvait gagner dans la commission pour le Brésil, et sans me donner aucune lettre de recommandation, m’indiqua un de ses amis qui pratiquait ce genre de commerce.

“Rentré chez moi, je me sentis un autre homme: le talisman agissait déjà. Après une excellente nuit, je résolus d’essayer tout de suite sa puissance et j’allai trouver le commissionnaire que le docteur Aingre m’avait désigné. Cet homme me reçut mal. Je ne me laissai pas décourager; je revins plusieurs fois; le commissionnaire faiblissait; enfin il me prit avec lui.

“Ce succès entraîna deux ou trois autres. Je connus la fille de mon patron, elle était jolie, et je ne reculai pas une seconde devant l’idée qu’elle serait ma femme. N’avais-je pas le talisman? Effectivement, je plus. Le père et la mère auraient bien voulu dire non, mais ils semblaient médusés par mon assurance. D’ailleurs, dans le même temps, je réussis une assez brillante affaire pour la maison. Tout cela grâce au précieux sachet.

“Je n’étais pas sans inquiétude à l’idée que l’époque approchait où il me

faudrait le rendre à son propriétaire; je pressai donc mon mariage. Un beau jour, le misérable bonhomme que vous avez vu au commencement de cette histoire possédait une des plus jolies femmes de Paris et se trouvait associé dans une maison plusieurs fois millionnaire.

“L’année avait coulé; je fis ma visite au bon docteur, qui avait refusé de servir de témoin à mon mariage.

“—Eh bien, me dit-il, croyez-vous maintenant aux travaux des Hindous?

“—Oh! c’est prodigieux, docteur!

“—Vous pouvez, ajouta-t-il, ouvrir le sachet; son pouvoir s’use, il faut le renouveler.

“Je décachetai, non sans une palpi-

tation, le petit sac. Il ne contenait qu’un billet, avec cette phrase:

“La chance n’existe pas pour l’homme résolu.”

“En levant les yeux, j’aperçus le bon docteur qui riait.

“—Je vous voyais, me dit-il, comme tant d’autres, intoxiqué par cette hantise de la bonne et de la mauvaise fortune, de la veine et de la déveine. Pardonnez-moi donc cette petite mystification renouvelée des anciens.

“—Je vous dois le bonheur, dis-je.

“Et de ce jour, j’enterrai les malheureuses idées qui ne font que servir d’excuse à notre paresse et à notre veulerie.”

## Extase

Le jardin, par-dessus le mur,  
Exhale, vers la mer nacrée,  
L’odeur double, amère et sucrée,  
Du blond mimosa bientôt mûr.

Et, dans l’éther immense et pur  
D’où pleut une extase sacrée,  
On dirait, parfois, que Dieu crée  
Encore, toujours, de l’azur!

Ah! si Dieu vraiment, au ciel vaste,  
Elargissait l’eau tiède et chaste  
De son vague infini lointain,

Il n’en pourrait, lieue après lieue,  
Faire une profondeur plus bleue  
Que n’est mon âme, ce matin!

FERNAND GREGH.



## La Peur Salutaire

Par Frollo

Il semble que, dans les événements les plus tragiques, il y ait toujours, comme par une ironie du sort, un élément comique qui ne nous apparaît que tardivement, lorsque nous sommes dégagés de l'étreinte émotive qui nous avait saisis de prime abord.

Un journaliste qui se trouvait à bord du "Pas-de-Calais", au moment où ce paquebot aborda de la façon que l'on sait le "Pluviôse", a rapporté un incident qui témoigne une fois de plus des effets salutaires de la peur. Le premier résultat de la collision, nous contait-il, fut la suppression, instantanée et définitive du mal de mer chez tous les passagers et passagères qui, plus ou moins livides, réclamaient un instant auparavant des cuvettes ou se penchaient sur les bastingages.

Il n'est rien de tel, en effet, qu'une forte émotion pour produire sur l'organisme une réaction vive qui, selon les cas, est bienfaisante ou nocive.

Des observateurs ont maintes fois noté que la peur d'un naufrage suffit pour arrêter le mal de mer. Le poète Moore, qui était très incommodé toutes les fois qu'il naviguait, était au plus fort de son malaise lorsqu'on lui apprit la mort de son père, qu'on lui avait jusqu'alors cachée : il en éprouva un tel saisissement que le mal de mer cessa aussitôt.

Le grand chirurgien Velpeau a signalé la résorption d'un abcès sous l'influence de la peur. L'aliéniste Ellis a relaté, de son côté, l'histoire d'un officier, dont un accès d'asthme fut ar-

rêté brusquement sous l'influence de la terreur, dans une position critique. Le même auteur a observé personnellement la guérison d'accès de goutte dans des conditions à peu près semblables.

Dans le même ordre d'idées, le docteur Féré citait cet autre cas. Un jour qu'un de ses clients était dans sa bibliothèque, retenu dans son fauteuil par un violent accès de goutte, sa fille, une enfant de cinq ans, se heurta contre une planche, qui avait été posée avec peu de solidité par les ouvriers chargés de réparer les casiers.

La planche allait tomber quand le père, oubliant son mal, s'élança, effrayé, au-devant de l'enfant pour la préserver. L'appréhension dissipée, il fut tout surpris de ne plus ressentir de douleur dans le pied et de constater que l'attaque de goutte qui, tout à l'heure, le torturait, avait disparu comme par miracle.

\* \* \*

Ces gas de guérison subite de la goutte par une émotion violente ne sont pas, à vrai dire, très rares ; on en a cité un certain nombre ; mais il en est un qui, en raison des circonstances qui l'ont accompagné est, peut-on dire, véritablement exceptionnel.

Le conteur de l'histoire est l'héroïque Montluc, le vaillant capitaine qui

servit sous trois rois, François Ier, Henri II et François II.

Montluc était enfermé dans Sienne, qu'il défendait contre le marquis de Marignan. Ce dernier, tourmenté par un accès de goutte, était dans sa litière, où tout ce qu'il pouvait faire de mieux était de se tenir assis, dans une position à la longue des plus incommodes.

Le marquis s'était logé—à la guerre comme à la guerre!— dans une méchante bicoque construite en briques et presque adossée à une des batteries de siège.

Un artilleur siennois, alléché par l'or qu'on lui donnait à chaque coup qui partait de son canon, qui ressemblait à ce qu'on nommait jadis une arquebuse à rouet, tira contre la bicoque tant et plus qu'elle ne tarda pas à s'effondrer.

Une partie de la muraille et la toiture s'écroula sur la litière du malade, renversant sur les jambes de celui-ci un de ses officiers qui était de poids respectable. Le marquis de Marignan en éprouva un tel saisissement que sa goutte le quitta incontinent :

“Ne sais si sa goutte l'a repris depuis, ajoute le narrateur, mais ledit seigneur m'assura, à la fin du siège, après la capitulation, quand je lui fis mes adieux, qu'à dater de ce jour-là il ne l'avait plus jamais ressenti.”

Traiter la goutte par des coups de canon, le remède risquerait fort d'être pire que le mal.

On est libre de suspecter la véracité de Montluc, qui était quelque peu gascon; mais voici un fait qui paraît lui

donner créance: il est rapporté par Bersot, le probe et consciencieux philosophe, dans son étude sur “Mesmer et le magnétisme”.

On vit à Berlin, en 1720, un jeune homme dans un état désespéré et dont la mort était attendue d'un moment à l'autre, à qui l'explosion d'un magasin à poudre redonna la connaissance. Il reprit sur-le-champ des forces, se leva et fut guéri au bout de quelques jours.

\* \* \*

Ne sait-on pas qu'une émotion brusque peut faire perdre la voix; l'effet inverse se produit sous la même influence. Bartholin a fait connaître le cas d'un homme, muet depuis quatre ans, qui, à la vue d'une femme qu'il détestait cordialement, eut une telle émotion qu'il se mit à débiter tout un chapelet d'injures à l'adresse de la mégère.

C'est un fait bien connu que le hoquet s'arrête souvent sous le coup de la peur ou de la surprise; et tout le monde sait par expérience que l'approche du dentiste et la vue de ses instruments suspendent, pour quelques moments du moins, la rage de dents la plus douloureuse. Un apothicaire qui a laissé sur la guerre d'Espagne d'intéressants Souvenirs, Sébastien Blaze, a conté que la peur des coups de bâton avait fait disparaître instantanément chez lui une fièvre qui le minait depuis plusieurs jours.



## Les Tout Petits

Les tout petits vont à l'école  
Où leurs aînés se sont assis.  
Ils vont écouter la parole  
Du maître, dans les murs noircis.

Là, toute chose est interdite  
Et le sourire défendu...  
On est heureux quand on évite  
Quelque pensum inattendu.

La salle est grande et pleine d'ombre.  
Le maître, assis à son bureau,  
Fait réciter, l'air toujours sombre,  
Lorsqu'au dehors il fait si beau.

On aperçoit par la fenêtre  
Des coins très clairs du ciel d'été...  
Mais on ânôgne le verbe "être..."  
—Je suis... je fus... j'avais été...

Les prés sont verts, les fleurs vermeille  
Cela n'est rien. Il faut savoir—  
Non point ce que font les abeilles—  
Mais le passé du verbe "avoir".

—Soyez attentifs, dit le maître,  
Prenant un ton très solennel.  
Attentifs?... Mais peuvent-ils l'être,  
Les tout petits qui voient le ciel?

Ils penchent leur front sur le livre,  
S'inclinent sur les feuillets blancs  
Et songent qu'il est dur de vivre  
Toujours craintifs, toujours tremblant.

Oh! courir, libres, sans entraves,  
Dans les grands bois mystérieux  
Oh! loin des maîtres qui sont graves  
Et des devoirs trop ennuyeux...

Il doit faire bon près des sources,  
Où, dans la splendeur d'un rayon,  
La libellule fait ses courses,  
En se moquant du papillon.

Courir... Courir à perdre haleine  
Et glisser le long des côteaux,  
Ou dénicher dans les vieux chênes  
Les petits merles déjà beaux.

Mais les enfants on les oblige,  
A rester sages dans un coin,  
Et cela très fort les afflige  
De ne pouvoir partir... très loin...

Les tout petits dans le silence  
Sentent leur coeur pleurer sans fin...  
Mais craignant une pénitence,  
Ils se cachent de leur chagrin.

Le maître a dit d'un air sévère:  
Il ne faut pas faire de bruit!...  
Sages ils essaient de se taire,  
D'oublier le soleil qui luit...

Mais soudain, dans la salle haute,  
C'est un sanglot qui retentit...  
...Aussi, bien, ce n'est pas sa faute  
Il n'a pas pu le tout petit.

NUMA RICOUX.





## L'Homme de Ville et l'Homme des Champs

Par Pierre L'Ermite

L'OUVRIER parisien est rentré un soir, mal en train. Il a monté, d'un pas lourd, l'escalier usagé, et sa femme n'est pas venue au-devant de lui, car ce n'est ni l'heure ni l'allure de son homme.

Il a accroché sa casquette au clou de l'entrée; mais il garde son paletot, car il a froid... froid jusque dans les moelles.

Assis sur une chaise, les coudes aux genoux, les yeux vers les briques, écoutant ce qui se passe en lui, il ne répond rien aux questions anxieuses de sa femme.

—Qu'as-tu? où souffres-tu? si je te faisais un bol de vin chaud?

—J'sais pas!...

Dans un coin, trois enfants regardent, gênés, le père qui souffre. Mais, tout d'un coup, l'homme s'est levé, et d'une voix sourde:

—Mon lit.

Alors dans la pièce du fond, on a déplié le lit cage; le régime de la maladie a commencé. Les deux petites chambres et la cuisine ont pris une allure spéciale; les enfants parlent bas, l'atmosphère se sature de cette odeur fade, particulière aux logements ouvriers de Paris; le médecin est venu; et les petites fioles qui coûtent cher ont commencé à s'aligner sur le bois de la cheminée.

Lui, étendu dans le lit comme un vaincu, ne cesse de penser à son atelier... Il voit sa place vide là-bas... Il entend ses camarades demander, le matin, en arrivant:

—Tiens... Durand n'est pas là... ?

Paraît qu'il est malade.

—...De quoi... ?

—On ne sait pas...

On sait peut-être mais on ne veut pas trop lui dire. Il voit le patron ennuyé de cet établi déserté, juste au moment où l'année bat son plein, le patron qui embauche un autre compagnon, plus jeune, plus dégourdi, plus au courant de la manière moderne.

L'ouvrier ne devrait jamais être malade!

La maladie... c'est l'épreuve terrible qui compromet tout, c'est le pain qui s'en va... c'est le pauvre foyer que les dettes vont éparpiller au vent.

Chaque jour, c'est le médecin : 2 francs...

Le pharmacien : 2 frs.

Le salaire perdu : 5 frs.

Les petites bouches et la femme qui mangent quand même : 3 frs.

Total : 12 frs.

Que dis-je!... 12 frs!...

Et le loyer qui court!... le loyer implacable vidant, quatre fois par an, les pauvres petites économies... cent frs à chaque trimestre!!... cent fois vingt sous, arrachés sur les habits, sur les souliers, sur le pétrole, sur les soupes... sur tout!...

\* \* \*

Le père sort du lit ses pauvres bras, et les regarde d'un oeil navré. Ils sont en coton et pour combien de temps!

La mère, en cachette, a tiré de la

commode le porte-monnaie où l'on met l'argent du terme. Il y a 60 frs et elle devra y toucher dès demain... mais sans rien dire!... Car, on tue un ouvrier quand on lui révèle qu'il n'est pas assez fort pour nourrir une femme et des enfants, et qu'il est vaincu dans la lutte contre la misère.

Le dos au mur de la petite chambre étroite, la femme réfléchit : Combien de temps tiendra-t-elle avec ses soixante francs... étant donné qu'il faut "tout" acheter, depuis cette misérable place au cinquième étage, jusqu'au bol de lait, jusqu'à la pomme de terre du pot-au-feu... ?

Emprunter... ? Mais à qui... ? On ne se connaît pas dans les casernes ouvrières de Paris... Où trouver une solitude plus grande que la solitude au milieu de la foule anonyme et distraite qui circule dans les rues et sur les boulevards?... ?

Elle voit bien, de son oeil de femme avertie... ce sera dans quinze jours, et fatalement, la descente... l'enfoncement... le petit remous à peine visible dans l'immense mer dévoratrice.

\* \* \*

En effet, le jour arrive où tout est épuisé.

L'ouvrier a bu le calice jusqu'à la lie... il doit dire adieu au pauvre petit "chez lui" pas grand, mais "chez lui" tout de même.

Un matin vers 8 heures, des étrangers en blouse blanche sont venus ; ils ont pris par les pieds et par les bras la loque ouvrière, et sans remarquer les larmes qui coulaient sur les joues cirieuses, ils ont acheminé l'homme vers l'hôpital du XX<sup>e</sup> siècle.

—Et toi ma pauvre chérie... que vas-tu faire avec tes trois gosses... ?

La femme, en un geste fataliste, a soulevé son bras découragé... Chacun son tour!...

L'homme devient un numéro dans

une salle immense, où flottent des odeurs écoeurantes... Il a quelques remèdes réglementaires, donnés avec scepticisme... Il voit mourir à droite... mourir à gauche... jusqu'au jour où il s'effondre lui-même au milieu des infirmiers distraits, sans un prêtre, sans une main de femme sur son front brûlants, sans ses petits enfants, seul dans son agonie, avec la vision d'une salle basse, cimentée, où des carabins indifférents le dépèceront peut-être tout à l'heure...

\* \* \*

Le paysan du petit village est rentré des champs, un soir, mal en train.

Sa femme, qui causait avec la religieuse devant la porte de son petit jardin, l'a vu venir avec une allure lourde et triste, avant la fin de la journée.

—Ça ne va donc pas... ?

—Non... pas du tout... j'ai froid... froid jusqu'aux moelles!...

Il s'est assis sur une chaise, les coudes aux genoux, les yeux sur la terre battue, fixant le feu de bois qui danse joyeusement sous la marmite où cuisent les châtaignes. Dans un coin, le chat ronronne autour de la boîte de lait frais ; les enfants regardent, gênés...

—Eh bien ! le papa... ? dit la religieuse... il faut se coucher tout de suite!... Oh... comme vous avez les mains glacées!... Demain, j'arrêterai la voiture du docteur, et il viendra vous voir dès la première heure.

Le paysan s'est couché dans le grand lit à bateau.

De ce lit, il voit la courette où picorent les poules... il voit son petit jardin, où les arbres fruitiers déjà taillés, n'attendent qu'une chaude caresse de soleil pour travailler pour lui... il voit la cabane, où sous de la paille sont entassées les pommes de terre. Et, dans le crépuscule de la nuit qui arrive, sa pensée s'endort au bruit de la chèvre



qui promène son collier sous le bois de la mangeoire.

\* \* \*

Elle s'endort, sa pensée, dans un calme semblable au calme de la nature...

Car lui, paysan, il n'a pas d'atelier où l'on guette jalousement sa place... Son patron à lui, c'est la terre nourricière, que Dieu fit bonne et patiente... Il a planté son blé à l'automne, et bien qu'il soit malade, son blé lèvera, ses poiriers et ses pommiers fleuriront, ses quelques canards s'engraisseront à la mare, sa chèvre ira brouter sur les fossés herbeux et lui donnera le lait chaud dont il aura besoin.

Mais, surtout, il n'est pas rongé par le terrible loyer à payer.

Sa cabane est en torchis, la couverture en chaume; on marche sur la terre nue... toute la baraque ne vaut pas trois cent francs, mais la baraque est à lui!...

Dors paysan!... Dors en paix! Dieu et la terre te gardent!...

La religieuse est déjà au presbytère, expliquant à M. le curé que tu es malade... qui le dit à l'instituteur... qui le répète au maire. Un cercle d'attention et de sympathie s'établit autour de ton humble logis et tes voisins ont les yeux sur toi.

Et puisque nous y passerons tous, si jamais la maladie s'aggravait... si jamais ton heure était venue, des hommes

en blouse blanche ne te prendront pas un matin, tout vivant, par les pieds et par les mains, comme une loque humaine, pour te porter dans une immense salle de misères et de douleurs... aucun étranger ne viendra t'arracher à ton bon chez toi... aucun infirmier mercenaire ne cherchera à extorquer un pourboire à ton agonie.

Bien au contraire!... c'est dans le silence et la piété que tu partiras.

On fleurira d'aubépine ta pauvre chambre... On tirera du vieux bahut les draps qui sentent la bonne odeur des blés débordants... ce que tes aïeux bibliques de la charrue appelaient "odor agri pleni". Le Christ, l'ami très doux des heures terribles, viendra te donner la force du suprême passage...

Et, au milieu de ta femme et de tes enfants, devant la campagne fidèle et recueillie, au bruit berceur des grands arbres caressés par le vent, dans le cadre grandiose où se sont déroulés tous tes jours... peut-être même dans le lit où tes pères sont morts, tu mourras aussi, tranquillement, comme tu t'endormais jadis, au soir de la rude journée faite...

Puis, au lieu d'être dépecé, fouillé au fond des entrailles sur la table d'une salle basse et cimentée, tu iras reposer saintement en terre bénite, dans le petit cimetière, où bientôt vont butiner les premières abeilles. Et chaque dimanche, les tiens t'apporteront des fleurs avec des prières, et t'enverront leurs saluts jusque dans l'éternité.





# LA PECHE A LA MOUCHE

Par Un Parisien

**M**OINS bruyante, moins mouvementée que la chasse, la pêche a l'avantage de se circonserire dans le plus délicieux de tous les théâtres. La plaine et les bois, les montagnes et les vallées ont leurs charmes spéciaux, mais qui ne sauraient l'emporter sur ceux de cette belle rivière aux eaux étincelantes, serpentant doucement entre des rives toujours vertes, toujours fleuries, dans un double encadrement de saulaies grisâtres, d'aunes aux feuilles sombres que dominant, çà et là, les flèches verdoyantes des peupliers.

Quand le soleil est sur tout cela, quand ses rayons, doucement tamisés par les dômes feuillus, font courir des fusées d'or dans l'ombre des bords, quand la jonchée ondule au souffle de la brise, avec d'harmonieux murmures, et que, enfoui dans les herbes, la ligne à la main, vous contemplez ce tableau, la splendeur de la mise en scène suffirait à assurer le succès de la pièce.

Nos maîtres en fait de distractions rustiques, les Anglais, ne partagent pas notre suprême indifférence à l'endroit de la pêche. Celle de la truite n'est guère moins en honneur chez eux que la chasse au renard; elle leur inspire souvent l'abnégation, l'âpreté qui caractérisent les véritables passions.

“Je le concède—comme le dit le marquis de Cherville, dans les “Lettres de mon jardin”, que certaines spécialités de cet exercice cadrent assez mal avec un tempérament impétueux. Rester assis sept à huit heures durant, les yeux fixés sur un bouchon, ou le

doigt tendu sur une ficelle, attendre une carpe qui ne vient guère, on aurait, à moins, des fourmillements dans les tibias.”

Mais le genre Cyprin n'est pas le seul que le disciple de Saint-Pierre ait à exploiter; il est un poisson dont la conquête n'exige pas moins de mouvement, provoque d'aussi vives émotions et exige infiniment plus d'habileté, d'adresse et d'expérience, que la chasse, c'est la truite.

\* \* \*

Un bon pêcheur de truite, à la mouche, bien entendu, marche de pair avec le veneur le plus savant, le tireur le plus adroit; il figure avec des titres égaux parmi l'élite des sportsmen. L'Angleterre en regorge; mais, en France, ce serait à peine si, en cherchant bien, on parviendrait à découvrir une douzaine de notabilités dans cet exercice.

Le tir au pigeon, le polo, le lawn-tennis, tous ces sports se sont acclimatés en France, avec une spontanéité merveilleuse; tous les raisonnements, toutes les démonstrations sont impuissantes à réhabiliter la pêche qui reste chez nous un passe-temps distingué, auquel on se résigne de loin en loin, un jour que l'on succombe à l'ennui, mais en prenant, pour la railler, les devants sur la galerie.

La plupart de ces fanatiques du respect humain n'ont jamais soupçonné

la somme de jouissance que, dans cette occasion, ils lui sacrifient.

Une seule expérience leur en donnerait la mesure, car ces jouissances, en cela comme en toutes choses, sont toujours en proportion des difficultés vaincues, et en pêchant la truite, ils en rencontreraient d'inattendues.

Prendre des truites à la mouche est un art qui exige un noviciat préparatoire, des exercices multiples; pour y réussir, il faut encore, lorsqu'on possède suffisamment la théorie, du coup d'oeil, du sang-froid et une habileté extrême dans le maniement de son outil.

\* \* \*

La lutte avec la truite est toute au grand jour, on pourrait presque dire corps à corps. Poisson de surface, hôte des eaux cristallines, elle se laisse facilement entrevoir, et sa vue, l'espoir d'un butin opime a déjà soulevé de premières palpitations dans le coeur de celui qui la convoite; dans ce cas

comme lorsqu'elle se révèle subitement au milieu des remous écumeux, son attaque a toujours la vivacité d'une surprise; aussi alerte qu'elle est soupçonneuse, elle s'élance d'un bond, sa cuirasse d'or pointillée de pourpre, étincelle un instant au soleil, elle s'enfonce, disparaît. C'est quelque chose comme un éclair qui a passé devant vos yeux éblouis.

Mordue par l'hameçon, ses défenses sont énergiques, presque violentes; on la tient, on ne la possède pas encore, on ne la possèdera peut-être jamais; elle combattra jusqu'à épuisement des forces, et si le pêcheur, ne parvenant pas à dominer une irrésistible émotion, hésite dans ses manoeuvres, s'attarde dans ses ripostes, laisse vaciller un instant dans ses mains la ligne dont l'élasticité déjoue les secousses que lui imprime le poisson, il en sera pour ses espérances!

La pêche à la truite a tellement d'attraits pour ceux qui s'y livrent que le monde entier pourrait s'abîmer dans un cataclysme, qu'ils ne s'en apercevraient pas, si leur ruisseau favori était respecté.





Choses du pays

## Les Petits Rentiers

Par A. B.

ON se demande quelquefois ce que peut bien faire, pour le progrès ou l'existence d'une ville, la classe des rentiers. D'abord, tel qu'on l'entend, le rentier est généralement un petit propriétaire qui vient se fixer dans une localité offrant des avantages, pour y manger sa rente en paix, confiant dans les ressources de cette localité. Il n'est pas grand tapageur et la dépense est pour lui un épouvantail qui effraie les cordons de sa petite bourse. Il aime à ne pas trop risquer; enfin c'est un homme circonscrit dans des limites étroites. Il a laissé l'activité des affaires, pour celui qui est de la ville; ou il ne pense plus aux revenus de sa ferme, pour celui qui était cultivateur.

C'est un homme qui paie ses taxes, et qui ne demande rien tant que ses taxes soient peu fortes. Il ne tient guère à l'augmentation de la propriété, mais la subit comme un fardeau, car il ne veut pas et n'entend pas spéculer sur sa propriété. A bien l'analyser, c'est un homme dont l'existence est plutôt passive qu'active. Tout de même, il a un rôle qu'il joue et qui se borne aux menus besoins de la société, à la partie superficielle et primitive de la société. Il mange, boit, dort et meurt tranquille.

Tel que dépeint, on serait porté à croire que le rentier est un individu de peu d'utilité dans l'existence d'une localité. Il ne faut pas se tromper sur son compte, car le rôle qu'il joue est

plutôt intéressant que de nul avantage.

\* \* \*

On entend souvent faire des commentaires sur l'état de cette classe qui cherche la vie tranquille. Il ne faut pas le nier, le rentier est un homme qui se suffit à lui-même et qui a été assez sage pour s'accumuler un petit pécule, s'éloignant par le fait même de l'obligation de se faire entretenir par la société. Il est son propre support, son propre maître et serviteur, et il ne requiert les services de personne pour accomoder son existence de vieillard. Il aide quelque peu à la société, en achetant lui-même, de son propre argent; il aide aux menus industries de cette même société, quand il ne peut lui-même confectionner ou réparer. Il aide au fonctionnement civique en lui fournissant sa quote-part; il forme partie des affaires de fabrique en apportant son concours et porte le fardeau des constructions d'église, etc. C'est un personnage dont on ne peut ignorer l'importance relative et qui mérite au point de vue civique sa quote-part d'attention.

Il arrive souvent qu'on se plaint que les rentiers sont des pierres d'achoppement dans le progrès de la chose publique. C'est une erreur dont, seuls, les engoués peuvent se plaindre. Le rentier joue là un rôle assez important, car il

surveillance attentivement, et avec tout l'intérêt que son petit revenu peut lui inspirer, la marche des affaires civiques, et se constitue l'avertisseur chaque fois qu'il constate un débordement de zèle chez les administrateurs des affaires civiques.

\* \* \*

Nous ne voudrions pas déclarer que les rentiers sont des causes de progrès; telle n'est pas notre intention, et il n'y a pas à se tromper sur ce point. Ces gens ne sont pas dans une localité pour faire le progrès, puisque leur rôle actif est terminé, et ils n'ont qu'à se laisser entraîner par le courant établi par le temps. Cependant, ils ont conservé les connaissances d'autrefois, et ils aiment à ne pas laisser absorber leur avoir dans des spéculations hasardeuses. En sorte, que ces bons rentiers, pour avoir été traités à la légère, n'en sont pas aussi mauvais qu'on aurait voulu le faire croire. Ils se groupent généralement à l'ombre du clocher, vi-

vant heureux dans un petit logis élevé avec économie, réveillant de temps en temps les souvenirs qui dorment sous leurs cheveux blancs, et s'acheminant dans cette vie paisible vers le rivage de l'éternité, ultime espérance qui doit couronner la vie qui nous a été accordée.

Non, ne traitons pas le rentier d'homme nuisible, ce serait faire injure à ceux qui ont contribué par leur travail, leur talent et leur énergie, à faire avancer la fortune publique; ce serait aussi désespérer ceux qui accumulent sagement pour les jours du vieil âge.

Respectons les bons rentiers, et voyons en eux des représentants d'un âge qui s'en va, et qui a contribué à nous donner ce que nous avons.

N'allons pas jouer le rôle du fils ingrat qui commence à trouver que son vieux père lui est un fardeau parce qu'il ne produit plus. Il vaut mieux au contraire leur rendre la vie douce et les accepter comme des vétérans respectables et respectés d'une génération qui va s'endormir du sommeil des heureux.

### *Prière de l'Oiseau*

Seigneur, vous avez mis la force dans mes ailes,  
La grâce dans mon vol et l'élan dans mon coeur;  
Mes départs sont légers—mes retours sont fidèles  
Si je sais des hivers éviter la rigueur.

Mes nids portent bonheur aux toits qu'ils enguirlandent;  
La plume que je perds calfeutre un autre abri;  
Ma vitesse de flèche, et dont les airs se fendent,  
Est comme un jet de fleur d'où sortirait un cri.

Je couve les berceaux et je veille la tombe;  
Je hais tout ce qui rampe et j'aime en liberté;  
Et l'ardent Saint-Esprit qui fut une colombe,  
Au ciel, m'accueillera dans son nid de clarté.

## Une visite au Niagara

Par Un Parisien

TOUTES réflexions faites, ce qui m'a le plus émerveillé dans les cataractes du Niagara, c'est le train que j'ai pris pour y aller...

M. Harriman, roi des chemins de fer, m'avait dit :

—Il n'y a pas au monde de railways qui, comme rapidité et comme confort, valent les nôtres.

Et j'avais cru entendre le cri d'orgueil que pousse tout souverain sur le sol duquel on met le pied.

Cependant, quand je fus installé dans le Pullman de l'« Empire State Express », quand je me sentis emporté à toute vitesse, sans un heurt, sans une secousse, sans un bruit, dans un incomparable salon, avec de grands fauteuils que vous tournez à volonté en tous sens, avec de grandes doubles glaces qui forment un rempart infranchissable contre les charbons et la poussière, avec de petites tables qu'on dresse devant vous à toute heure du jour pour déjeuner, luncher, goûter, dîner, avec une extraordinaire hauteur de plafond qui permet une aération parfaite, avec un service discret et attentif de nègres, avec un balconnet à l'arrière, un balconnet où, quelle que soit la rapidité du train, vous pouvez vous tenir, fumer, humer l'air et voir fuir les rails épouvantés sous vos pieds—quand je contemplai tout cela, je fus obligé de dire que M. Harriman n'avait point exagéré...

L'« Empire State Express » marche à une vitesse moyenne de 85 kilomè-

tres à l'heure, « y compris les ralentissements et les arrêts ».

Les ralentissements ne sont pas les moins curieux. Quand on traverse Syracuse, par exemple, sur une longueur de près de quatre kilomètres, on passe dans les rues même de la ville, au beau milieu de la chaussée, comme si on était un simple tramway, sans que la moindre palissade ou la plus petite barrière vous protège. Alors, le train géant qui, cinq minutes auparavant, soufflait comme une bête monstrueuse, crachant la vapeur par ses naseaux de fer, a des gentillesse imprévues d'enfant, des douceurs de mouton bêlant. Il prend l'allure d'un cheval de fiacre parisien, agite gravement une cloche de bronze qui tinte comme un « angelus », remue des petits drapeaux sous le nez des passants, laisse les gamins et les bonnes s'accrocher après ses marchepieds pour aller jusqu'à la rue voisine, et permet aux colporteurs de venir caresser ses flancs avec l'égal de leurs marchandises.

Même, le jour où je passai ainsi dans Syracuse, il s'arrêta tout net, car deux gosses jouaient aux billes sur la voie, et, en bon train qu'il était, il n'aurait jamais voulu faire de mal aux billes.

\* \* \*

Des amis m'avaient dit :

—Quand vous serez au Niagara, al-

lez avant toute chose à la "Hennepin's View"; c'est de là que vous verrez le mieux les chutes...

J'allai à la "Hennepin's View". Il faisait un vent infernal et ce vent projetait à des hauteurs incommensurables au-dessus du gouffre, des tourbillons de poussière d'eau. Le fracas qui montait de l'abîme était assourdissant. Et le cicérone qui m'avait raccolé au passage me récitait sa litanie :

—Vous avez sous les yeux, monsieur, la plus grande merveille du monde. Le fleuve tombe ici d'une hauteur de 44 mètres avec une vitesse de 425,000 mètres cubes à la minute. Vous pouvez voir...

Mais, moi, je ne voyais qu'une chose : ce n'était ni le fleuve ni les 425,000 mètres cubes d'eau, ni le cicérone. C'étaient d'immenses affiches posées en face de moi, sur le versant canadien du Niagara, et ces affiches juraient que le meilleur cacao de la terre était le Cacao Thomas, et qu'il n'y avait point de plus belles bottines que les bottines Gaspard. Gaspard et Thomas faisaient danser leurs noms en lettres énormes sous mes yeux ; ils recouvraient de leurs chaussures et de leur cacao toute la rive canadienne. J'essayais en vain de discerner les contours des collines, les profils des maisons, les silhouettes des arbres sauvages ; Gaspard cachait tout, Thomas ne permettait pas qu'on vit rien...

Furieux, je lâchai la "Hennepin's View", pris mes jambes à mon cou, traversai le fleuve sur son gigantesque pont d'acier, allai m'installer sur la rive canadienne, le dos tourné à toutes les bottines de Gaspard ainsi qu'à tous les cacaos de Thomas et je regardai la "plus grande merveille du monde", face, cette fois, à la rive américaine.

Hélas ! Un autre spectacle m'attendait là : Il y a quelques années, des industriels malins ont songé à utiliser les cataractes comme force motrice et ils ont creusé un canal qui, détournant une partie du fleuve, vient passer sous la ville même de Niagara. Ce canal,

après avoir alimenté toutes les machines hydrauliques possibles et recueilli en route toutes les saletés imaginables, se jette dans le gouffre à une centaine de mètres des cataractes.

Et c'est cela que j'avais sous les yeux. D'immenses tuyaux noirâtres qui vomissaient les déjections de vingt-sept usines et de dix-huit mille habitants ; une affreuse installation de turbines dressant d'immondes carcasses de cheminée dans les airs et suintant de la matière verdâtre à travers ses parois graisseuses ; la place violée dans sa blancheur présentant des aspérités d'un jaune luisant et sale—voilà comment m'apparut la rive américaine du Niagara.

Alors, je ne pus m'empêcher de préférer une imprécation qui domina pour un instant le vacarme du torrent.

—Ceux qui ont mis les affiches de cacao et ceux qui ont posé les tuyaux d'égout sont des cochons!...

\* \* \*

Un kilomètre plus bas que les cataractes, le Niagara s'engouffre dans un chenal si étroit que ses eaux, entrechoquées, les unes contre les autres, prennent l'aspect de flots déchainés et furieux. C'est ce qu'on appelle les "rapides" et c'est d'une beauté impressionnante.

J'arrivai là, le soir, au coucher du soleil, et regardai longtemps la scène, du haut d'un petit promontoire isolé. Un vieillard, qui se trouvait assis à terre, la regardait, lui aussi, insensible au vent qui secouait les flocons de sa barbe blanche. Je liai conversation avec lui, et il me dit :

—Chaque soir, à la tombée de la nuit, je viens ici et j'y viens depuis vingt-cinq ans, car c'est un soir que là, à mes pieds, j'ai vu mourir le capitaine Webb... Il avait juré de descendre les rapides à la nage et, pendant six jours, à cette place où nous sommes, il

vint regarder le tourbillon infernal...

Le vieillard avait, dans la voix, un accent tragique, indéfinissable, et, au souvenir du passé, une lueur brillait dans ses yeux gris.

Il continua :

—Le septième jour, Webb se mit à l'eau... J'étais là. Je suis le dernier dont il serra la main. Il nagea doucement jusqu'à ce qu'il eut gagné le milieu du fleuve, et, pendant deux minutes, descendit le cours tumultueux. Puis, brusquement, le tourbillon le prit. Il se débattit dans un effort terrible, et, avant qu'il disparut dans le gouffre, je vis une dernière fois ses yeux dilatés et fixes comme ceux d'un cadavre ! Ah ! monsieur, quand je pense à cela, je me sens pris de frisson...

Le tremblement qui remuait la voix du vieillard avait, en effet, peu à peu gagné son corps : il avait comme un frémissement nerveux qui secouait son être des pieds à la tête et des gémissements plaintifs grondaient dans sa poitrine.

Je m'éloignai impressionné et appelai en hâte mon cocher :

—Vous feriez peut-être bien, lui dis-je, d'aller porter secours à ce brave homme : il va avoir une attaque...

Le cocher eut un rire énorme :

—Lui!... Mais il fait ça quinze fois l'endroit!... " Il joint le geste au récit " et ça lui rapporte cent sous par jour!...

## AU JARDIN

J'aime, quand il a plu, m'en aller au jardin,  
Au jardin reluisant et vert après l'averse,  
Où flotte obstinément, du frêle et blanc jasmin  
Comme un parfum meurtri que le vent frais disperse.

La terre encor mouillée et douce sous les pas  
Est odorante, brune et mollement s'effrite ;  
La pluie a culbuté les tendres résédas ;  
Les beaux géraniums, les reines-marguerites.

Il s'exhale un arôme amer et fin des buis,  
Bordant, sombres et bas, les larges plates-bandes ;  
On respire une odeur d'herbe humide, de fruits  
Acides et sucrés, et de saines lavandes.

Quelques oeillets de Chine, indolents et pourprés,  
Font parmi les massifs comme une tache fraîche ;  
Les robustes pommiers au feuillage lustré,  
Lourdement vers le sol courbent leurs branches sèches.

C'est paisible et très doux, calme, adorablement,  
C'est le charme des fleurs dernières et vivaces,  
C'est l'âme du jardin aux souffles embaumants,  
C'est la langueur émouvante de ce qui se passe.

Et je laisse cela pénétrer dans mon cœur,  
Avec sa poésie intense, forte et vraie...  
Tandis que le soir gris, tombant avec lenteur,  
Eteint autour de moi l'or frissonnant des haies.



## RETOUR DE VILLEGIATURE



—Ma fille, notre séjour à la campagne m'a coûté les yeux de la tête, et je tiens à te dire une chose...

—Quoi, papa ?

—Si dans le nombre de ceux que tu as connus en villégiature, quelqu'un ne t'épouse cet hiver, tu pourras te faire une croix sur le bec pour l'été prochain.

# Serins et Canaris

Par Miss Chief

C'EST en 1406—il y a donc presque exactement cinq cents ans—que Jean de Béthencourt rapporta en France les premiers couples de canaris, ancêtres de nos nombreuses variétés de serins domestiques.

Ce gentilhomme normand, auquel nous devons ainsi l'introduction de ces gentils oiseaux, est une des plus curieuses figures d'aventuriers de cette époque. Intrépide marin, malgré son titre de chambellan de Charles VI, il conçut le projet de s'emparer pour son propre compte des îles Canaries, alors à peine connues et habitées par une population farouche et guerrière. S'étant fait céder par le roi de Castille les droits nominaux que celui-ci prétendait avoir sur ces îles, il arma une petite flottille et partit en 1402 du port de la Rochelle pour aller conquérir ces terres mystérieuses, si réputées pour la douceur de leur climat et la fertilité de leur sol que les Anciens les avaient surnommées les îles Fortunées. Béthencourt réussit en effet à s'emparer de la Grande-Canarie, dont il refoula les indigènes dans les montagnes et y fonda sur la côte un établissement prospère; puis, peu après, avec l'aide du roi de France et du roi d'Aragon, il étendit sa domination sur tous les rivages des îles de l'archipel Canarien. Malgré ses succès et la beauté de son nouveau royaume, le brave gentilhomme regretta bientôt son "doux pays de France" et, dès 1406, il abandonna le gouvernement des Canaries à son neveu Maciot de Béthencourt et rentra à Granville où il finit ses jours en 1425.

Parmi le riche butin qu'il rapportait en sa ville natale, se trouvaient quel-

ques paires d'une nouvelle espèce d'oiseaux, très nombreux alors dans ces îles et que les indigènes capturaient et gardaient en cage, plus pour l'agrément de leur chant que pour la beauté de leur plumage. Les compagnons espagnols de Béthencourt appelaient ces oiseaux "pajaros de Canarias" et les Normands leur donnèrent le nom de "canaris".

Cependant le royaume de Béthencourt n'eut qu'une durée éphémère; la résistance héroïque des Guanches se prolongeant, les Espagnols prirent la place des aventuriers normands et la conquête définitive des Canaries ne fut achevée qu'en 1512. Ce n'est qu'à partir de cette époque que de nouveaux arrivages de canaris parvinrent en Europe, et le gouvernement espagnol se réserva durant assez longtemps le monopole du commerce de ces oiseaux, dont la mode s'était peu à peu répandue hors d'Espagne.

On s'était bientôt aperçu du don spécial qu'ont ces oiseaux de modifier leur chant naturel en imitant dans une certaine mesure les sons musicaux qu'on leur fait entendre et, comme les oiseaux chanteurs, faciles à élever en cage, étaient alors fort rares (on ne connaissait guère que le pinson, le chardonneret et autres passereaux indigènes) les canaris devinrent bientôt l'objet d'un engouement général. On inventa des instruments spéciaux, des "serinnettes", pour "seriner" aux canaris les airs qu'on voulait leur apprendre. Au dix-huitième siècle surtout la mode des serins devint un fureur; il n'était guère de riches demeures qui n'eût quelque volière spéciale-

ment consacrée à ces gentils chanteurs.

Du reste, ces oiseaux chanteurs se multipliant en captivité avec une facilité surprenante, le monopole de l'Espagne ne fut pas de longue durée. On



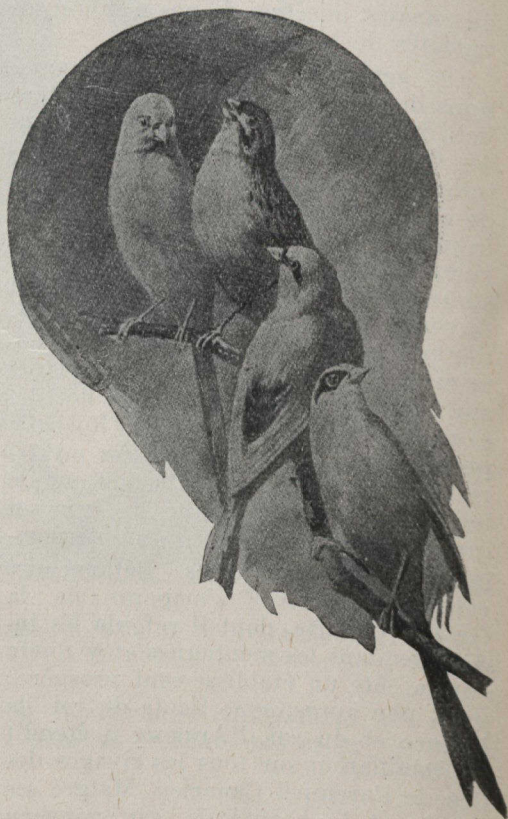
Serins belge, écossais, hollandais et de Bruxelles.

cessa même bientôt d'importer des canaris d'Afrique et tous les pays d'Europe se mirent à en produire pour leur consommation.

Les serins appartiennent à la nombreuse famille des passereaux, dont le moineau ("passer" en latin) est le représentant le plus répandu dans l'Ancien Monde. Mais le type même du genre "serinus" existe dans nos pays. C'est le "cini" ou "serin de Provence", joli oiseau, de mêmes dimensions que le "canari", et se rapprochant par ses couleurs du serin africain et aussi du petit linot des champs: la tête, la gorge et la poitrine d'un jaune verdâtre, il est rayé de noir sur le dos, avec l'aile marquée de deux bandes jaunes et le ventre jaune clair. Son chant est peu accentué et insignifiant. Ces serins européens sont nombreux, non seulement en Provence, mais aussi dans le sud de la France et le nord de l'Espagne; l'été, ils remontent vers le nord et on les rencontre dans toute la Fran-

ce et jusqu'en Angleterre et en Danemark.

Le serin des Canaries est sensiblement plus petit et plus élancé que nos serins domestiques dont il est l'ancêtre. C'est un fort joli oiseau, dont la livrée, d'un ensemble verdâtre, est bien plus compliquée que celle de la plupart de ses descendants. En effet, le male a le dos vert jaune rayé de noir avec toutes les plumes bordées de gris, la tête et la nuque vert jaune, le front et la gorge jaune d'or ainsi



Serins du Yorkshire.

qu'une bande en arrière de l'oeil, les côtés du cou gris, le ventre jaune avec les couvertures inférieures de la queue blanches, les épaules vertes, les penes des ailes et de la queue noires, celles-ci bordées de blanc. La femelle est

plus brune. Ce charmant oiseau habite non seulement les Canaries, mais encore Madère et jusqu'aux Açores. Comme notre pinson, il se tient près des habitations, vivant de menues graines et de fruits, surtout de figes dont il est très friand. Il cache soigneusement parmi les branches son nid rond, élégamment tressé et où la femelle pond de quatre à cinq oeufs vert clair taché de brun comme les oeufs de nos serines. Et, pendant que la femelle couve, le mâle, perché sur une branche voisine, fait retentir sans relâche la gentille chanson qui émerveille tant le bon Béthencourt. Ce chant est du reste celui que font entendre ceux de nos serins communs qui n'ont pas reçu une éducation perfectionnée.

Proche parent, comme nous l'avons dit, de plusieurs de nos espèces indigènes, le canari peut facilement se croiser avec elles et c'est ainsi qu'on en connaît des croisements avec le linot, le pinson, le chardonneret, le verdier. Mais, ces "mulets", comme on les désigne habituellement, sont toujours stériles, et ce n'est pas à ces croisements, ainsi qu'on l'a prétendu souvent, qu'il faut attribuer la notable différence qui existe entre le canari primitivement apporté par Jean de Béthencourt et nos serins actuels. Alors que, comme nous l'avons dit, les nuances verdâtres prédominaient dans la livrée de l'oiseau africain, le plumage de nos serins, le plus souvent d'un jaune doré et uniforme, présente, outre les nuances les plus complètes de jaune, des variétés qui vont du blanc pur au brun foncé en passant par les tons isabelle, café au lait, rougeâtre, orange, etc.

En fait, le serin de volière ne ressemble pas plus à l'oiseau primitif que nos coqs et poules, si variés d'aspect et de plumage, ne ressemblent à leur commun ancêtre, le coq sauvage des jungles de l'Inde. Comme nos oiseaux de basse-cour notre serin a, pour ainsi dire, perdu jusqu'aux notions du vol; rendu à la liberté, il volète éperdu-

ment autour de la première cage qu'il aperçoit et, si cet abri lui est refusé, il périt bientôt misérablement, incapable par lui-même de subvenir à ses besoins.

Ce n'est donc pas par les croisements, mais par la sélection que l'homme est arrivé, en moins de trois siècles, à créer de si nombreuses variétés de ces oiseaux. Chose bizarre, parmi les variétés ainsi créées, les amateurs placent au premier rang, non pas celles qui se distinguent par la pureté de leur chant ou la puissance de leur organe vocal, mais bien les oiseaux s'écartant le plus du type primitif par leur forme ou leur bizarrerie de leur plumage.

On compte aujourd'hui trois grandes espèces de serins perfectionnés à ce point de vue spécial: les belges, les hollandais, les anglais.

Le serin belge, c'est-à-dire produit par les éleveurs belges à la suite d'une longue sélection, présente un aspect bizarre; perché sur de longues pattes, il porte sa fine tête au bout d'un long cou, emmanché sur de hautes épaules horizontales. Chez les sujets de choix, la poitrine doit être large tandis que le corps se rétrécit, s'appointe graduellement jusqu'à la queue très longue et étroite. Le plumage, sans taches, est d'un beau jaune d'or. Le serin, dit de Bruxelles, est une variété du belge, avec des épaules tombantes et le dos voûté, presque bossu. Une autre variété, dite serin écossais, forme une race intermédiaire entre le belge et le bruxellois, mais son plumage est souvent mélangé.

Il y a une cinquantaine d'années, des amateurs hollandais eurent l'idée de croiser des serins ordinaires avec ces serins de Bruxelles et ils obtinrent les fameux "hollandais" où se trouvent exagérées toutes les difformités de leur prototype.

Ce serin hollandais est sensiblement le plus gros et le plus fort des serins connus. Haut sur ses pattes, élancé, il est presque complètement bossu et son plumage sur diverses parties du corps

est frisé, contourné, comme si les plumes étaient sur le point de se détacher. Mais le comble de la beauté dans cette espèce consiste dans l'énorme jabot de plumes qui couvre la poitrine. L'ensemble, à notre humble avis, est fort laid. Ce qui n'empêche que ces oiseaux, d'un élevage très difficile, paraît-il, se disputent littéralement au poids de l'or. Dans les concours qui se tiennent aussi bien en France qu'en Hollande et en Belgique, on a vu des "hollandais" hors ligne payés \$120 à \$140, et on rapporte que le sultan Adboul-Hamid, grand amateur de volières, fit, en vain, proposer \$400 d'un couple primé à une de ces expositions serinophiles. Et ces bizarres serins ont encore cette étrange particularité qu'ils chantent peu ou prou.

Les amateurs anglais, plus esthétiques, recherchent surtout les variétés de robes, coloration, disposition artistique des nuances, huppées, etc., et ils ont créé ainsi des oiseaux charmants, aux couleurs vives, chatoyantes. Les espèces les plus renommées sont les Yorkshire aux tons d'or, d'orange, de citron, parfois diversifiés de rayures ou de taches noires, brunes, rougeâtres; les Norwich qui comprennent le "Gold-Lizard" ou "lézard d'or", les "Bodiad-Buff" à livrée isabelle, les "Crested-Buff" à l'épaisse perruque brune, etc.

Ces variétés si amusantes de coloration sont obtenues, en outre d'une soignée sélection, par une alimentation toute spéciale dont le poivre de Cayenne forme un des ingrédients les plus actifs. Ce condiment énergique est donné aux oiseaux mélangé par moitié avec du jaune d'oeuf, et ces délicates bestioles se montrent très friandes de ce mets que supporteraient assez difficilement nos gosiers humains.

Cependant, encore une fois, ces variétés de canaris si estimées et cotées à de si hauts prix que nous venons d'énumérer, ne sont appréciées par les amateurs que pour la bizarrerie de leurs formes et les particularités de

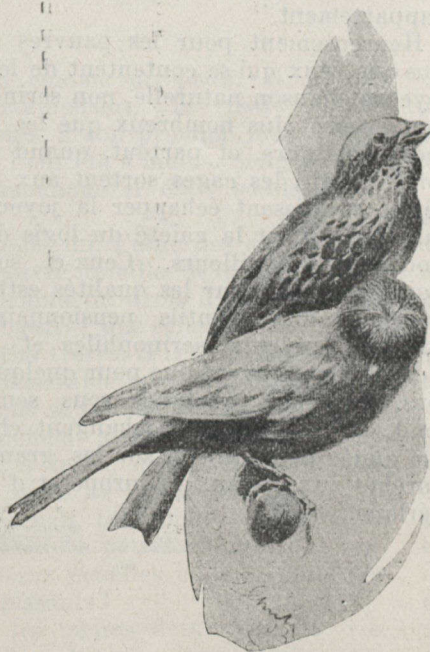
leur plumage, et non pour leurs qualités mélodiques. La plupart de ces serins rares ne sont que de médiocres chanteurs et sont loin d'égaliser à ce point de vue les espèces relativement communes qui peuplent par milliers les cages de toutes les villes d'Europe.

Le principal centre d'élevage de ces oiseaux chanteurs est en Allemagne, dans les montagnes du Harz. On estime la valeur des serins produits chaque année dans cette région à plus de 200 mille dollars, et la petite ville de Saint-Andreasberg, à elle seule, expédie annuellement une moyenne de 50,000 de ces gentils oiseaux. Mais même parmi ces serins chanteurs, il en est qui atteignent des prix élevés. On a vu payer des sujets exceptionnels jusqu'à \$75; de beaux serins chanteurs se paient fréquemment \$15 à \$20. Les catalogues des principaux éleveurs classent leurs oiseaux de qualités courantes en sept catégories, dont les prix vont de \$2 à \$8.

Si la région du Harz et spécialement le canton de Saint-Andreasberg sont devenus le centre de cette curieuse industrie, c'est qu'il n'est guère de région d'Europe plus paisible et plus écartée du bruit et de l'agitation modernes. Or, ce sont là des conditions absolument indispensables pour la difficile et absorbante éducation des petits chanteurs ailés.

"En vérité, dit M. Leo von Noort, c'est là une tâche sérieuse et qui réclame une attention scrupuleuse. Un impresario ou directeur de théâtre qui a découvert un ténor sur un siège de cocher ou derrière un comptoir de boutique ne peut apporter plus de soin au développement musical de son sujet que ne le fait un éleveur du Harz avec ses jeunes serins mâles (nous ne parlons ici que des mâles, bien entendu, car la serine est pour ainsi dire muette). Et, ici les soins sont encore plus indispensables, car l'éducation du jeune canari est encore plus délicate que celle de l'aspirant ténor. L'élève emplumé retient tout ce qu'il entend, le

mauvais et le bon; aussi bien le rauque pépiement du moineau qui passe que les mélodieuses roulades de son professeur. Aussi faut-il l'entourer du plus grand calme, éloigner de lui toute



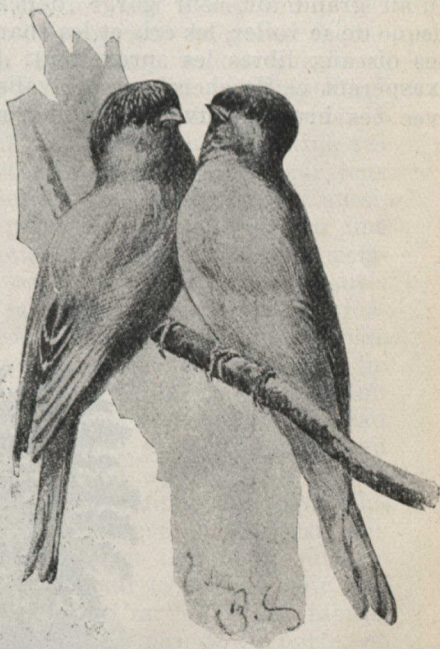
Serins Gold-Lizard et Bodial-Buff.

influence fâcheuse, et cela avant même qu'il ait quitté le nid. Un éleveur expérimenté se rend très vite compte des qualités des jeunes oiseaux; il surveille leurs premiers essais et ceux qui font entendre de trop fréquents "tsit" (cri odieux qui ne doit jamais sortir du gosier d'un vrai artiste), qui gazouillent d'une façon indistincte ou haussent trop brusquement la voix, doivent être immédiatement écartés si l'on ne veut voir toute la "classe" adopter aussitôt ces détestables méthodes. On tient ces sujets douteux durant quelque temps dans une obscurité profonde et silencieuse; puis, lorsque le moment est venu, on ne leur laisse entendre que les trilles et les roulades d'un maître chanteur de leur espèce. Un bon éleveur doit aussi se garder de fatiguer

ses élèves et de forcer leur voix; il doit développer l'une après l'autre seulement chacune de leurs aptitudes, et en fin de compte classer ses sujets selon ce qu'ils sont capables de faire: roulades, trilles, tons soutenus comme ceux du rossignol, tons pointés, coups de gosier, etc."

Chaque oiseau est placé dans une petite cage de bois, formée de planchettes et de barreaux d'osier. Ces cages sont posées dans de petits casiers disposés en plusieurs étages, comme une bibliothèque, contre les parois d'une pièce qui ne doit contenir que des oiseaux d'une même classe, c'est-à-dire parvenus au même degré d'instruction.

Les cours élémentaires, auxquels succède l'enseignement spécial ayant



Serins Crested Buffet Norwich.

pour but le classement final, ce qu'on pourrait appeler le "bachot" des serins, sont en général terminés à la fin de novembre. C'est à cette époque seulement que les jeunes élèves, munis de

leur diplôme de divers degrés, peuvent être livrés aux mélomanes amateurs.

Les serins chanteurs restent complètement "en forme" jusqu'à la mi-janvier; mais à partir de cette époque leur voix faiblit, perd de son moelleux; leurs roulades se font rares. Ce n'est qu'après l'époque de la ponte des femelles et durant l'incubation que les serins reprennent leurs sérénades et retrouvent toute leur virtuosité.

Toutefois, même avec des sujets de premier mérite, il est indispensable d'observer certaines précautions si l'on veut qu'ils conservent toutes leurs qualités. "Les canaris, dit encore M. von Noort, sont essentiellement des oiseaux d'appartement; ils ignorent la liberté et n'en éprouvent nullement le besoin. Aussi, est-il inutile de leur en donner même les apparences. Outre qu'au grand air, leur gorge délicate risque de se voiler, les cris et les chants des oiseaux libres les surexcitent, les exaspèrent et ils cherchent à rivaliser avec ces bruits souvent peu harmo-

nieux. Et ainsi, il arrive qu'un oiseau de valeur, un brillant lauréat des écoles du Harz peut, en quelque temps, tomber au rang d'un vulgaire chanteur des rues. Donc, un vrai amateur ne doit jamais laisser ses cages hors de l'appartement."

Heureusement pour les pauvres serins que ceux qui se contentent de leur joyeuse chanson naturelle, non serinée, sont encore plus nombreux que les féroces amateurs, et partout, quand le soleil paraît, les cages sortent aux fenêtres et laissent échapper la joyeuse chanson qui est la gaieté du logis des modestes travailleurs. Ceux-ci sont moins exigeants sur les qualités esthétiques de leurs gentils pensionnaires que les opulents serinophiles et ce n'est le plus souvent que pour quelques sous, eh ! oui, quelques sous seulement, que les serins s'échangent chaque année par milliers, sur les grands marchés aux oiseaux d'Europe et d'Amérique.



## Petit Drame Scolaire

**F**IER comme un paon, il l'était certainement, le petit Jean-Louis, à son premier jour d'école, et on l'eût été à moins. Songez donc quel personnage il était soudain devenu!

Jusqu'à-là, lui, l'aîné des six enfants d'une pauvre famille de tisserands, il n'avait connu du droit d'aînesse d'autre prérogative que celle de tout céder à ses petits frères. S'il entraînait un jouet dans la misérable demeure, trop de petites mains se le disputaient pour qu'il osât seulement avoir la prétention d'y toucher. A table, il était servi le dernier; la mère ne devait-elle pas—et il le comprenait très bien—commencer par apaiser les petits affamés qui tendaient leurs écuelles en poussant des cris glapissants?

Dans les menus détails de la vie, comme dans les moments les plus graves, en toutes circonstances enfin, il avait passé "bon dernier" jusqu'à ce jourmémorable où Monsieur l'instituteur ayant dit qu'il fallait l'envoyer à l'école, un changement s'était opéré dans sa petite existence.

D'abord on lui avait acheté un tablier noir, appelé à dissimuler ce que son costume pouvait avoir de défectueux.

Il eut des sabots! Des sabots! quand il les chaussa, il lui sembla qu'il montait sur un piédestal.

Peut-être cependant, et sans faire tort ni au beau tablier, ni aux "sabots-piédestal", peut-être le chapeau fut-il la partie de son nouvel accoutrement qui le rendit le plus glorieux. Qui dit chapeau ne veut pas exclusivement dire un huit reflets; il y a même des cas où le huit reflets serait tout à fait ridicule; sur une tignasse de gamin, rien ne vaut, croyez-en Jean-Louis, un

vieux feutre de berger, rapiécé un peu, déformé beaucoup, mais remis à neuf par une marchande de bric-à-brac, et inusable désormais!

Ce n'est pas tout! Jean-Louis fut pourvu d'une ardoise, d'un cahier à couverture rouge, d'un abécédaire, d'une plume... d'oie; mais chacun sait que les oies ont mis dans leurs plumes tout leur esprit... on fit l'acquisition d'une bouteille d'encre, et les petits, réunis en demi-cercle autour du père, eurent à entendre que sous aucun prétexte ils ne devaient s'emparer de ce qui était la propriété du grand frère.

Il n'en fallut pas plus pour que Jean-Louis prît à leurs yeux une importance nouvelle; le père lui-même regarda d'un oeil plus complaisant cet aîné qui allait jeter le premier lustre sur leur nom ignoré; la mère, plutôt fière aussi, avait cependant au fond du coeur une toute petite amertume; elle était comme jalouse de ces livres dans lesquels elle ne savait pas lire, et qui apprendraient à Jean-Louis tant de choses qu'elle ne savait pas. Son "grand" lui échappait un peu, les mères n'aiment pas beaucoup cela; mais enfin elle était fière quand même, et Jean-Louis l'était tout à fait quand, au retour de la première classe, il rentra au logis, les doigts pleins d'encre, et les yeux brillants de son savoir tout neuf, qui consistait à avoir, sur le tableau noir, discerné un "a" d'un "o"; la famille l'attendait sur le pas de la porte, on l'entoura, il fut accablé de questions; mais ce n'était pas tout cela!... la classe finie, il redevenait le fils aîné, le grand frère; son père l'envoya en course chez un client qui habitait à quelques arpents du village, et comme le temps était très beau, les jours assez longs,—on était à la fin de l'été,—sa



mère lui dit : " Emmène Petit-Yves, cela lui fera du bien de prendre l'air. "

Elle eût été plus véridique si elle eût dit : " Emporte Petit-Yves " car le bébé, dernier-né de la bande, en était encore, en fait de marche, au surnumérariat, et Jean-Louis serait obligé de le porter tout le long du chemin ; mais il était bon garçon, complaisant de sa nature, soumis par habitude ; Yves ne lui serait pas une charge inaccoutumée, il n'éleva donc aucune objection ; seulement il trouvait dur de se séparer déjà de ses insignes d'écolier. Ne pourrait-il les garder, tout comme s'il retournait en classe ? Aussi bien, qui donc y trouverait à redire ? N'était-il pas entendu que ces cahiers, cette plume, cette ardoise, cet abécédaire, étaient à lui, comme aussi son tablier noir, ses sabots et son chapeau ? Petit-Yves ne pourrait être que très satisfait de faire la route dans les bras d'un grand frère aussi cossu.

Fût-ce cette dernière raison qui l'emporta ? avait-il même besoin de chercher des prétextes ? Le fait certain est qu'il ne dépouilla aucun de ces honorables insignes, et Petit-Yves, qu'il en fût flatté ou non, partit dans les bras du plus heureux des jeunes conscrits qu'ait jamais enrôlés l'Université.

" Tu es content n'est-ce pas, Petit-Yves ? " demandait Jean-Louis, de temps en temps.

C'était sa propre joie qu'il recherchait dans les yeux rieurs du bébé.

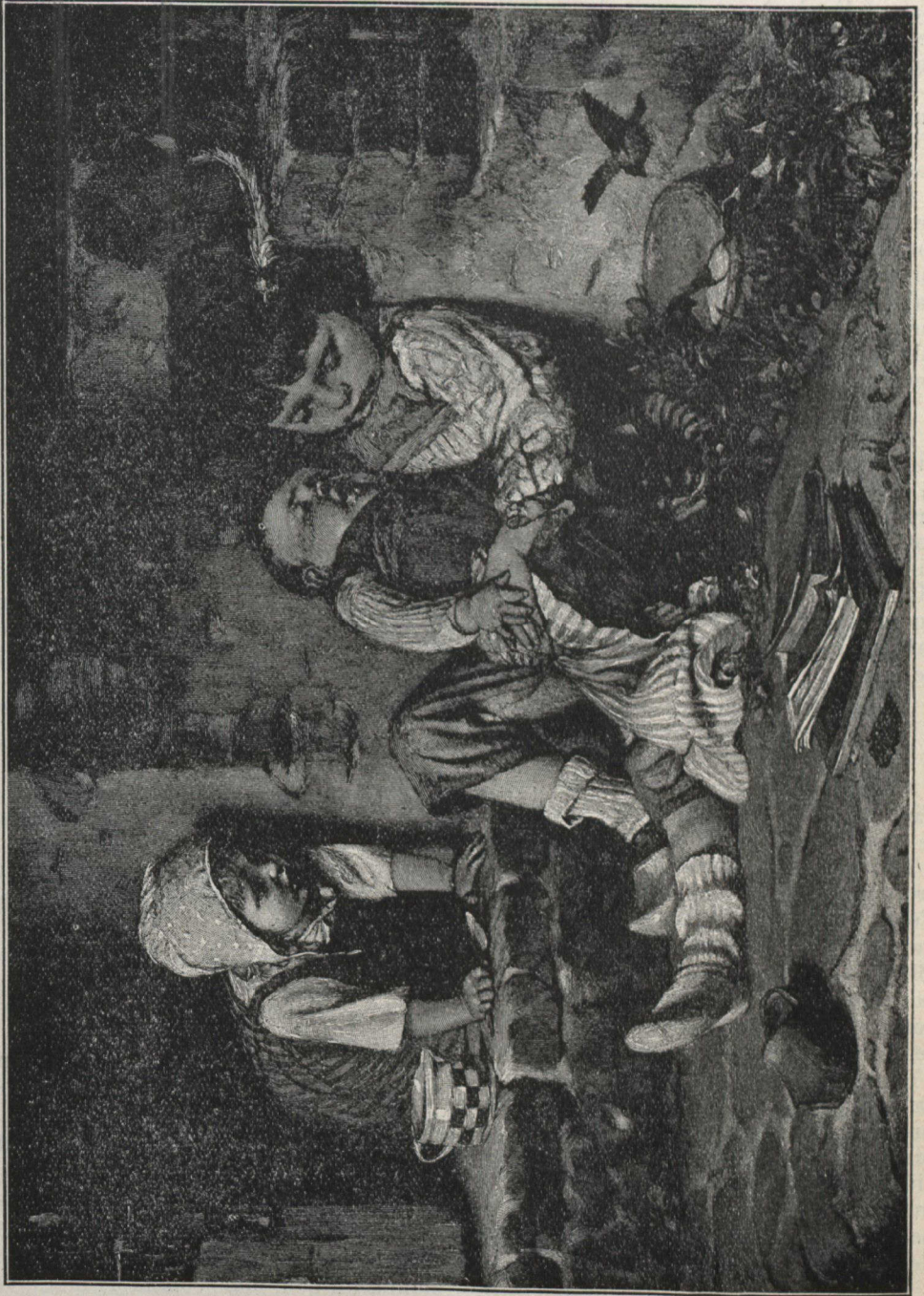
Et quand il ne demandait pas : " Tu es content, Petit-Yves ? " il s'adressait aux merles, les interpellant par un sifflement imité du leur, et qui sans doute voulait dire : " Vous êtes contents, hein les merles ! " Volontiers il eût interpellé tous les oiseaux de la création, et comme le ciel était superbe, et que tous les oiseaux chantaient à qui mieux mieux, c'était un concert de joie dans lequel le gazouillement de Petit-Yves mettait une harmonie de plus.

Sa commission faite, Jean-Louis reprit la route du logis ; mais le retour lui sembla pénible. Petit-Yves, fatigué

sans doute par le grand air, s'assoupissait, ce qui le rendait plus lourd à porter. Il faisait très chaud aussi, une chaleur accablante ; Jean-Louis était moins crâne sous le chapeau de feutre auquel il avait cependant donné des airs conquérants en y piquant sa plume d'oie. Il marchait beaucoup moins allégrement qu'au départ, il n'interrogeait plus Petit-Yves pour savoir s'il était content, il s'inquiétait moins de sympathiser avec les oiseaux ; ceux-ci d'ailleurs n'étaient plus d'humeur à lui répondre. Plus perspicaces que le gamin, ils avaient maintenant autre chose à faire qu'à chanter. Cette grosse chaleur, qui doublait la fatigue de Jean-Louis, et qui endormait Petit-Yves, leur présageait un orage ; ils s'appelaient les uns les autres, se blottissant dans les arbres les plus touffus, si bien que le premier coup de tonnerre, qui fit sursauter Jean-Louis, les trouva, eux, bien à l'abri sous la feuillée.

Le tonnerre, les éclairs, la grosse, l'étouffante chaleur, tout cela est fort peu agréable ; mais que dire de la pluie diluvienne qui accompagne d'ordinaire les orages ! et diluvienne elle le fut, celle qui s'abattit sur Jean-Louis et sur Petit-Yves. Jean-Louis essayait bien de courir ; mais ses sabots l'entravaient, et puis de courir cela les ferait arriver plus vite, mais ne les empêcherait pas d'être trempés. Il fallait à tout prix se mettre à l'abri ; à main droite, dans une route de traverse, il avisa une ferme, et sans avoir même besoin d'y demander une hospitalité qu'on ne lui eût certainement pas refusée, il se mit à couvert dans une sorte d'appentis, qui formait au principal corps du logis une aile à demi en ruine.

" Tout est aux écoliers couchette et matelas " ; quand Jean-Louis, las de sa course, succombant sous le poids de son petit frère, se fut laissé choir au pied d'un pan de mur, il ne résista pas au sommeil dont Petit-Yves lui donnait l'exemple, et les pierres effritées lui servant d'oreiller, il s'endormit à son tour.



La petite était saisie d'étonnement

Il y avait bien une heure qu'ils étaient là, dormant comme deux bienheureux, quand une petite fille— elle pouvait avoir quatre ans cette petiote, —déboucha d'un couloir sombre qui reliait l'appentis à la ferme. Elle tenait d'une main une cuillère, de l'autre un pot de grès rempli de lait.

C'était son habitude à cette petite de venir partager son lait avec certain couple d'oiseaux, habitants du vieil appentis; mais ce qui n'était pas son habitude, c'était d'y trouver, outre le ménage d'oiseaux, deux enfants endormis; aussi demeura-t-elle saisie d'étonnement.

Pour les mieux contempler, elle posa à terre son petit bol de lait, et accroupie au haut de la marche de pierre qui la séparait des enfants, elle se tint en arrêt, les yeux fixés sur ce grand garçon, et sur ce tout petit qu'elle était bien près de croire tombés du ciel. Mais ce qui attira bientôt son attention, au point de l'hypnotiser, ce fut un des sabots que Jean-Louis avait par mégarde laissé tomber, et qui gisait tout seul à quelque distance.

“Quel beau sabot, se dit la petiote; il ferait tout à fait mon affaire.”

Cela ne voulait pas dire qu'elle avait l'intention de s'en chausser; elle avait le sens de la proportion, et savait qu'il n'était pas fait pour elle, mais s'il était trop grand pour son petit pied, il ne l'était pas pour contenir les idées qui germaient en elle, et d'un coup d'oeil elle le transforma en berceau pour sa poupée, en tirelire pour ses sous, en couchette pour son poussin; c'était à se demander comment elle avait pu s'en passer, et sans d'autre logique que sa fantaisie, trop ingénue pour comprendre qu'en portant la main sur le bien d'autrui elle usait d'un droit illécite, elle se laissa adroitement glisser du haut de la marche de pierre, et s'empara, comme d'une conquête, de l'objet de ses convoitises.

Mais si peu de bruit qu'elle eût fait, Jean-Louis l'avait entendue; peut-être un secret pressentiment l'avait-il aver-

ti que ses trésors étaient menacés; ce n'est guère vrai que la fortune vient en dormant; la preuve, en ce qui concerne Jean-Louis, c'est qu'il allait perdre un sabot s'il ne se fût soudain réveillé, et debout, agressif, il le réclama dans ce cri de propriétaire lésé: “Mon sabot!”

Aussi surprise de le voir réveillé qu'elle l'avait été de le trouver endormi dans l'appentis, la petiote eut un sursaut; mais elle se reprit très vite, et son expressive physionomie n'exprima plus, en fait d'étonnement, que celui que lui causait une revendication aussi hasardée.

“Son sabot! il en parlait à son aise; de quel droit le revendiquait-il ce sabot dont elle venait de s'emparer non sans une certaine peine?”

Prête à défendre ce qu'elle considérait comme son bien, elle mit le sabot derrière son dos, et dit à Jean-Louis:

“Tu ne l'auras pas.”

Le prendre de force était un jeu pour Jean-Louis; mais il n'aimait pas à user de sa force avec les petits, et tout en se préparant au départ, car l'orage avait cessé et il s'apercevait, à la tombée du jour, qu'il devait être assez tard, il dit à la petite sur un ton conciliant:

“Allons, donne-le-moi, mon sabot, il faut que nous partions, notre maman nous attend, et elle va s'inquiéter.”

Elle admit que sa maman s'inquiétait; mais ne condescendit pas à lui rendre son sabot.

“Tu peux t'en aller, lui dit-elle, va vite retrouver ta maman.

—Mais il me faut mon sabot, sois raisonnable, cesse ce jeu.

—Je ne joue pas, il est à moi pour ma poupée, pour mes sous, et pour mon poussin!”

La patience a des limites; celle de Jean-Louis était à bout:

“Si tu ne me le rends pas, cria-t-il hors de lui, tu seras une voleuse!”

L'air fâché de Jean-Louis l'impressionna un peu, mais comme le mot “voleuse” ne lui disait rien du tout, elle répéta de son petit air entêté:

“Eh bien! alors je serai voleuse, mais je ne le rendrai pas, je le garderai!”

Jean-Louis ne discerna pas ce qu'il y avait de candeur dans cette réponse, et pressé d'en finir, sans compassion pour tant de précoce perversité, il lui arracha le sabot, et... en route!

Mais au moment où il allait franchir le seuil de la porte, un mot l'y retint cloué; la petiote, qui d'abord était restée muette, venait de retrouver la parole, et c'était pour lui retourner ce mot, incompréhensible pour elle, mais qu'il lui avait jeté à la face dans sa colère: “Voleur!” lui cria-t-elle.

Fort de sa conscience, il n'avait qu'à passer outre; mais honnêteté oblige... comme noblesse. Est-ce qu'on se laisse insulter ainsi quand on est un brave garçon, un écolier! qu'on porte un tablier noir, un chapeau de feutre orné d'une plume d'oie, des sabots... quand on apprend à lire dans des livres, et à faire des bâtons sur un cahier à couverture rouge?

Il se retourna vers la fillette prêt à lui dire tout cela, et sans doute bien d'autres choses encore, mais la petite voleuse de tout à l'heure, la provocatrice qui venait de l'insulter, l'entêtée qui se cabrait dans sa faute, pleurait maintenant comme une petiote, une vraie petiote qu'elle n'avait jamais cessé d'être.

Alors seulement il comprit ce qu'il y avait eu d'enfantin dans son gros larcin; il eut même un peu honte de l'avoir prise si au sérieux, cette petite; il regretta sa brusquerie, et ne songeant plus qu'à consoler, il s'agenouilla près d'elle:

“Ne pleure plus, lui dit-il, je reviendrai, et je te prêterai mes sabots— les deux;—nous jouerons ensemble avec ta poupée, je te ferai aussi des dessins sur mon ardoise, j'apprendrai dans les livres des histoires que je te raconterai, et quand je saurai écrire, j'en écrirai une jolie que je te dédierai.”

Ces belles promesses n'ayant aucun résultat, il ouvrit son abécédaire pour

lui en montrer les images; et Petit-Yves le gênant, il le posa à terre.

Tout à fait réveillé, le bébé les regardait surpris; mais les larmes de la petiote ne le touchaient pas plus que ne le touchaient les efforts vraiment louables que faisait Jean-Louis pour consoler la petite désespérée, et laissé à lui-même, en ayant assez de les contempler, il s'en alla à la découverte, ce qui l'amena, son flair l'aidant sans doute, à se hausser jusqu'à la marche où reposait le pot de grès. S'en saisir, le porter avidement à sa bouche, ce fut l'affaire d'une seconde, et il commençait à boire quand une exclamation vint l'arrêter:

“Que fais-tu?” criait le grand frère qui l'avait aperçu, et qui, rappelé à ses responsabilités, devenait cramoyisé de tant d'audace. Déjà il s'appêtait à courir à lui arracher le pot de lait, quand un éclat de rire, frais, contagieux, perlé, et si joli! vint détourner son attention: la vue du bébé glouton, si drôle debout près de cette marche, déroband avec délices le bien d'autrui, avait eu l'effet que n'avaient su produire ses alléchantes promesses: la petiote était consolée. Il en fut si content qu'il oublia Petit-Yves, qui vite remis de son trouble passager s'était remis à boire; ni Jean-Louis, ni la petiote ne songeaient à l'appeler voleur; cependant le seul larcin irrémédiable qui fut commis ce jour-là dans le trio, pouvait lui être imputé, car au fond du vase en grès, il ne laissa pas une goutte de lait.

Fidèle à sa parole, Jean-Louis revint par la suite très souvent voir la petiote, et comme elle n'avait oublié aucune des promesses qu'il lui avait faites, il dut lui prêter ses sabots, jouer à la poupée, et le reste... Mais quand donc écrirait-il pour elle cette belle histoire dont il avait parlé, et qu'il devait lui dédier?

Quand donc? eh! il fallut du temps; il fallut d'abord qu'il sût lire, puis écrire, puis tourner ses phrases; quant à l'histoire en elle-même, elle ne devait

lui demander aucuns frais d'imagination, un rappel de mémoire lui suffit pour tracer un beau jour une anecdote de leur enfance qu'il se rappelait beaucoup mieux qu'elle.

Sur le titre ils discutèrent longtemps. Confuse, elle voulait l'appeler: "Un gros larcin"; il préférerait: "La pétiole". Ce fut encore Yves qui les mit

d'accord. Consulté, il n'hésita pas à s'instituer le héros de l'anecdote en question, et riant de l'acte astucieux qui l'avait porté à profiter du conflit pour détourner le lait à son profit, il s'écria:

"On la nommera: "Pendant la bataille!"

Et ce titre fut adopté.

## L'Amour

Ainsi, dans sa courte carrière,  
Le mortel est guidé par toi;  
Fuyant sur sa barque légère,  
Paisible, il se livre à ta foi.  
Tu le berces de tes images,  
Et, s'il gronde quelques orages,  
Il écoute à peine leur bruit,  
L'onde se ploie; il vogue, il passe,  
Il jouit du jour qui s'efface  
Sans penser que viendra la nuit.  
L'amour, cette image céleste,  
Cette pure essence du coeur,  
Aux humains propice ou funeste,  
Te doit ses maux ou son bonheur.  
Si quelque regret le dévore,  
L'âme sent qu'il existe encore  
Une volupté dans nos pleurs.  
Toi seule charme ce délire,  
Et sur la flèche qui déchire  
Jette des nuages de fleurs.

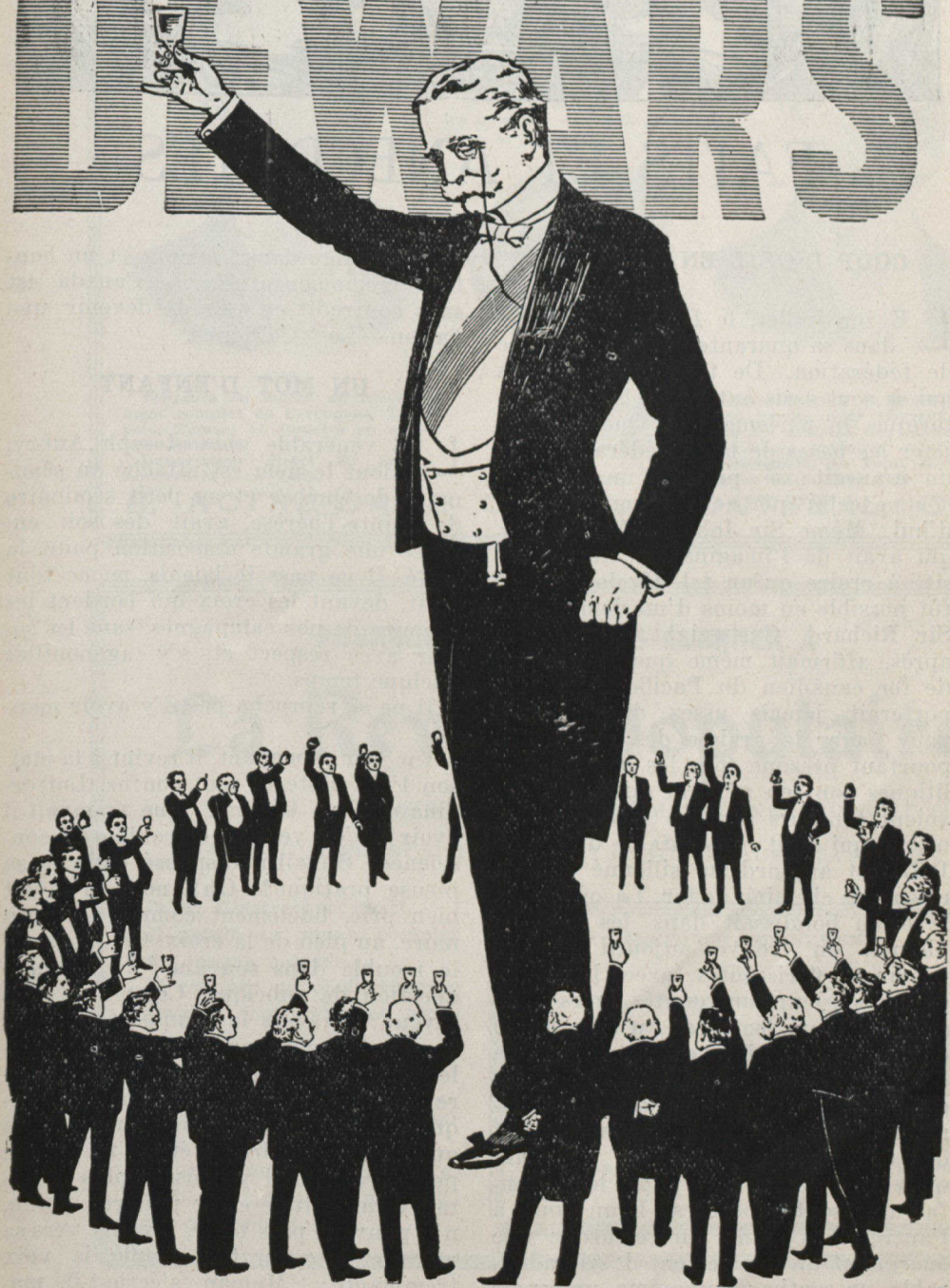
Mais, souvent, d'une voix plaintive  
Tu désenchantes nos instants  
Lorsque l'ivresse fugitive  
Nous avertit des pas du temps.  
A ton haleine, abandonnée,  
Notre étoile semble inclinée,  
A peine au matin de nos ans.  
Ton prisme trompeur décolore  
Le rameau qui se couvre encore  
Des feuilles fraîches du printemps.

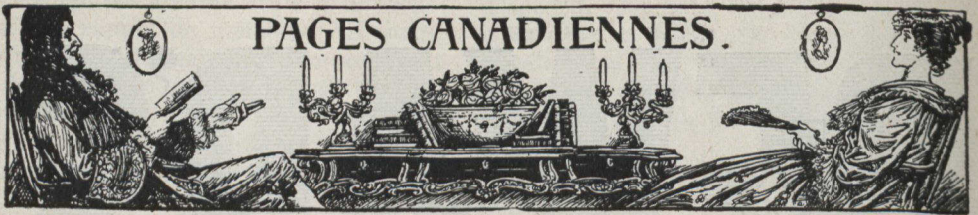
Ainsi, comme un ami fidèle  
Qui veille près de son ami,  
Tu soutiens alors qu'il chancelle  
Le courage, hélas! endormi.  
C'est toi qui sur l'homme prononces:  
Couronné de fleurs ou de ronces,  
Il est esclave de ta loi;  
Si la voix de la mort l'appelle,  
Tu conduis encore sous ton aile  
Son âme qui fuit avec toi.

ELISA MERCOEUR.



# DEWAR'S





## FAITS ET ANECDOTES

### COUP D'OEIL EN ARRIERE

LE 1er juillet, le Dominion entrait dans sa quarante-quatrième année de fédération. De tous les prophètes qui se sont assis autour de la table historique du parlement de Québec pour jeter les bases de la confédération, pas un n'aurait osé prédire un Canada comme celui que nous voyons aujourd'hui. Même Sir John A. Macdonald, qui avait de l'imagination, aurait hésité à croire qu'un tel développement fût possible en moins d'un demi-siècle. Sir Richard Cartwright, vingt ans après, affirmait même que le chemin de fer canadien du Pacifique ne rapporterait jamais assez de bénéfices pour payer la graisse des roues. Et pourtant presque tous les hommes politiques sont en général optimistes, et voient toujours tout en rose. Le Manitoba qui était un véritable désert en 1867, est aujourd'hui sillonné par un réseau de chemins de fer. Là où, jadis, le bison bondissait dans les grandes plaines, on trouve aujourd'hui des provinces florissantes avec leurs législatures, leurs universités, leurs journaux et leurs lecteurs. Au sein même des Montagnes Rocheuses, on cultive des fruits de toutes sortes; des villes ont surgi presque en un jour. Des steamers spacieux transportent vers l'est des chargements de grains. Les banques font des affaires d'or, les manufactures sont prospères. D'un bout à l'autre du Canada, on remarque une énergie et un mouvement de vie admirable, un sentiment unanime, un espoir

sans mélange dans l'avenir, et un bonheur incommensurable. Le Canada est sans contredit en voie de devenir une nation.—Le "Colliers".

### UN MOT D'ENFANT

LE vénérable abbé Joseph Aubry, dont le nom est attaché au séminaire de Québec et au petit séminaire de Sainte-Thérèse, avait dès son enfance une grande disposition pour la piété. Il ne passait jamais, même tout petit, devant les croix qui bordent les chemins de nos campagnes, sans les saluer avec respect et s'y agenouiller quelque temps.

Il ne se reprocha pas d'y avoir manqué.

Un jour cependant, il revint à la maison l'air triste et tout confus. Lui ordinairement si gai, que pouvait-il avoir? D'où venait ce trouble de conscience? S'était-il dispensé enfin de sa pieuse pratique?—Oh! non, il avait bien prié, fidèlement comme à l'ordinaire, au pied de la croix. Ce qui jetait le trouble dans son âme, c'était une question de rubrique. Comme il était revenu à travers le champ et non par le grand chemin, au lieu de s'agenouiller devant, il s'était agenouillé derrière la croix. Or, cette innovation l'inquiétait; ce n'était pas comme cela qu'il eût dû faire; c'était un péché peut-être. Plus il y pensait, plus il sentait d'inquiétude et de remords. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il court vers sa mère, et le coeur tout gonflé, la voix tremblante: "Maman, s'écrie-t-il, ma-

# PROF. LA VOIE

Maison fondée en 1860

## Perruquier

Satisfaction assurée



SANS

Toujours en mains un assortiment complet de Perruques, Toupets, Tresses et Boucles en cheveux naturels.

Importateur direct de Paris, Londres et New-York.

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs.

SPECIALITE

Cheveux teints de toutes les couleurs, coiffures pour Bals et Soirées.



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de tous genres pour cheveux, ainsi que les articles de toilettes des meilleures marques pour l'Embellissement du Teint et Conservation de la Chevelure.

Tél. M. 6106

**8, NOTRE-DAME OUEST, MONTREAL, CAN.**

**POURQUOI NE PAS VOUS ABONNER A**

# La Revue Populaire

C'EST LE SEUL MAGARINE MENSUEL "A L'AMERICAINE" QUI SOIT PUBLIÉ

EN LANGUE FRANCAISE, SOIT AU CANADA OU AUX ETATS-UNIS.

Il est illustré avec goût.

Il publie un roman complet dans chaque numéro.

Il contient un choix superbe d'articles instructifs et amusants.

Il donne 100 pages de texte et de gravures par mois.

Il ne coûte qu'un dollar par année ou 50c par six mois.

Si vous désirez passer d'agréables moments procurez-vous cette publication.

### COUPON D'ABONNEMENT

..... 1910

Ci-contre veuillez trouver la somme de.....

..... pour ..... d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom .....

Adresse .....

Ce coupon n'est valable que pour les personnes demeurant aux Etats-Unis et au Canada (Montréal excepté.)



man, j'ai prié Dieu à l'envers!"

Sa mère n'eut pas de peine à calmer ses scrupules; et la consolation rentra dans le coeur du jeune enfant.

Abbé Chandonnet.

**CAMPBELL!!**

L'EX-gouverneur général du Canada, le marquis de Lorne, de la famille Campbell de la maison d'Argyle, professait une grande admiration pour les types indiens. Pendant son séjour en ce pays, il cherchait toutes les occasions de voir des sauvages, et surtout des sauvages pur sang. Un jour qu'il était à Restigouche, je crois, il aperçut un Miemac superbe: teint foncé, pommettes de joues saillantes, oeil à reflets, front fuyant, cheveux plats aile-de-corbeau, prestance de chef de tribu.

—Milord, dit quelqu'un de la suite du gouverneur, voilà enfin un sauvage pur sang.

—Je le crois en effet, dit le marquis de Lorne; et sans doute il doit porter quelque nom curieux, comme le Point-du-jour, le Hibou-Noir, le Poisson-des-Laes, ou simplement l'Original, l'Aigle, le Renard, le Vison. Je parie pour le Vison.

Puis, s'adressant au sauvage:

—Quel est votre nom? dit-il.

Le personnage interpellé, hésita un peu, mais le gouverneur ayant répété:

—Quel est votre nom? il répondit:

—“Campbell”.

Ernest Gagnon.

**TROIS PETITES DORIONNE**

TROIS jeunes soeurs canadiennes, âgées de douze à quinze ans, revenaient gaiement du théâtre des Marionnettes du sieur Barbeau, vers neuf heures du soir, lorsque la sentinelle, postée à la porte St-Jean, à Québec, leur cria d'une voix de stentor:

—“Who comes there?” (Qui vive?)

Soit frayeur, soit ignorance de la réponse qu'elles devaient faire, les jeunes filles continuèrent à avancer; à une seconde sommation faite d'une voix encore plus éclatante que la première, l'aînée des filles répondit:

—Trois petites “Dorionne come from” de Marionnettes.

La sentinelle, voyant ces jeunes filles, leur dit en riant:

—“Pass” trois petites “Dorionne come from” de Marionnettes.

P. A. de Gaspé.



**Ivrognerie Guérie**

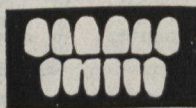
Comment une Montréalaise guérit son mari de l'ivrognerie avec un remède secret.



“Je tiens à vous dire que le remède “Samaria” a guéri mon mari de son ivrognerie et si vite, si aisément, que j'en suis étonnée. Que je suis heureuse d'avoir eu confiance et d'avoir écrit pour un échantillon gratuit! Cet échantillon que vous m'avez envoyé a mis un frein

à sa passion, et avant que j'eusse fini de lui faire prendre le traitement complet que j'ai fait venir ensuite, il était guéri pour de bon. Je lui ai administré dans son thé votre remède sans goût et sans odeur, et il ne s'en est pas aperçu. Je veux que d'autres le sachent et vous prie de publier ma lettre. La santé de mon mari est meilleure sous tous les rapports.”

**Paquet a essai** et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, dans une enveloppe ordinaire cachetée, envoyés sur réception d'un timbre de 2 centins. Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY, CO., 14 Jordan Chambers, rue Jordan., Toronto, Can.



Nos DENTS sont très belles, naturelles garanties Institut Dentaire Franco-Américain, (Incorporé) 162, St-Denis, Montréal.